LA TABLE RONDE

JUILLET 1953

SOMMAIRE

NATHANIEL HAWTHORNE :
Feuillets du Journal d'Amérique 9

THIERRY MAULNIER :
Onze Juin 36

ANTOINETTE NORDMANN :
Le painblanc 42

GABRIEL MARCEL :
Afrique du Sud 64

MAURICE FOMBEURE :
Pendant que vous dormez 71

JACQUES PERRY :
Le Mouton Noir *(fin)* 78

BLOC-NOTES
par FRANÇOIS MAURIAC 116

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

FRANÇOIS NOURISSIER : **** Feu l'amour passion

Notes par HENRI CLOUARD, C. E., JEAN FOLLAIN, RENÉ MASSAT, JACQUES NANTET, GEORGES PIROUÉ, MARCEL SCHNEIDER, ANDRÉ SÉAILLES 122

LES ROMANS :

FÉLICIEN MARCEAU : Plaire à qui ? 133

CLAUDE ELSEN : Malraux romancier 135

Notes par MANUEL DE DIEGUEZ, C. E., ÉRIC HELTIER, GUY LE CLEC'H, POL QUENTIN, JEAN-BERNARD RAIMOND, GILBERT SIGAUX JEAN-LUC TERREX, JACQUES TOURNIER. 137

ÉRUDITION :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Le souvenir de Jean Baruzi, 146

L'HISTOIRE :

PHILIPPE ARIÈS : Un milieu social dans la France contemporaine : le corps des officiers 148

LES LETTRES ÉTRANGÈRES :

Notes par CLAUDE CICCIONE, G. LE C., F. M. 153

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Abondance de biens 157

LONGWORTH-CHAMBRUM : La saison théatrale à Stratford 161

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Don Camillo ; Crin Blanc 164

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Deux concerts de Jascha Horeinstein 165

ANDRÉ BOUCOURECHTLIEV : Alban Berg et les problèmes de l'opéra moderne 168

LES BEAUX ARTS :

BERNARD DORIVAL : Bazaine et Pignon 171

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Du côté de la terre 174

IDÉE DE LA MORT
par ARNAUD DANDIEU 178

FEUILLETS DU JOURNAL D'AMÉRIQUE

I

Augusta, Maine, 5 juillet 1837.

Me voici installé depuis avant-hier soir avec Bridge et vivant de façon fort singulière. Il mène une existence de célibataire dans la maison de son père, où quelques pièces seulement sont occupées par une famille de gens qui travaillent à son service. Il prépare lui-même son petit déjeuner et son souper, et même parfois son dîner, encore qu'il prenne souvent, à ce que je comprends, ce dernier repas à l'hôtel, au restaurant, ou chez quelqu'un de ses parents. Je suis son invité, mais ma présence n'apporte aucun changement dans sa manière de vivre. Jusqu'à présent, nos menus sont composés de pain, beurre, fromage, biscuits salés, harengs, œufs à la coque, café, lait et vin de Bordeaux. Il a un autre pensionnaire, et c'est un étrange petit Français qui loge ici et y prend son petit déjeuner et son thé, mais se procure ailleurs son dîner. M. Schaeffer ne paraît pas plus de vingt et un ans — c'est un tout petit homme, avec les yeux de travers et dans l'ensemble un physique disgracieux ; en outre, il est mal habillé ; il porte une veste de grossier tissu bleu, un pantalon de coton très mince et des bottes qu'il ne brosse jamais ; vraiment, on trouve en lui aussi peu du « petit-maître » français qu'il est possible d'imaginer, mais il a cet aspect quelque peu simiesque inévitable chez les Français de petite taille. Néanmoins, c'est un homme intelligent, bien informé, qui semble avoir lu énormément dans sa propre langue — un philosophe, me dit Bridge, et un athée. Sa mine

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

insignifiante est un obstacle à son succès et l'empêche de jouir de l'estime que méritent ses dons et ses connaissances ; aussi est-il cruellement déçu par ce pays et par ses habitants ; il confie souvent ses impressions à Bridge (qui a jusqu'à un certain point gagné sa confiance) dans les termes les plus énergiques.

Voici donc réunis ici et vivant ensemble à peu près comme des moines, trois personnages, dont chacun, à sa façon, sort de l'ordinaire. Notre hôte, Bridge, réunit plus de nobles et admirables qualités, de celles qui font un gentleman, qu'aucun homme que j'aie jamais rencontré. Très raffiné, bien que simple, franc, ouvert et droit, tout en mettant la plus grande délicatesse à ménager la susceptibilité de ses compagnons ; caractère excellent et cœur chaud ; connaissant bien le monde, doué d'un sens aigu de l'observation qu'il a mainte occasion d'exercer, et ne s'écartant jamais d'un code d'honneur et de moralité qui est à sa façon rigide et minutieux. Une sorte de philosophie se développe actuellement en lui qui pourrait bien lui faire adopter pour toujours ce mode de vie ou tout autre également singulier. Il semble avoir pris la résolution de ne jamais se marier, ce qui m'étonne car ses attachements sont solides et il aime les femmes et les enfants.

Le petit Français lui aussi m'a fait une impression très forte — il est si isolé dans ce pays, pour lutter contre le monde, le cœur plein d'amertume, ce qui ne l'empêche pas de parler avec la vivacité et la gaieté de son pays ; il fait de cette maison son foyer, du crépuscule jusqu'à l'aube, et jouit du peu de bien-être domestique et de la sécurité qu'il y trouve ; ensuite, il s'en va pour une longue journée qu'il passe à enseigner le français à des sots qui se moquent de lui et rentre vers 10 heures du soir (je me trompais en disant qu'il soupe à la maison, il ne soupe pas du tout). Il retrouve ici sa chambre et son lit solitaires. Avant de se retirer, il passe chez Bridge et, s'il le trouve éveillé, reste debout à son chevet pour lui dire en français toute son antipathie pour les Américains : « *Je hais, je hais les Yankees* (1), » donnant ainsi

(1) En français dans le texte.

libre cours à l'amertume qu'il a réprimée tout le jour. Le matin, je l'entends qui se lève de bonne heure, avec le jour ou même avant, fredonne à voix basse, traîne à travers sa chambre ses pieds chaussés de gros souliers et pour finir s'en va faire une randonnée solitaire jusqu'au petit déjeuner. Il rentre ensuite, vif et joyeux, mange d'assez bon cœur, et lorsqu'il repart chante ses *chansons* (1) françaises en descendant l'allée sablée. Le pauvre garçon n'a personne, en dehors de Bridge, qui s'intéresse à lui, et c'est pourquoi ces singuliers rapports se sont établis entre deux êtres si profondément différents.

Et enfin, il y a moi qui suis aussi un personnage étrange à ma façon et qui suis venu passer une ou deux semaines avec l'ami d'une moitié de ma vie ; sans doute est-ce la plus longue période de temps que nous soyons jamais destinés à vivre ensemble, car l'avenir paraît nous réserver des changements à l'un comme à l'autre. Pour moi du moins, la vie matérielle ne peut continuer plus longtemps d'être ce qu'elle est ; quant à Bridge, il se trouve placé lui aussi entre une grande prospérité et la ruine complète.

Je pense que je pourrais m'attacher très vite et très fortement à notre mode de vie si indépendant, si exempt des conventions et des contraintes de la société. La maison se trouve dans un site agréable à une demi-lieue de l'endroit où les constructions de la ville deviennent denses ; nous sommes sur un monticule et séparés de la route qui passe à quelque cinquante mètres par une prairie couverte d'herbe et un chemin sablé. Au-delà de cette route, coule le Kennebec qui à cet endroit s'étale sur deux ou trois cents mètres de largeur. Quand je passe ma tête par la fenêtre, je le vois cheminer paisiblement, tout droit, entre ses berges boisées, mais presque en face de la maison, il y a, au milieu du fleuve, une grande île de sable plate ; immédiatement après l'île, le courant est de nouveau interrompu par les travaux d'un barrage de moulin, encore à moitié inachevé et dans un état si informe qu'il ressemble bien plutôt aux ruines d'un barrage détruit par les crues printanières qu'aux fondations d'un

(1) En français dans le texte.

barrage futur. Des Irlandais et des Canadiens s'y livrent à un travail pénible et le bruit de leurs marteaux et de leurs conversations traverse le fleuve et monte jusqu'à ma fenêtre. J'entends aussi la chanson du vent dans les arbres qui entourent la maison ; et lorsqu'il se tait, la voix calme, pleine et lointaine du fleuve. Si j'abaisse mon regard de ce côté, je vois le courant se précipiter avec force et j'en distingue les différents remous marqués çà et là de taches ou de blanches traînées d'écume ; souvent, un tronc d'arbre passe en flottant, étincelle au soleil, roule dans les tourbillons ; il a parcouru, que je sache, des centaines de milles depuis les hautes terres vierges où le fleuve prend sa source ; il descend, descend toujours, entre deux lignes de forêts, avec de loin en loin une clairière agreste, et il flotte ici le long de berges cultivées avant de traverser le village. Un long radeau de planches arrive parfois jusque-là et il faut la plus grande habileté pour le piloter à travers l'étroit passage laissé par le barrage du moulin. Des cabriolets et des carrioles passent de temps en temps sur la route et leurs cochers ne manquent pas de jeter un regard sur le barrage ; il leur arrive même de mettre pied à terre pour l'examiner de plus près ; ensuite, ils repartent avec des hochements de tête qui sont de mauvais augure pour le succès final de l'entreprise. Mon poste d'observation est assez éloigné du fleuve et du barrage pour que — bien que ce dernier soit assez bruyant — toute la scène me paraisse empreinte d'une sorte de quiétude. Deux ou trois fois par jour, cette quiétude est rompue par une explosion brusque venant de la carrière où des ouvriers font sauter des rochers et ce coup de tonnerre éclate de manière étrange au milieu du paysage verdoyant, paisible, ensoleillé où le ciel bleu fait miroiter l'eau du fleuve.

Samedi 8 juillet 1837.

Hier après-midi, promenade en compagnie de Bridge. Remonté un grand ruisseau, lui, pour pêcher la truite et moi en spectateur. Ce ruisseau coule au fond d'une vallée ; une berge haute et abrupte le borde d'un côté ; de l'autre, après un intervalle, la berge s'élève de plus en plus haut pour

devenir une grande chaîne de collines dont les sommets sont séparés l'un de l'autre par des gorges et des ravins ; çà et là, des espaces dénudés où les torrents de pluie ont emporté l'herbe. Le ruisseau est jonché de pierres, certaines nues, d'autres partiellement recouvertes de mousses et quelquefois assez grosses — il m'arriva de le voir au moins en un endroit — pour occuper presque toute la largeur du ruisseau. Parmi ces pierres l'eau gronde, si ce n'est que ce mot exprime mal la bonne humeur de sa voix et « gazouille » est trop menu. Elle passe en chantant, parfois sans une ride, laissant voir les galets sous sa surface, et plus loin impétueuse, fougueuse, rapide et sombre, contournant les rochers avec de blancs remous d'écume, creusant cette berge-ci ou celle d'en face.

C'est à ces endroits que Bridge jetait sa ligne et qu'il ramenait quelquefois une petite truite, qui n'avait pas plus de cinq ou six pouces de long. Plus nous remontions le cours du ruisseau, plus son décor devenait sauvage. L'autre rive était couverte de pins et de sapins du Canada, très hauts, noirs et solennels. Nous savions, sans le voir, qu'il se trouvait un précipice derrière les arbres. A leur pied, nous distinguions un peu plus loin, dans l'ombre épaisse, leurs basses branches et leurs racines ; mais bientôt nos regards ne purent plus pénétrer entre les troncs. De notre côté, la rive nous apparut d'abord nue, puis frangée d'aulnes dont les rameaux pliaient jusqu'à tremper leurs pointes dans le ruisseau qui, plus loin, coulait au cœur même d'un bois d'érables, de hêtres et d'autres essences d'arbres, son cours devenant de plus en plus sauvage à mesure que nous avancions. Sur un parcours considérable, il y avait une chaussée faite de rondins, construite il y a très longtemps pour y traîner le bois de charpente ; elle était brisée et pourrie ; ce n'était plus qu'une épave de couleur rousse au centre de laquelle plusieurs fragments s'étaient effondrés, tandis que par-ci par-là, en travers, un tronc noueux restait en apparence intact. Quand le soleil sombra au couchant, une lumière diffuse, mêlée d'ombre se répandit dans la forêt, par taches éclatantes, trouant les ramures, ou en nappes d'or qui coulaient sur les feuilles de l'an passé répandues à terre entre les arbres. Enfin, nous arrivâmes au point où voici bien des années l'on avait cons-

truit en travers du ruisseau un barrage qui tombe maintenant en ruine et donne à cet endroit un aspect plus abandonné et plus sauvage que si le travail de l'homme n'y avait pas laissé de traces. C'est une carcasse en bois de grume recouverte de planches et qui suffit à arrêter la rivière dans sa course ; mais l'eau a réussi à contourner l'obstacle et se faufile au-delà en écumant entre les rochers épars. Au-dessus de la digue, nous trouvâmes une large et profonde pièce d'eau que bordait sur un de ses côtés un mur abrupt fait de pierres aussi lisses que si on les avait taillées, équarries, puis empilées l'une sur l'autre ; une forêt en couronne le faîte. De l'autre côté, la rive était de nouveau en pente douce avec, sur la berge même, de grands arbres parmi lesquels je remarquai particulièrement un pin majestueux complètement dépouillé de son écorce ; il se dressait comme une ruine vénérable, d'une noble blancheur, tendant ses bras nus à droite et à gauche ; il est sûr que cet arbre mort s'élève là, semblable à son propre fantôme, depuis bien des années. En amont du barrage, le ruisseau serpentait à travers la forêt, voie d'eau gazouillante et scintillante illuminée par le soleil dont les rayons l'atteignaient sur presque tout son parcours. Ce tableau ne pouvait être plus sauvage, plus ravissant et plus paisible il y a cent ans, et ces vestiges du travail d'hommes depuis longtemps disparus lui donnaient une paix plus profonde encore. Je me baignai dans la pièce d'eau avant de poursuivre ma promenade le long du ruisseau qu'envahissait une ombre douce à mesure que le soleil descendait et que l'eau s'emplissait de nuit. Bridge me raconte qu'il existait autrefois une tradition suivant laquelle les Indiens avaient coutume de remonter ce ruisseau et de revenir après une brève absence chargés de grandes masses de plomb qu'ils vendaient dans les comptoirs commerciaux d'Augusta ; d'où la rumeur qui n'a cessé de courir qu'il doit exister une mine de plomb dans le voisinage. Sous les arbres, nous trouvâmes d'énormes champignons et d'autres plus petits qui avaient à peu près la couleur et la grosseur d'un jaune d'œuf dur. Le long de l'eau, piquées dans l'herbe, beaucoup de fraises.

9 juillet 1837.

Avec Bridge, rendu visite dans leurs baraquements aux Irlandais et aux Canadiens. Il me dit que ces gens vendent ou échangent entre eux continuellement ces petites maisons. Elles peuvent être construites en trois ou quatre jours et sont évaluées à quatre ou cinq dollars. Quand les mottes de terre qu'ils empilent contre les murs de certaines cabanes, se couvrent de gazon, elles prennent un aspect vraiment très pittoresque. Le jour déclinait — c'était l'heure où l'on allumait les chandelles — quand nous les visitâmes. Une jeune Française, un bébé sur les bras, apparut sur le seuil d'une cabane, jolie, souriante et l'air heureux. Son mari, un petit bonhomme alerte, noir de cheveux, brun de peau, caressait l'enfant, riait et chantait pour l'amuser ; il y avait avec eux un Irlandais roux qui faisait aussi des chatteries au petit gars. Ensuite, nous les entendîmes qui bavardaient joyeusement à l'intérieur de la hutte et nous pûmes les voir par la fenêtre et la porte ouvertes s'agiter allégrement dans la lueur de la bougie. Assise à la porte d'une autre hutte, une vieille Irlandaise subissait les effets d'une dose exagérée de rhum — c'est une vieille dame dont les habitudes sont quelque peu intempérantes. Elle appela Bridge et se mit à lui exposer sa résolution de ne jamais céder sa maison : car il a le dessein de l'en faire sortir. C'est une véritable virago et, toute retenue qu'elle fût par le respect qu'elle lui doit, elle affirma son intention inébranlable de demeurer là où elle était tout l'hiver ou du moins d'y prolonger de beaucoup son séjour. Comme il insistait, elle se campa dans l'ouverture de la hutte et montrant le poing dans une attitude digne des amazones : « Personne, » s'écria-t-elle, « personne ne me chassera de cette maison que mes pommes de terre ne soient arrachées. » Après quoi, elle se répandit en cajoleries, en boniments, en saillies, attaquant avec une grande fureur pour finir en boutade. Ce pendant que son mari, très calme, à côté d'elle, tentait parfois de l'apaiser ; mais il est à présumer qu'après notre départ ils en vinrent aux coups, car c'est la coutume entre maris et femmes irlandais de régler leurs différends par une

bataille ; et l'on dit que la femme a souvent le dessus. Ils se font aussi la guerre de famille à famille, et de temps à autre les Irlandais en viennent aux mains avec les Canadiens. Toutefois, ces derniers sont-ils beaucoup plus paisibles ; ils ne se querellent jamais entre eux et s'attaquent rarement à leurs voisins. Ils mènent une vie frugale et remportent souvent au Canada des sommes d'argent considérables. Bridge a pris un grand ascendant sur les Irlandais et les Français — (sur ces derniers, en leur parlant leur propre langue). Ils le choisissent pour arbitre et conseiller dans leurs discussions et ils le respectent, trouvant en lui un protecteur et un ami qui leur est supérieur. J'ai été frappé de voir avec quelle minutieuse honnêteté, avec quelle sagesse, il dirige leurs affaires, moi qui ne l'ai connu dans le passé que sous l'aspect d'un jeune homme libre et joyeux. Il semble comprendre parfaitement leur caractère, bien que la description qu'il en donne soit peu flatteuse. Il m'apprend que dans ces huttes qui ont moins de vingt pieds carrés plus de vingt personnes logent parfois ensemble.

Portrait d'une jeune fille qui a déjà été folle et sent approcher un nouvel accès d'aliénation mentale. Elle a fait une longue promenade à cheval, s'est fatiguée à l'extrême et s'est montrée très enjouée. A son retour à la maison, elle s'est assise dans l'attitude de la méditation désespérée, l'air infiniment triste, mais gardant une beauté aussi ravissante qu'il est possible d'en avoir. Les gens de sa famille lui parlaient, bien qu'elle ne répondît pas, et ne semblât pas leur accorder la moindre attention ; elle restait assise sur une chaise comme une belle et mélancolique statue. Et fin, on la conduisit dans sa chambre.

Jeudi 13 juillet 1837.

J'ai pris une leçon de français avec M. Schaeffer. Je l'aime beaucoup ; j'ai rarement rencontré homme plus honnête, plus simple, et dont les principes soient, me semble-t-il, aussi excellents ; j'attribue ces bonnes qualités au fait qu'il est, du côté paternel, de sang allemand. Il ressemble bien plus à un Allemand — ou, comme il dit, à un Suisse — qu'à un

Français, à cause de ses cheveux très blonds, de son teint clair et de son expression de visage qui n'est pas française. C'est un petit bonhomme pétulant, extraordinairement facile à égayer ; et c'est une chose très étonnante que de le regarder rire ; — chacun de ses traits s'agite et son corps tout entier participe à ses mouvements, lorsqu'il se dresse et se met à danser à travers la chambre. Sa conversation variée suit fidèlement les incidents de sa vie ; parfois, il se met à parler espagnol, *ore rotundo* ou bien, imitant les prêtres catholiques, il psalmodie en latin des chants pour les morts, avec des accents rudes, solennels et terrifiants, qui parviennent à produire une impression vraiment très forte — puis il s'interrompt brusquement pour entonner une légère chanson française, parlant d'amour ou parlant de guerre, et qu'il mime comme s'il était sur la scène d'un théâtre ; tout ceci entrecoupé de plaisanteries sans fin, provoquées par les incidents du moment présent. Il a francisé tous nos noms, appelle Bridge, M. Du Pont, moi M. de l'Aubépine et lui-même M. le Berger, enfin notre groupe les chevaliers de la Table Ronde. Et nous menons, dans une grande harmonie fraternelle, la vie la plus étrange qu'on ait jamais menée, car nous formons l'association la plus étrange qui se puisse trouver, où que ce soit. Dans ses moments plus graves, il parle philosophie et déisme, prêche l'obéissance aux lois de raison et de moralité ; ces lois, dit-il (et je le crois) il les a si bien observées que, bien qu'il réside dans un pays dissolu, il n'a jamais jusqu'à présent vécu dans le péché. Il voudrait que dans huit ou neuf semaines je l'accompagne à pied pour voir Québec, puis le Niagara et New-York. J'en serais ravi, si mes moyens et d'autres considérations me le permettent. Ce que j'aime infiniment, en M. Schaeffer, c'est la joie simple et enfantine qu'il prend à des bagatelles, et l'allégresse avec laquelle il parle de retourner dans son pays, loin des ennuyeux Yankees d'ici, qui ne le comprennent pas et le méprisent. Pourtant, je n'ai jamais entendu personne parler de lui en termes durs. Je crois pourtant que Bridge et moi, nous lui laisserons le meilleur souvenir qu'il emportera de ce pays, car nous lui avons toujours montré de la sympathie et de la bonté, et que nous le traitons en homme comme il faut et en

égal. Aussi revient-il vers nous chaque soir comme on rentre dans son foyer pour y retrouver des amis.

15 juillet 1837.

Je suis allé hier avec Bridge visiter des baraquements irlandais pour essayer de découvrir le voleur de plusieurs barres de fer d'une grille. Dans la première cabane dont nous heurtâmes l'huis (où un monticule de terre épais de deux ou trois pieds s'entassait contre le mur), les locataires n'étaient pas levés, bien qu'il fût plus de 8 heures. Enfin, une femme entre deux âges fit son apparition, à demi-vêtue, encore occupée à terminer sa toilette. Nous la menaçâmes de raser sa cabane ; car c'est une dame de moralité fort douteuse et qui vend du rhum. Il y a peu de ces gens qui soient occupés au barrage du moulin — ou, du moins sans y travailler beaucoup, ils se sont introduits dans les huttes vacantes habitées l'an dernier par les ouvriers du barrage. A deux ou trois endroits des environs se trouvent de vrais villages composés de ces habitations, dont les cheminées sont faites d'argile et de planches, ou le plus souvent d'un vieux baril noirci et enfumé par les flammes. Certains de leurs toits sont recouverts d'humus gazonné ce qui leur donne l'aspect de logis souterrains. L'un de ces petits hameaux est construit sur les deux flancs d'un vallon profond, boisé et broussailleux, avec une sorte de trouée qui va d'un côté jusque dans le cœur de la forêt et de l'autre côté sur le large fleuve ensoleillé : au fond du vallon coule un ruisselet qu'on traverse sur une planche.

Sur le seuil de deux portes, nous vîmes de fort jolies jeunes femmes à l'air pudique — l'une avait un enfant au bras. En fait, ils ont d'innombrables petits enfants qui sont invariablement en bonne santé malgré leurs figures très sales. Ils viennent jusqu'à la porte pendant que leurs mères parlent aux visiteurs, restent debout, un peu raides sur leurs jambes nues, faisant saillir en avant leur menus corps rondelets ; dans une main, ils ont une petite casserole d'étain, dans l'autre une cuiller en fer, et leurs bouches sont barbouillées. Personne, enfant ou adulte, dans tout le pays, ne peut riva-

liser avec ces gens pour leur air d'indépendance. Ils vous dévisagent sans vergogne, mais ne vous répondent pas quand vous leur parlez.

Lundi 24 juillet 1837.

Je me suis baigné dans la rivière jeudi soir ; et dans le ruisseau, à la hauteur du vieux barrage samedi et dimanche — ce dernier jour à midi. L'aspect de cet endroit solitaire à midi était particulièrement impressionnant, car le soleil brillait dans un ciel sans nuage, il n'y avait pas de vent, pas le moindre bruissement de feuilles dans la forêt, pas de balancement de branches, aucun bruit, si ce n'est le clapotis et le babil du ruisseau, se frayant un chemin entre les pierres et se déversant en une petite cataracte après avoir contourné le barrage en ruine. En amont du cours d'eau, l'on voyait une vaste étendue — tantôt faite de remous d'eau, tantôt de nappes lisses et miroitantes, et aussi de grands rochers qui obstruent presque complètement le lit de la rivière ; de chaque côté montent des arbres, pour la plupart tout à fait perpendiculaires, hormis çà et là, irrégulièrement, une branche qui fait saillie, et aussi un grand sapin incliné, je ne dis pas ployé, mais incliné à un certain angle au-dessus de l'eau, et dont le tronc est rude et hirsute ; des bouleaux, des aulnes ; le plus haut de tous ces arbres est un vieux sapin mort dont le fût blanc et dépouillé se dresse dans la solitude, bien que les autres arbres l'entourent de très près. Le long du ruisseau, le gazon ou les prés descendent jusqu'au niveau de l'eau, coupés de loin en loin par une petite plage de sable. Le mur de rochers, que j'ai déjà décrit, semble avoir été découpé à la hache, mais par un ouvrier qui aurait frappé à coups irréguliers, mettant dans son travail une rude et pesante vigueur — fendant parfois sa pierre en lui donnant sans le vouloir une ligne nette, une surface lisse et la frappant ailleurs sans soin en y faisant des fissures, ou encore empilant les plaques de rocher en laissant entre elles des espaces vides. Dans ces interstices, poussent des fougères, et des plantes de la forêt aux larges feuilles. Les arbres qui jaillissent du haut de ce mur ont leurs racines collées au roc de si près qu'il n'y reste

pas de terre ; elles s'attachent étroitement et enserrent le rocher de la vigoureuse étreinte de leurs doigts noueux. Les arbres, de part et d'autre, sont si épais que la vue et la pensée se perdent dès l'orée parmi la confusion des troncs, des branches et des feuillages verts et denses — sous une étroite bande d'éclatant ciel bleu d'où tombe dans tout son lustre un rayon de soleil qui vient illuminer le chemin du ruisseau. En pénétrant dans le fourré, je trouve le sol jonché de vieilles feuilles des saisons précédentes, entre lesquelles je distingue un humus sombre et noir ; le sracines des arbres traversent à maint endroit le sentier ; le chemin est souvent coupé par un tronc abattu et couvert de mousse ; si vous posez le pied dessus, il s'effrite en une substance pourrie, qui est le cœur même du chêne ou du sapin. Les ramures et les brindilles feuillues du sous-bois s'entremêlent devant vous, en sorte qu'il vous faut baisser la tête pour passer dessous ou vous élancer contre elles de toutes vos forces ; alors elles vous balayent le visage en vous arrachant votre chapeau. Certains rochers sont couverts de mousse et glissants ; vous trébuchez parfois, avec un grand bruit de branches qui craquent, contre une masse de buissons épineux, qui finissent par vous emprisonner. D'un bout à l'autre de ce sous-bois enchevêtré circule un sentier à peine marqué, car les feuilles qui le recouvrent n'ont point encore été foulées aux pieds, et qui pourtant est bien visible ; il serpente doucement pour éviter les troncs d'arbres, les rochers et les petites buttes. Au milieu d'un espace plus dégagé, apparaît une haute souche noircie par le feu ; elle est érigée comme un monument commémoratif, toute seule au sommet d'un renflement de terrain qui s'élève en pente douce d'une des berges de la rivière. Hier, dans ce vallon solitaire, j'ai dépassé un groupe d'enfants — deux petits garçons, à ce que je crois, et deux petites filles. Une des petites filles semblait avoir été maltraitée par ses compagnons, car elle pleurait et protestait violemment. Un autre jour, je tombai à l'improviste sur un petit Canadien qui ramassait des framboises dans un creux, au milieu des poutres démolies d'une vieille chaussée — seul parmi les taillis et les gorges, tout en haut de cette sauvage vallée — et ce petit garçon paraissait d'autant plus solitaire que le soleil

éblouissant n'éclairait à des lieues à la ronde que lui et moi.

Augusta, mercredi 26 juillet 1837.

Dîné hier chez Barker. Avant le repas, passé un moment avec plusieurs personnes, assis sur la terrasse de la taverne. Il y avait Bridge, J. A. Chandler, le greffier, qui est d'un certain âge et dont la mine est ravagée, deux ou trois hommes du relais, et avec eux, un nègre qu'on appelle ici « le docteur » ; c'est un individu au visage sournois dont l'un des métiers est celui d'entremetteur. Devant cette honorable société, se présenta un homme à l'air douloureux, négligé, doux et simple, vêtu comme un ouvrier, qui s'approcha et demanda à parler à M. Barker. L'aubergiste étant parti pour Portland, l'étranger fut envoyé au buvetier, qui se tenait sur le pas de la porte. L'homme lui demanda où il pourrait trouver une certaine Mary Ann Russell — question qui provoqua une hilarité générale et à peine contenue ; car la dite Mary Ann faisait partie d'un groupe de femmes qui furent expulsées dimanche soir par Barker, aidé d'un gendarme. On informa l'homme que le nègre pourrait lui donner tous les renseignements qu'il désirait. Le noir demanda :

— Voulez-vous la voir?

Quelques-uns des assistants posèrent à l'homme diverses questions concernant les raisons qui le faisaient rechercher Mary Ann et les liens qui l'unissaient à elle. L'un d'eux demanda :

— Est-ce votre fille?

— Mon Dieu, oui, et même un peu plus, m'est avis, répondit le pauvre diable.

Les rires redoublèrent alors, car il devenait évident qu'il s'agissait de sa femme. L'homme paraissait trop simple, et trop obtus pour saisir le ridicule de sa situation ou pour souffrir beaucoup de ce ridicule. Néanmoins, il eut quelques mots touchants.

— Un homme compte généralement un peu sur sa femme, dit-il, qu'elle ait de la conduite ou non.

Il voulait dire par là sans doute qu'il avait encore de l'af-

fection pour elle. Il nous raconta ensuite qu'elle n'avait jamais mérité le moindre reproche jusqu'à ce qu'elle fût mise en prison pour avoir frappé un enfant ; j'ai cru comprendre qu'il était absent de chez lui au moment où la chose se produisit et qu'il ne l'a plus revue depuis. Et maintenant, il est à sa recherche, avec l'intention nette de la tirer de tous ses ennuis et de la reprendre ensuite chez lui. Certaines gens lui dirent qu'il valait mieux ne pas la rechercher, d'autres au contraire lui conseillèrent de payer le « docteur » pour qu'il le conduisît à l'endroit où elle se cachait. C'est ce que fit à la fin le « docteur » dans l'espoir d'une bonne aubaine. L'homme partit donc, n'ayant entendu que des quolibets et pas une seule parole de sympathie. J'aurais donné beaucoup pour assister à sa rencontre avec sa femme.

On pouvait, dans l'ensemble, observer un pittoresque moral dans les contrastes de cette scène — à voir cet homme aussi profondément ému que sa nature le lui permettait, entouré de spectateurs endurcis, gouailleurs, indifférents à sa peine. Ceci mérite qu'on y réfléchisse et qu'on l'étudie. Les plaisanteries qu'on lui lançait semblaient le piquer et le meurtrir, et pourtant il les supportait avec patience se joignant même parfois au rire général. La situation décontenançait cet être faible, simple et sans détours.

Indications de personnages : Nancy, jolie servante à l'œil noir, intelligente, appartenant à la maison du capitaine Harriman. Elle vient tous les jours faire les lits dans notre logement, et répond à mon bonjour d'une voix plaisante, avec un coup d'œil vif et un sourire ; elle est un peu intimidée, parce que nous ne nous connaissons pas encore, mais toute disposée à lier un jour conversation. Elle fait la lessive une fois par semaine ; on la voit près de son baquet, son mouchoir légèrement ouvert sur son sein blanc car il fait très chaud. Elle s'arrête souvent, ses bras nus dans l'eau, pour bavarder avec Mrs. Harriman ; ou bien, elle regarde par la fenêtre, Bridge ou quelqu'un d'autre qui traverse la cour, et son air est pensif, mais tôt suivi de sourires ou de rires. Puis la voilà qui part en quête d'un seau d'eau. L'après-midi, elle arbore le plus souvent une robe de soie dans laquelle elle est non

seulement jolie, mais distinguée, et elle rôde dans la maison, n'ignorant pas qu'un œil masculin la guette sans doute à travers les volets verts. Après le souper, elle part en se promenant pour le village. Matin et soir, elle va chercher le lait. Ainsi se passe la vie de Nancy, joyeuse, utile, vertueuse, dans l'espoir, certes, d'avoir un jour un mari et des enfants. Mrs. Harriman est une femme avenante, particulièrement potelée, à la chair blonde et douce, à la physionomie simple, beaucoup moins piquante que celle de Nancy. Elle roule et se dandine un peu en marchant, comme une grosse dame ; il serait pourtant excessif de dire qu'elle est une grosse dame. Sa poitrine douce et ronde est toute gonflée du lait qu'elle donne à un petit marmot de trois ou quatre mois — son premier enfant, bien qu'elle ne soit pas une toute jeune femme. Elle paraît être quelqu'un de très sociable, et qui doit aimer à rire. Quant au capitaine Harriman, il a été commandant d'un navire et possède une certaine expérience de la vie.

A propos de l'homme qui cherchait sa femme, reste à savoir dans quelle mesure une épouse peut désirer accomplir ses devoirs envers son mari et décider de le faire après l'avoir blessé dans ce qu'on estime être l'essentiel?

Observation : effet de la lumière matinale sur l'herbe mouillée : elle lui donnait le velouté d'une pelouse, et suivait les ondulations du sol, entre le spectateur et le soleil encore lointain. Un doux éclat se diffusait sur toute la surface du champ. Les vapeurs qui, plus loin, montaient lentement, n'avaient pas tout à fait quitté la terre, mais leur colonne était déjà si haute qu'on pouvait se demander si c'était du brouillard ou un nuage.

Lundi 31 juillet 1837.

Suis allé hier cueillir des framboises en compagnie de M. Schaeffer. Il tomba au travers d'un vieux pont de rondins jeté sur un fossé. En me retournant, je ne vis plus paraître que sa tête et ses épaules entre les bûches pourries et les buissons. Début d'averse, course rapide d'un petit garçon aux pieds nus, arrivé sans que nous l'entendions, qui nous dépasse comme une flèche et montre en courant la plante de ses

pieds nus, tandis qu'il descend le sentier et remonte de l'autre côté.

Mardi 1er août 1837.

Hier, à la suite d'une lourde chute de pluie, un nid d'hirondelles des cheminées, entraîné par l'averse, est tombé dans l'âtre d'une des pièces en façade. Mon attention fut attirée de ce côté par un pépiement des plus bruyants ; ayant regardé derrière la plaque du foyer, je trouvai trois petits, les pattes accrochées à l'un des chambranles, et qui me dévisageaient, le bec ouvert, piaillant en même temps si fort que leurs appels brefs, avides, apeurés, emplissaient la pièce. D'après certains vestiges qui demeuraient sur le plancher, leurs parents avaient certainement été victimes de la voracité du chat. *La belle* (1) Nancy nous procura une corbeille garnie d'ouate dans laquelle les misérables oiselets furent placés ; et j'essayai de les nourrir avec du pain trempé, mais ils ne le mangèrent pas de très grand appétit. Tom, le petit domestique irlandais, déclara qu'à son avis, les oiseaux n'avaient pas l'âge d'être sevrés. J'accrochai le panier en dehors de la fenêtre, au soleil, et quand j'allai voir une heure ou deux après, je m'aperçus que deux des petits s'étaient enfuis. J'essayai de nourrir le troisième, et quelquefois, quand j'enfonçais un morceau de pain dans son bec, il l'avalait. Mais il avait l'air de souffrir cruellement, vociférait de toutes ses forces lorsqu'on le dérangeait, et haletait dans une sorte de lente agonie, les yeux fermés ou à demi-ouverts quand on le laissait seul. Cela me peinait beaucoup, et je fus soulagé, quoiqu'un peu horrifié, quand Bridge mit fin à ses souffrances en lui écrasant la tête et en le jetant par la fenêtre. Ces oiseaux étaient couleur d'ardoise et assez adultes, à ce que je suppose, pour subvenir à leurs propres besoins.

L'autre jour, un petit oiseau jaune entra dans une des chambres vides qui sont au nombre de six au rez-de-chaussée, et ne put retrouver son chemin pour en sortir. Il se précipitait sur la vitre des fenêtres qu'il prenait pour la porte et se

(1) En français dans le texte.

cognait la tête contre les carreaux ou contre le plafond. Je le repoussai jusque dans le vestibule et, le pourchassant d'un coin à l'autre, m'efforçai de le diriger à travers une des portes ouvertes. Il volait obstinément vers l'œil de bœuf qui est au-dessus de l'entrée, s'accrochait au châssis, se posait parfois sur l'une des lampes de verre ou sur les cordes auxquelles elles sont suspendues, poussant un cri d'effroi mélancolique chaque fois que je m'approchais en agitant mon mouchoir, montrant la plus grande fatigue et sombrant dans le désespoir. Enfin, le hasard voulut qu'il volât assez bas pour franchir la porte ; alors, il disparut immédiatement dans l'allégresse de l'air ensoleillé.

Samedi 12 août 1837.

Owl's Head — ville d'eaux à l'extrémité d'une pointe de terre, à six ou sept milles de Thomaston. Une longue île bouche l'horizon vers la haute mer. C'est là que se réfugient les navires côtiers et les barques de pêche, quand une tempête menace. Deux propriétaires terriens, gros et gras, jeunes tous les deux, mais visiblement différents de caractère : — l'un, gros homme vif, remuant, agissant, facétieux ; l'autre plus lourd, apathique, faisant des plaisanteries d'un air mou quand il en fait. A bord du vapeur, le professeur Stuart, d'Andover, assis sur un canapé dans le bar, généralement en conversation avec quelqu'un, occupé à résoudre sur un point ou sur l'autre les problèmes de ses interlocuteurs, parlant d'une voix très distincte ; des inconnus l'entourent assis ou debout pour écouter sa parole comme ils feraient d'un apôtre ou d'un philosophe de l'antiquité. C'est un homme massif, au large et lourd visage, à l'expression particulièrement calme, assez douce cependant pour être agréable. Lorsqu'il n'a rien d'autre à faire, il lit et ne se soucie guère de ce qui se passe autour de lui. Il parle sans effort, mais toujours de façon délibérée.

22 août 1837.

Journal d'un cœur humain au cours d'une seule journée, dans des circonstances ordinaires. Les lumières et les ombres qui le traversent ; ses vicissitudes intimes.

22 août 1837.

Un vieillard, par un jour d'été, s'assied en haut d'une colline, ou sur le belvédère de sa maison, et voit la lumière du soleil passer d'un objet à l'autre, tous ces objets se rapportant à quelque épisode de son passé : la maison d'école, l'endroit où sa femme a vécu sa vie de jeune fille... et les rayons du couchant tombent à la fin sur le cimetière.

Salem 22 août 1837.

Un aveugle irait se promener dans des chemins qu'il ne connaît pas, comptant sur ceux qui voudraient bien se donner la peine de l'aider. Différentes personnes se proposent : les unes malveillantes, les autres pleines de bonne volonté, mais incapables ; peut-être même un aveugle essayant d'en guider un autre. Imaginer qu'à la fin il écarte leur aide et continue sa route en tâtonnant, tout seul.

Salem 22 août 1837.

Un homme s'efforce à être heureux en amour ; il ne peut parvenir à donner sincèrement son cœur et son idylle garde l'apparence d'un rêve. Dans sa vie domestique, même aventure. En politique, un soi-disant patriote ; et cependant il est sincère ; mais tout ce qui vient de lui a l'air de se passer sur une scène de théâtre.

Salem 22 août 1837.

Hier après-midi, promenade jusqu'au Juniper et à Winter Island. Singulier effet de soleil partiel, le ciel couvert en sur-

face et en profondeur de noirs nuages, et par suite, la terre et la mer complètement enveloppées de tristes ténèbres. Mais le soleil, je ne sais comment, se fraya un chemin à travers les interstices des nuages et vint illuminer d'un vif éclat certains objets éloignés. Les voiles blanches d'un bateau l'accrochèrent et se mirent à scintiller comme de la neige au soleil, tandis que la coque restait à peine visible, et que la mer était noire à l'entour, de même pour d'autres vaisseaux plus petits, si bien qu'ils avaient l'air d'objets aux ailes célestes qui venaient de se poser sur un monde lugubre.

Ayant changé leurs voiles ou peut-être viré de bord, ils disparaissent presque immédiatement dans le lointain obscur. On aperçoit des îles qui étincellent de lumière d'été et de verdure rutilante ; leurs rochers eux-mêmes baignés de soleil et leurs plages très blanches ; tandis que d'autres îles, sans raison apparente, sont plongées dans une ombre épaisse et partagent le deuil du reste du monde. Parfois, une île est en partie illuminée, en partie dans les ténèbres. Quand le soleil tombe sur une île distante, les îles plus rapprochées restant obscures, il semble repousser bien plus loin les limites de l'espace visible et faire reculer l'horizon. La mer se rue brutalement contre le rivage, se brise sur les rochers, se retire en grattant la surface des sables. Une barque, à quelque distance de la côte, se balance et danse sur l'ancre. Des oiseaux de mer volent de place en place.

Salem 22 août 1837.

Exemple de méfiance : on offre à un jeune homme de bonnes et enviables choses qui lui appartiendront s'il les accepte : un ami, une femme, une fortune ; il refuse tout, parce qu'il soupçonne cette offre de n'être qu'un leurre. Pourtant, tout cela est réel, mais il ne l'apprendra que lorsqu'il sera trop tard.

II

Mercredi 27 juillet 1838 North Adams.

Sur la route de Northampton, nous vîmes au faîte d'un toit de ferme un corbeau apprivoisé. L'oiseau quitta son perchoir et nous suivit sur une longue distance, soit qu'il sautillât sur la route ou fît claquer ses grandes ailes noires en voletant d'un piquet à l'autre de la haie, ou même d'arbre en arbre. A la fin, il abandonna la poursuite avec un croassement de dépit. Le conducteur me dit, et c'était sans doute vrai, que le corbeau avait senti le saumon qui se trouvait dans un panier sous la banquette et que là gisait le secret de sa patiente poursuite. Cet incident deviendrait une terrifiante histoire si le corbeau flairait un cadavre au lieu d'un panier de saumon. Imaginer par exemple dans une diligence en marche, qu'un des voyageurs meure brusquement et qu'un des signes auxquels on s'aperçoive qu'il est mort soit ce comportement du corbeau.

North Adams 28 juillet 1838.

...Ce matin, au cours de ma promenade, un vieillard faible d'esprit m'arrêta sur la route et me tint une assez longue conversation en insistant pour me serrer la main (ce que je fis à contre-cœur, car je doutais fort de la propreté de ses mains) et en insistant sur le droit qu'il avait de le faire, en tant qu' « ami des hommes ». C'était un personnage grisonnant, chauve, au visage sillonné de rides, proprement vêtu, portant des souliers en cuir de vache, sa veste sur un bras, un parapluie suspendu à l'autre ; il me dit qu'il allait rendre visite à une veuve du voisinage. Lorsqu'il apprit que je ne possédais pas de femme, il me recommanda une certaine vieille fille de quarante ans, propriétaire de trois cents arpents de terre. Il me parla de ses enfants qui sont les patrons d'un cirque et promènent sa petite-fille qu'ils élèvent selon leur mode de vie ; et il me chargea d'un message pour eux si

jamais je les rencontrais. Tandis que ce vieil homme erre au hasard dans la colline, ses enfants sont exposés aux regards de la foule innombrable. Il me nomma l'endroit où il était né, et me le montra en tendant le doigt vers les traînées de brume qui s'accrochaient au flanc de la côte montagneuse, et qu'il appela : « Cette fumée là-bas. » En parlant de la veuve, il me dit : « Ma femme est morte depuis sept ans, pourquoi ne prendrais-je pas un peu de plaisir? » Ses bavardages étaient pleins de tours et de détours et ponctués de mouvements baroques, il agitait son parapluie et gesticulait de singulière façon en mimant ce qu'il disait. Je pense que pour ajouter à son gâtisme naturel, il avait dû boire. Nous nous quittâmes, lui me suppliant de ne pas oublier de transmettre son message à ses fils, moi lui criant de présenter mes respects à la veuve. Imaginer un entretien sur un sujet tragique et l'on pourrait tirer grand parti de cette rencontre dans un sentier solitaire parmi les collines sauvages, avec au loin le Graylock qui prend un aspect sombre et menaçant sous la brume grise et lourde suspendue sur sa tête.

29 juillet 1838.

Un petit garçon de quatre ans nommé Joe fréquente le cabaret et la terrasse. Il est vêtu d'une veste courte et râpée et nu-pieds. Les hommes le taquinent et lui mettent une chique de tabac dans la bouche sous prétexte de lui faire manger une figue. Alors il se met en fureur, pousse un cri particulier, aigu, méchant, et les frappe avec un bâton, à leur grand amusement. Il ne lui arrive que des ennuis et pourtant il ne peut s'empêcher de revenir. Ils lui donnent deux ou trois petits sous pour s'acheter des bonbons, des noix ou du raisin sec. Ils l'installent à la porte dans un recoin et lui ordonnent d'y rester un jour et demi ; il s'assied fort gravement, comme s'il avait résolu d'accomplir cette pénitence, mais un moment après, voilà le petit Joe qui court comme un cabri au milieu de la rue et s'en va rejoindre deux ou trois galopins en train de jouer avec une charrette. Faire de ce petit garçon un pilier de cabaret en herbe, qui devient

en grandissant un « roué » (1) campagnard, connaît une jeunesse désordonnée et brutale, passe dix ans de sa prime maturité à la Prison d'État et sa vieillesse dans un asile d'indigents.

31 juillet 1838.

Visite à ce qu'on appelle *la Grotte de Hudson* ou *les Chutes* de Hudson, la légende voulant qu'un homme nommé Henry Hudson y vînt, voici bien des années, à la poursuite d'un cerf : le cerf tomba au fond, ce qui révéla aux hommes blancs la présence de cette grotte. Ce n'est pas à proprement parler une grotte, mais plutôt, dans une énorme corniche de marbre, une fissure à travers laquelle un cours d'eau a mis des siècles à se frayer un chemin en laissant des marques de son patient effort d'usure sur les hauts rochers, qu'il a creusés de curieuses cavités depuis le sommet jusqu'au niveau que son cours a aujourd'hui atteint. La profondeur de la faille est à certains endroits d'au moins cinquante ou soixante pieds, peut-être davantage ; de loin en loin, la crevasse se referme presque et la vue du ciel est souvent cachée par de massifs blocs de marbre. Cette fente est si irrégulière qu'il est difficile se trouver des mots pour la décrire et qu'il serait impossible de la peindre — contreforts faisant saillie, rochers en surplomb et couverts de mousse, au bord desquels poussent de grands arbres qui semblent avoir pris racine dans l'air et se balancent au-dessus de l'observateur placé au fond du précipice. La partie où l'eau s'infiltre est très étroite ; mais après la descente la crevasse s'élargit jusqu'à former une vaste chambre entourée de rochers, à ciel ouvert, et dont le sol est jonché de fragments de marbre détachés du sommet, d'arbres qui sont tombés depuis longtemps et de bois flotté que les inondations ont abandonné aux époques de l'année où le maigre ruisseau devient une imposante cascade. Une pointe de rocher, à l'étroite arête, qu'on peut escalader sans grande difficulté, avance au milieu de la chute qu'elle divise en deux. Le passage creusé dans la grotte par le cours d'eau est très sinueux et coupé non seulement par les débris tombés du haut, mais

(1) En français dans le texte.

par de profondes poches d'eau que sans doute peu de gens ont franchies. Comme le plus profond de ces bassins se trouve dans la partie la plus inégale de la crevasse, où les cavités creusées dans le mur de roche pénètrent si loin que chaque trou est presque une caverne en soi, je décidai de le traverser. Il y avait sur le fond une telle accumulation de choses molles que je crus au premier coup d'œil que l'eau me monterait à peine au genou ; mais quand je m'aperçus que mes pieds enfonçaient, j'ôtai mon pantalon et pataugeai dans l'eau jusqu'à la taille. J'atteignis ainsi la partie la plus intéressante de la caverne, à l'endroit où les tourbillons du ruisseau avaient laissé leurs traces dans le marbre dur, de haut en bas, sur les flancs de la crevasse. L'eau est maintenant retenue dans un barrage pour la construction de deux scieries de marbre ; il m'eut été, sans cette circonstance, impossible de passer ; et je suppose que des années encore après la découverte de la grotte, les eaux rugissaient et se précipitaient en torrents, à cet endroit de la crevasse. Pendant que j'étais dans l'eau, j'entendis des voix et une petite pierre dégringola ; levant la tête vers l'étroite bande d'éclatante lumière et vers les feuillages ensoleillés qui apparaissaient tout en haut, les fixant des yeux du fond de ce grand trou sombre, j'aperçus deux ou trois hommes ; et comme il me déplaisait d'être à leurs yeux la chose la plus curieuse du paysage, je revins sur mes pas, sortis de l'eau et me rhabillai. Les roches de marbre sont couverts d'une concrétion qui les rend aussi grises que du granit, sauf aux endroits où le frottement ininterrompu de l'eau les entretient d'une blancheur de neige. Si les rochers étaient partout de cette blancheur, ce serait un spectacle merveilleux. Il y a un peu en arrière, au-dessus de la grotte, une carrière de marbre, aussi graduellement, au cours des années, tous ces rochers seront-ils équarris et deviendront-ils des pierres tombales, des perrons, des façades de maisons, des devants de cheminées... Comme c'est dommage ! Sur celles des parois qui sont à portée de la main, les visiteurs ont gravé leurs initiales, ou leurs noms tout entiers, et comme les lettres blanches ressortent nettement sur la surface grise, les mots sont plus lisibles qu'ils ne le sont généralement dans ce genre d'inscriptions. Il existait autrefois, je suppose, une voûte de

marbre complète formant un pont naturel au-dessus de la faille. Mais il n'en est plus ainsi. Au fond de la vaste chambre de la grotte, toute pleine d'ombre, l'effet du soleil matinal sur le feuillage noir ou luisant des pins, ou autres essences d'arbres qui croissent au sommet des rochers, prenait une beauté singulière ; et il était étrange de voir que de si grands arbres avaient — semblait-il — pris racine au cœur même de ce marbre compact.

Après avoir traversé cet endroit romantique et si pittoresque, le ruisseau, poursuivant sa route, va faire tourner des usines. Ici sa voix se heurte aux murs de pierre, là, il avance en babillant bruyamment, parle tout seul et se raconte à lui-même ses folles pensées et ses rêves fous — voix de la solitude et de la nature vierge — sonore et constante et qui pourtant semble si peu troubler le promeneur pensif qu'il en oublie le bruit. Le ruisseau murmure tout au long de son lit troublé par les orages, au creux profond des précipices, au pied des hautes falaises et dans sa voix, qui n'a pas changé depuis d'innombrables siècles, on perçoit pourtant en écoutant bien, d'incessants changements, car ce chant semble prendre parfois plus d'ampleur et de force, en un même endroit, veux-je dire. De loin en loin, les hommes lui construisent un barrage, et ses eaux passent par-dessus sans cesser de faire entendre leur voix, même en travaillant. Dans un atelier où l'on taille le marbre, je vis un cadran solaire aussi grand que le plateau d'un muid, et qui était destiné à Williams College ; je vis aussi un petit obélisque et de multiples pierres tombales. Ce marbre est d'un grain grossier, mais sa blancheur est éclatante. C'est un peu dommage que cette grotte ne soit pas faite d'une pierre sans valeur.

Dans les profondes vallées du voisinage, où les ombres au couchant jouent de montagne à montagne, les effets de nuages sont très beaux ; les nuées passent très haut et scintillent d'un or céleste ; on dirait que l'âme va sortir des ténèbres et se poser sur elles pour prendre son vol. L'autre soir, tandis que je marchais le long d'une de ces vallées, où soufflait une brise assez forte, j'eus l'impression que les nuages qui passaient au-dessus de ma tête prenaient exactement la forme de la vallée.

De loin, les sommets montagneux semblent proches l'un de l'autre comme s'ils ne formaient qu'une seule montagne et pourtant dans les creux qui les séparent se trouvent des villages.

Supposer que dans une usine une machine à vapeur possède un esprit malfaisant. Elle happe le bras d'un homme, et le lui arrache, saisit un autre malheureux par le pan de sa veste et l'entraîne presque complètement, attrape une jeune fille par les cheveux et la scalpe ; puis attire enfin un homme qu'elle broie jusqu'à ce qu'il en meure.

Mercredi 15 août 1838.

Je suis allé à la cérémonie de la Remise des Diplômes à Williams College... Il y avait un homme ivre qui importunait les assistants par ses discours insensés et ses impertinences, et qu'un mauvais esprit inférieur forçait à se livrer à des extravagances ; aussi un petit garçon pâle, dont la jambe était entourée de pansements, et que son père porta de l'auberge jusqu'à une calèche où il l'assit. Alors, l'enfant plaça soigneusement des châles et des coussins autour de sa jambe pour la soutenir, tandis que son visage exprimait la souffrance et le souci — une souffrance qui n'était pas passagère, mais constante, endurée depuis longtemps avec une patience forcée, et cet air douloureux donnait à son visage plus d'intelligence sans doute qu'il n'en aurait eu autrement, bien que ce visage fût par nature sensible. Dans la salle des fêtes, d'élégantes dames en soie et en fine baptiste, leurs cous hâlés en contraste avec les tissus délicats de leurs robes révélant qu'elles étaient filles de fermiers.

7 septembre 1838 North Adams.

Un nègre, décemment vêtu, à cheval et bien monté, voyageant pour son propre compte, réclamant de l'avoine pour sa bête, buvant un verre de cognac à l'eau, au bar, comme un chrétien ordinaire Un jeune homme, originaire du Wisconsin, déclara : « Je voudrais bien posséder mille garçons de ce

genre à Alabam. » Ces mots me firent une étrange impression. Le nègre était si vraiment humain... comment pouvait-on parler d'en posséder mille comme lui !

9 septembre 1838.

A Canaan dans le Connecticut, devant la taverne, se trouve un seuil de pierre, de deux ou trois pas dans chacune de ses dimensions, sur lequel on peut lire la date où le constructeur de la maison arriva dans cette ville — à savoir, 1731 . La maison fut bâtie en 1751. Ensuite viennent l'âge et la date de décès du patriarche (à plus de quatre-vingt-dix ans) et de son épouse, ainsi que les dates de naissance de onze (si je ne me trompe) fils et filles. Il semble bien que tous soient enterrés dessous ; beaucoup de gens le croient. Il est étrange d'inscrire l'histoire d'une famille en un lieu où elle ne peut manquer d'être foulée aux pieds.

23 octobre 1838.

Scène d'automne : avec les feuilles d'ormeaux tombées le long de la rue, des petits garçons ont fait un énorme tas où ils ont creusé une cavité en forme de nid dans laquelle trois ou quatre d'entre eux se sont blottis comme des petits oiseaux.

24 octobre 1838.

Un des enfants du révérend E. P. était menacé de cécité complète. Une semaine après que le père en eût été avisé, cet enfant mourut. Pendant ce temps, le père avait senti croître si fort l'intérêt qu'il portait à son enfant en raison de l'infirmité qui le menaçait, qu'il lui fut infiniment plus cruel de supporter sa perte. S'il n'avait appris la vérité qu'après la mort de l'enfant, cette nouvelle lui aurait probablement apporté quelque consolation.

24 octobre 1838.

Un homme, lorsqu'il est éveillé et mêlé à la vie matérielle, pense le plus grand bien d'un autre et place en lui toute sa

confiance. Mais dans le sommeil, il est troublé par des rêves où cet ami apparent semble jouer le rôle d'un ennemi des plus acharnés. On découvre à la fin que le personnage des rêves est le seul réel. L'explication serait : la perception instinctive de l'âme.

24 octobre 1838.

L. H... Elle ne voulait pas mourir, parce qu'elle n'avait pas d'amis pour l'accueillir dans l'autre monde. Son petit garçon F. ayant eu une grave maladie, elle avoua, lorsqu'il fut guéri, qu'elle avait été déçue, car elle avait espéré qu'il partirait le premier et la recevrait au Paradis !

24 octobre 1838 Boston.

Vue d'une chambre du Tremont sur l'immeuble en brique situé en face, de l'autre côté de Beacon Street. A l'une des fenêtres d'en bas, une femme travaille ; au-dessus, une dame ourle une ruche ou quelque autre colifichet féminin. Elle est encore jeune, et mariée, car un petit garçon vient se frotter contre ses genoux et elle lui sépare les cheveux en le caressant avec des gestes maternels. On lui apporte un message écrit sur du papier de couleur qu'elle lit avant de le cacher sur son sein. A une autre fenêtre, mais vers le fond de la pièce, un monsieur, en robe de chambre, lit et se balance dans un fauteuil à bascule etc... etc... etc... Jour de pluie ; des piétons passent mélancoliquement, sous leurs parapluies ouverts, entre le spectateur et ces diverses scènes d'intérieur évocatrices d'activité et de bien-être. A cette esquisse pourrait se mêler une aventure qui se déroulerait dans la chambre où se trouve l'observateur.

Octobre 1838.

Quelqu'un attrape des vers luisants et essaye d'allumer son feu avec. Ce pourrait être le symbole de quelque chose.

NATHANIEL HAWTHORNE.
(Traduction de Marcelle Sibon)

ONZE JUIN

Onze juin. — J'écris ceci à la date du onze juin. L'exécution de Julius et Ethel Rosenberg est fixée au dix-huit. Exactement dans une semaine. Ce sera un vendredi, comme aujourd'hui. Je n'ai pas suivi l'affaire dans ses détails juridiques. Je ne sais pas si Julius Rosenberg a fait ou non de l'espionnage atomique pour le compte de l'U. R. S. S. Il est probable qu'il était (à cette date du onze juin, faut-il dire *est*, ou *était?*) il est probable qu'il était communiste. Ce n'est pas un crime punissable de mort, même si le crime contraire est punissable de mort chez les communistes. On peut présumer qu'en qualité de communiste, il eût pu, le cas échéant, livrer des secrets atomiques à l'U. R. S. S. avec une bonne conscience, ou qu'il eût approuvé celui qui l'eût fait. Mais on ne punit pas les gens parce qu'on juge qu'ils auraient été capables de commettre un crime, dans des circonstances données, ou capables d'approuver le crime. On punit les gens s'ils ont commis le crime. Julius et Ethel Rosenberg l'ont-ils commis? Des gens sérieux disent oui. Il y a là un certain Greenglars, qui est l'accusateur. Des gens sérieux disent non. Greenglars s'est rétracté, on en possède la preuve écrite. Des gens sérieux disent oui. Les époux Rosenberg ont bien été mis en possession de secrets atomiques. Des gens sérieux disent non. Les époux Rosenberg et leurs informateurs étaient tout à fait incapables, n'avaient absolument pas le savoir scientifique nécessaire pour tirer parti de documents véritablement dignes d'intérêt, et les plans ou croquis qui auraient pu leur être remis n'auraient pu être que de l'ordre de ceux que publièrent les magazines à grand tirage dans leurs articles de vulgarisation. J'avoue n'être pas en mesure de me pro-

noncer là-dessus. Je n'écrirai donc pas : « Julius et Ethel Rosenberg sont (ou étaient) innocents. » La question, ainsi, me paraît mal posée. Il ne s'agit pas de faire la preuve de l'innocence des Rosenberg. Il s'agit de faire la preuve de leur culpabilité. Si les Rosenberg sont (ou étaient) innocents, il ne faut pas (ou il ne fallait pas) les griller sur la chaise électrique ; il me semble que cela va de soi, sauf aux yeux des gens qui estiment qu'il faut griller tous les communistes (ce qui mènerait loin). Si les Rosenberg sont (ou étaient) *peut-être* innocents, il ne faut pas (ou il ne fallait pas) les griller davantage. Or, s'il y a une chance sur dix en faveur de l'innocence, c'est peut-être. S'il y a une chance sur cent, c'est peut-être. S'il y a une chance sur mille, sur dix mille, sur un million, c'est encore peut-être. Le peut-être ne disparaît que s'il n'y a aucune chance en faveur de l'innocence, rigoureusement aucune. Aussi longtemps qu'il y a place pour un seul, pour le plus petit peut-être, l'exécution est certainement inacceptable, abominable ; et c'est seulement lorsque la culpabilité est certaine, certaine d'une certitude absolue, que l'exécution devient peut-être acceptable. Peut-être.

Peut-être. Car la certitude de la culpabilité elle-même ne fait pas la certitude de la légitimité, de l'opportunité de l'exécution. Nous admettrons, pour la commodité, que les Rosenberg ont été certainement des espions. Tous deux, bien entendu, mari et femme. Il me semble qu'on admet un peu trop aisément, dans le cas considéré, que la culpabilité est indivisible, que si le mari est coupable, il va de soi que la femme est coupable aussi. Coupable de participation active? Coupable de non-dénonciation? Je sais bien que le délit, ou le crime — je ne sais — de non-dénonciation figure dans plus d'un code contemporain. Il figure même depuis quelque temps dans le code français, ce qui est une innovation discutable. Mais je veux espérer qu'il n'est pas puni de mort, et qu'il ne saurait être invoqué dans le cas du mari et de la femme, dans le cas du père et du fils, dans le cas du frère et du frère. Je veux espérer, d'autre part, qu'on ne cherche pas à introduire dans le droit occidental la notion de culpabilité familiale. Il est admis, dans le monde soviétique, que les proches parents de celui qui a commis un crime contre l'État

sont tenus pour responsables, présumés complices, qu'ils *répondent* pour le coupable. Mais, selon la morale sociale occidentale, la femme n'est point tenue de suivre son mari jusque sur l'échafaud, ou jusque sur la chaise électrique. Donc, nous admettrons que les Rosenberg ont été des espions tous deux. Irréfutablement. Cette certitude du crime n'en laisserait pas moins un doute, ou plusieurs doutes, quant au châtiment. Un doute, parce qu'il n'est pas prouvé qu'en aucun cas la peine de mort soit légitime, ou nécessaire. Un doute, parce qu'il n'est pas prouvé que dans le cas considéré la peine de mort atteigne son but avoué, qui est d'effrayer les candidats au crime et de décourager les criminels. Un doute, parce qu'il n'est pas davantage prouvé que dans le même cas considéré la peine de mort n'aille pas contre son but ; qu'elle ne gagne pas au communisme des sympathies, qu'elle ne soit pas un bon aliment pour la propagande communiste, qu'elle ne fasse pas le jeu du communisme, bref, qu'elle ne soit pas une erreur politique. J'irai plus loin : il n'est pas prouvé que la campagne d'intimidation menée par les partis communistes du monde entier contre l'exécution des Rosenberg, en présentant à l'avance une grâce éventuelle comme une capitulation du gouvernement américain, comme une défaite politique du gouvernement américain, n'ait pas eu pour but d'obtenir ce qu'elle prétendait empêcher. Ce qui est sûr, c'est que, délibérément ou non, elle a fourni des arguments aux partisans de la « fermeté ». Les Rosenberg sont plus utiles au communisme morts que vivants.

On en est venu ainsi à la thèse, en vérité assez surprenante, selon laquelle il fallait exécuter les Rosenberg parce qu'on aurait paru reculer devant le communisme en ne les exécutant pas. Ici, il me paraît que la notion même de la culpabilité, à la vérité insuffisante pour motiver solidement l'exécution, tend à s'évanouir : « Ah ! tu ne veux pas que je les tue ! Ah ! tu crois que j'ai peur ! Hé bien ! je vais te montrer si j'ai peur. » D'où il résulte, logiquement, que si les partis communistes du monde entier s'étaient montrés gentils et discrets on aurait pu gracier les Rosenberg, même coupables. Mais que, puisque les partis communistes du monde entier accablaient la Maison-Blanche de pétitions, de protes-

tations, de déclarations menaçantes, il fallait les exécuter, même innocents. Car, je vous le demande, dès l'instant où l'on exécute les Rosenberg non pour les punir, par une méthode qui prête à discussion, d'un crime qui prête à discussion, mais pour ne pas céder à la campagne d'intimidation d'un adversaire redoutable, en quoi l'innocence des Rosenberg, même si elle était établie, pourrait-elle constituer une raison suffisante de ne pas les exécuter? Les partis communistes du monde entier crient très fort cette innocence. Si, par hypothèse, par la découverte d'un fait nouveau, cette innocence était établie, la reconnaissance publique de cette innocence donnerait raison à ceux qui l'ont proclamée avant toute preuve, en l'absence de toute preuve. La réhabilitation des Rosenberg innocents serait pour la propagande communiste (« Voyez ! Nous l'avions bien dit ! ») une victoire plus grande encore que la grâce accordée aux Rosenberg présumés coupables (« Voyez ! Ils ont eu peur ! »). Surtout, si la réhabilitation survenait après l'irréparable, après l'exécution. D'où il résulte que d'un certain point de vue, il est devenu difficile de gracier les Rosenberg présumés coupables, et il est devenu plus difficile encore de les reconnaître innocents au cas où leur innocence aurait été prouvée, pour ne pas faire plaisir aux communistes. Cela nous conduit, on en conviendra, à une idée qu'il est difficile de considérer sans malaise : celle d'un état du monde où la grâce de deux condamnés devrait être refusée pour la seule raison qu'il y a de certaines gens pour la réclamer un peu trop bruyamment, où l'innocence de deux accusés ne pourrait être établie (à supposer que ces deux accusés soient innocents) pour la seule raison qu'on ne veut pas donner une occasion de triompher à ceux qui ont un peu trop bruyamment affirmé son innocence. A ce point de mes réflexions, je me permets d'en donner le résumé suivant : si la culpabilité des époux Rosenberg est (ou était) insuffisamment prouvée, ils doivent (ou devraient) être graciés de toute évidence, puisqu'ils n'auraient jamais dû être condamnés. Ou la culpabilité des époux Rosenberg est (ou était) indiscutable, et alors la peine de mort à leur égard reste encore affectée du doute qui touche, au moins pour un certain nombre d'hommes, à la peine de mort pour quelque

crime que ce soit et en toute circonstance. Mais si par hypothèse (par une hypothèse que je veux bien dire invraisemblable, délirante, privée de tout simulacre de fondement), si par hypothèse ils étaient innocents, *pourrait-on* (aurait-on pu) dans l'état présent du monde faire éclater leur innocence. Nous ne pouvons aisément nous délivrer de l'image de deux innocents marchant vers la chaise électrique pour la seule raison que la proclamation de leur innocence aurait paru gênante à ceux qui les auraient condamnés.

Il y a évidemment un autre aspect du problème, qui est celui de la forme juridique. Je ne sais quel crédit il faut donner aux informations données par les journaux au début de juin, informations selon lesquelles il était admis alors que des faits nouveaux avaient été révélés, suffisants pour déterminer une procédure en révision ; mais cette procédure en révision n'était pas suspensive, et, d'autre part, elle était trop lente pour avoir une chance quelconque d'aboutir avant le dix-huit juin, date de l'exécution. Ces informations n'ont pas été démenties, à ma connaissance. Peut-être étaient-elles fausses. Mais, telles quelles, et aussi longtemps qu'elles étaient tenues pour exactes, elles nous annonçaient que deux condamnés allaient être mis à mort par provision, en attendant qu'il fût définitivement statué sur leur cas. Ce qui laissait le lecteur dans une certaine perplexité.

On l'a vu, je me suis abstenu de faire appel, dans ces quelques réflexions du douze juin, aux arguments de la sensibilité. Je n'ai pas parlé des vingt mois d'attente dans le quartier des condamnés à mort (ne faisons pas trop les délicats là-dessus, car nous tenons quelque part en prison, condamnés à mort eux aussi, les hommes qui ont été reconnus coupables du massacre d'Ascq ; nous les tenons les fers aux pieds depuis quatre ans). Je n'ai pas parlé de l'horreur physique du supplice. Je n'ai pas parlé des enfants. Je n'ai même pas plaidé pour l'innocence des époux Rosenberg. J'ai seulement voulu envisager la possibilité de leur innocence. J'ai seulement posé cette question : *et s'ils étaient innocents?* Il est nécessaire de protéger les secrets militaires. *Et s'ils étaient innocents?* Il est nécessaire d'épouvanter les traîtres par des exemples terribles. *Et s'ils étaient innocents?* Il faut lutter contre le com-

munisme avec des méthodes impitoyables. *Et s'ils étaient innocents?* Il ne faut pas se laisser intimider par la campagne d'agitation communiste. *Et s'ils étaient innocents? Et s'ils étaient innocents? Et s'ils étaient innocents?*

THIERRY MAULNIER.

P.-S. — Fait divers. Un jeune Français, après avoir été gravement blessé en Indochine où il était combattant volontaire, est ramené en France. Il subit dans les hôpitaux seize opérations et amputations successives. Il ne peut travailler, naturellement. L'État lui accorde trois mille six cents francs par mois. Il est recueilli par une prostituée du quartier des Halles, qui l'héberge et le nourrit. Le voilà donc souteneur, et condamné comme tel, car il y a une justice. Il va en prison, puis, encore une fois ou deux, à l'hôpital. Libéré (?) il retourne auprès de la fille. Le voilà récidiviste, condamné de nouveau, et passible de la relégation. Que ne vivait-il honnêtement, avec ses trois mille six cent francs par mois? Quant à la fille, les juges, indulgents, n'ont pas voulu pour elle d'autre condamnation que celle du mépris public.

MON PAIN BLANC

Je m'amusais bien avec le visage de maman. Maman avait au-dessous de l'œil un grain de beauté sur lequel j'aimais poser mon doigt. Mais ce n'était pas un grain de beauté. Quand elle était petite, une camarade l'avait piquée avec un porte-plume plein d'encre et l'encre était restée sous la peau. Cette histoire me plaisait beaucoup.

Un détail du visage de Mlle Eugénie me semblait aussi fort séduisant. Mlle Eugénie était une couturière à la journée qui avait connu maman toute petite. Elle venait une fois par semaine à la maison. On l'installait dans l'une des chambres à coucher où elle cousait, avec application, un morceau d'étoffe ou de vêtement retombant sur ses genoux croisés. Elle avait, au-dessus de la lèvre, un petit point jouant également les grains de beauté et qui n'était autre chose qu'un trou fait jadis par une épingle. En effet, quand on y regardait de plus près, on voyait très bien que c'était un trou, et on voyait le fond du trou. Je crois que cette explication me satisfaisait par son côté « accident de travail ». Mlle Eugénie était une personne alerte et menue, à douce figure d'oiseau qui se faufilait à travers les générations comme un point de bâti, avec quelque chose d'inaltérable. Maman l'avait toujours connue sous cet aspect, et, vingt-cinq ans après l'époque dont je parle, elle n'avait pas changé. Elle était très gentille. Les jours où elle venait prenaient figure d'attraction. Elle répondait à nos questions fort patiemment, ne s'irritait jamais de rien, jamais ne grondait, et parlait sans élever la voix, sans qu'un mot dépassât l'autre, avec une régularité d'ourlet bien fait. Elle donnait l'impression de n'exister que pour les autres. Quelle ne fut pas ma surprise, un jour, bien des années plus tard — j'avais quatorze ans, et le personnel domestique s'était enrichi d'un valet de chambre qui s'appelait Charles — d'entendre Mlle Eugénie, entrant dans une pièce où se trouvait Charles et où je me trouvais aussi (mais elle ne

m'avait pas vue) s'exclamer sur un ton badin et provocant, sur un ton de flirt : « Tiens ! C'est vous? Qu'est-ce que vous fichez là? » Un petit rire accompagnait cette phrase où tout me stupéfia, l'intonation et ce mot « fichez », extraordinaire dans la bouche de Mlle Eugénie.

En dehors de Mlle Eugénie, nous recevions une autre visite à jour fixe : Mme Valembois, le lundi matin. Mme Valembois était une blanchisseuse à l'air campagnard, aux joues très rouges, encore rougies par le froid de la course, car elle faisait sa tournée dans une voiture à cheval. Ce cheval s'appelait Cocotte, elle en parlait beaucoup et nous demandait de regarder par la fenêtre s'il était sage. Bien plus qu'une lessiveuse ou un fer à repasser, un cheval est resté pour moi l'emblème de la blanchisserie. En entrant dans la salle à manger, un ballot de linge propre sur l'épaule, Mme Valembois disait très fort : « Bonjour messieurs-dames » et « au revoir messieurs-dames » en partant avec le ballot de linge sale qu'elle replaçait sur son épaule d'un geste vigoureux. Dans l'intervalle, elle comptait avec maman plongée dans un petit carnet le linge qu'elle rapportait, et de cette espèce de litanie à deux voix, où chacune semblait si parfaitement d'accord avec l'autre, se dégageait une délicieuse impression de bonne entente.

J'avais été opérée des végétations, et grand-père et grand-mère étaient venus me voir. Ils me montrèrent un petit ours, et comme j'avançais la main pour le prendre, ils me dirent : « Non, ce n'est pas pour toi, c'est pour René. » Et ils disparurent pour donner l'ours à mon petit frère René qui avait deux ans, et ses végétations, lui. Par la suite, j'ai souvent rappelé à mes parents cette cruauté qui leur paraissait aussi bouffonne qu'invraisemblable. Ils m'ont toujours affirmé en riant que je me trompais certainement, que grand-père et grand-mère m'avaient sans aucun doute apporté un autre jouet, puis montré l'ours dont seul j'avais gardé le souvenir, puisqu'il n'était pas pour moi. Pourtant je possédais déjà un ours, et bien plus beau que celui-là. Une dame m'en avait fait cadeau avant ma naissance. Un ours blanc, énorme, et qu'il me fallut des années pour dépasser. Je l'ai encore, et il me produit toujours un effet dominateur, car je le mesure d'un œil faussé, moi qui l'ai connu tout grand.

Grand-mère était lente et méticuleuse, toute de rites et de routines. J'ai partagé sa chambre quelque temps, et quand je ne dormais pas encore, j'aimais suivre les phases immuables des opérations qui précédaient son coucher. Toujours sur la même chaise, et toujours dans le même ordre, elle déposait

son jupon de flanelle, son corset noir à fleurettes, si différents de mon propre linge, et ses larges pantalons festonnés, sans aucun rapport avec mes culottes « Petit bateau ». Elle défaisait alors son chignon et ramenait sur l'épaule gauche ses cheveux qu'elle nattait en inclinant la tête à droite. Dans sa chemise de nuit de finette à col rond, elle avait l'air, avec sa natte qui lui battait le dos, d'une vieille écolière. Après, venait l'instant sacré du « Tamar Indien Grillon ».

Là, je cessais de juger grand-mère pour l'envier. Ce « Tamar Indien » avait l'allure exquise de bonbons de chocolat. Une complicité entre grand-mère et le prospectus — complicité dont je n'étais pas dupe — déguisait cette friandise en remède. Elle prenait chaque soir la moitié d'un bonbon, et de ses doigts si précis dans leur tâtonnante lenteur, de ses doigts incapables de rien bâcler, un soir sur deux, elle replaçait la moitié restante dans le papier d'argent. Grand-mère qui tenait à ses habitudes tenait autant à celle de la constipation qu'à celle de la combattre.

★

Papa témoignait à grand-mère, qu'avec emphase il appelait « Madame Schmidt », une politesse extrême d'où toute ironie n'était pas exclue. Ils se disaient vous. Papa intimidait grand-mère. Elle rougissait quand il lui parlait et riait très fort à ses taquineries respectueuses.

Papa avait quatorze ans de plus que maman. Toujours de bonne humeur, d'une indulgence et d'une bienveillance si profondes que c'étaient comme des traits supplémentaires de son visage rond, il avait cette qualité si rassurante de rester le même personnage dans toutes les circonstances et avec tous les interlocuteurs. Cette absence totale de pose donnait une grande stabilité à nos rapports avec lui.

Papa, très myope, portait un pince-nez. Parfois, il le retirait pour l'essuyer. J'aimais le voir haleter sur chaque verre, surprendre la marque triangulaire du pince-nez sur sa peau, et la métamorphose de son regard. Lorsqu'il le remettait, ses yeux s'ébattaient derrière les verres, à leur aise, comme des poissons dans un aquarium.

Papa affirmait avec fierté avoir été roux autrefois. Il affirmait aussi, en dépit des ricanements incrédules de maman, qu'à dix-huit mois, il récitait *le Petit Chaperon Rouge* en français et en allemand. Ce sont là les deux seuls titres de gloire auxquels il ait jamais prétendu.

Certains détails, certaines répliques lui inspiraient des joies très vives. Son ravissement s'exprimait longtemps. Tout un répertoire s'était ainsi formé de paroles devenues historiques

par la seule vertu des fréquentes citations qu'il en faisait Un jour, par exemple, maman nous avait envoyés, mon frère René et moi, porter avec notre bonne une lettre chez une dame. La femme de chambre, en nous ouvrant, nous avait dit sur un ton particulièrement idiot : « Vi, vi, vi, sont gentils ces petits enfants-là ! » Avec quel délice, papa, lorsque nous la lui avions répétée, s'était emparé de cette phrase ! « Vi, vi, vi, sont gentils ces petits enfants-là » entra immédiatement dans la légende.

Quand papa revenait du bureau, je courais vers lui à toute vitesse et, sans m'arrêter, je lui sautais au cou en m'écriant : « Père ! » et en l'embrassant. Cela depuis qu'avec maman il avait été voir à la Comédie-Française, *Blanchette*, de Brieux. Blanchette sautait ainsi, paraît-il, au cou de son père. Cela nous amusait infiniment de jouer à reproduire cette scène, et l'instant où il me recevait dans ses bras nous apportait, à moi le plaisir de qui a bien calculé son élan, à papa celui de la cible qui ne s'est pas dérobée. Il prenait plaisir à sa propre joie comme si elle lui avait été étrangère. Rire l'égayait.

Tous les dimanches, juste avant le déjeuner, papa se mettait au piano : « Ah ! ma mazurka ! » disait-il en souriant. Avec la précision d'un piano mécanique, il jouait toujours le même morceau, un petit morceau facile, le seul que sa mère, pourtant professeur de piano, ait jamais réussi à lui faire apprendre bien des années auparavant. Ses doigts courts, aux ongles un peu jaunis, striés, taillés en pointe, se détachaient au ras des touches, on voyait briller par saccades le petit brillant de sa grosse bague. Sa moustache aux tons passés semblait humer l'appétissante mélodie. Puis, papa déposait le dernier accord, et, satisfait, la conscience tranquille, se relevait pour aller déjeuner.

Un dimanche matin, justement, papa m'avait emmenée me promener avec lui. Nous étions entrés chez Doidy, un pâtissier de la place du Trocadéro qui s'appelle maintenant Carette. Papa m'avait invitée à choisir un gâteau. Éperdue, je finis, après d'insupportables hésitations, par découvrir une rangée de gâteaux plus gros que les autres. J'en désignai un à la vendeuse. Sans rien dire, elle le saisit avec sa pince d'argent. Mais sur un ton qui me vexa profondément, l'autre vendeuse s'exclama : « C'est un gnocchi ! » Papa se mit à rire et m'engagea à prendre un autre gâteau. Je me sentais devenir la ridicule héroïne d'une histoire morale. Aussi j'insistai pour conserver mon gnocchi, et je l'avalai avec une feinte gourmandise, comme si j'avais voulu délibérément choisir, non le plus gros gâteau, mais un gnocchi cru.

Je faisais de l'acrobatie sur les bancs jaunes à double siège de l'avenue Henri-Martin, pour forcer les promeneurs à me remarquer. Dès que j'apercevais un pilier ou une colonne dans une boutique où nous étions, j'y grimpais. Mon Dieu, comme je tenais à compter dans l'esprit des gens, de tous les gens, et par n'importe quel moyen ! Je craignais qu'on ne saisît pas d'un seul coup toutes mes capacités, et je tâchais d'y remédier. Comment, si j'avais marché sagement, les passants auraient-ils pu se douter que j'étais capable d'arriver au sommet de ce bec de gaz?

Un jour je m'installai dans un fauteuil de la salle à manger avec un livre qui m'ennuyait, mais qui me paraissait plus intellectuel que mes autres livres : *le Capitaine Corcoran*, d'Alfred Assolant (seul inconvénient, *le Capitaine Corcoran* faisait partie de la Bibliothèque rose). Cette mise en scène était destinée à un monsieur venu voir papa. Quand il traversa la salle à manger, le monsieur s'approcha de moi : « Qu'est-ce qu'elle lit? » J'étais comblée. Je lui tendis mon livre. Il ne connaissait probablement pas les *Aventures du capitaine Corcoran*, il ne savait pas que c'était un livre difficile, et, d'un air entendu, rendant vaine toute mon affectation, il dit : « C'est amusant, hein, la Bibliothèque rose? »

★

Maman m'effrayait un peu, mais elle m'attirait et j'aimais ses caresses et ses baisers plus que ceux de papa. Ses yeux verts trop perçants sous des sourcils peu fournis, son nez pointu, quelque chose de très clos dans sa bouche fermée, voilà ce qui en elle me faisait peur. Mais il y avait aussi son sourire éclatant, son grain de beauté, ses jolies couleurs.

Physiquement, je me suis toujours sentie très près de maman. Rien jamais ne m'a gênée de ce côté-là. Pourtant elle avait une façon de m'examiner, de me scruter qui m'était parfois désagréable. Elle connaissait mon corps et la façon de s'en occuper mieux que moi et savait apaiser mes plus graves inquiétudes. A trois ans, m'ennuyant dans mon lit, je suçai pour me distraire l'épingle anglaise qui fermait mon tricot. Cette épingle anglaise, je la suçais tous les soirs. Cette fois-là, je l'avalai. La panique me prit. De jouet docile, l'épingle était devenue un animal perfide qui me voulait du mal. Je hurlai. Maman, accourue, me fit manger une excellente bouillie au chocolat, m'entortilla dans des couvertures et me mit sur le pot. Entourée de la considération générale, je me sentais fort bien sur mon pot, au milieu de la

chambre pleine de lumière. Cette épingle avalée reste un de mes bons souvenirs.

J'en gardai longtemps pourtant la terreur d'avaler ce qu'il ne fallait pas.

Un jour, maman décida de faire friser mes cheveux raides. En m'ondulant à l'aide successive de ses deux fers, le coiffeur m'en laissa tomber un sur la main. Moi, bêtement, je crus que c'était là une phase inévitable de l'opération, qu'à ce moment il s'agissait de déposer le fer sur la main de la cliente, et je ne voulais pas déranger l'ordonnance d'une cérémonie si bien réglée. Mais quand la douleur fut devenue intolérable, j'annonçai timidement que ça me brûlait. Devant la confusion du coiffeur, ma rancune s'éveilla. Maman soigna mes brûlures avec une grande compétence, et je l'ai beaucoup aimée aussi ce jour-là.

Toute petite, j'avais une bonne qui s'appelait Jeanne Bellec. Je la préférais à maman. Il y avait de quoi ! Jamais maman ne m'aurait prise sur ses épaules en s'accroupissant pour faire pipi dans la forêt de Juan-les-Pins. Jeanne Bellec, que je me rappelle mal, était, paraît-il, très laide et très sale. Un soir où je pleurais — un de ses soirs de sortie — maman, qui ne réussissait pas à me calmer, eut l'idée de mettre les vêtements de Jeanne Bellec et de me bercer ainsi déguisée.

Maman avait une cousine germaine : Élise, que nous appelions tante Élise. Tante Élise ressemblait à maman. Je ne connaissais pas le mot « ressemblance » avant d'avoir vu tante Élise pour la première fois. Ce mot désigne une chose déjà fort troublante. Mais combien plus troublant est de le rencontrer pour la première fois, illustré par quelqu'un qui a choisi de ressembler à votre mère ! Et que votre mère connaît, qui la connaît et qui sait qu'elle lui ressemble ! On avait l'impression qu'elle le faisait exprès, que si elle n'avait pas connu maman, elle ne lui aurait pas ressemblé ! Elle y gagnait quelque chose de diabolique qu'elle mit longtemps à perdre à nos yeux. René, l'apercevant un jour de loin courut à sa rencontre depuis le bas de la rue des Sablons. Et il pleura devant cette ressemblance, cette ressemblance plus décevante qu'un mirage, puisque c'était un mirage qu'on atteignait et qui n'était qu'une farce.

★

Un matin, tandis que la bonne donnait à René son tub, j'avais eu la permission de rester au lit à lire mon livre de lectures *(Mironneau)*. Par la fenêtre ouverte, un oiseau entra, vint toucher le mur opposé et ressortit. Mon cœur

s'arrêta presque de battre. Jamais je n'avais vu un oiseau de si près, ni surtout de son plein gré, dans une chambre. Je ne savais pas si l'exploit venait de lui ou de moi. Je ne parlai jamais à personne de cet oiseau, comme pour obéir au « chut ! » du frôlement de ses ailes.

★

Avec maman, grand-mère et une amie de maman, j'assistai à une représentation d'*On ne badine pas avec l'amour*. Cela se passait au théâtre de Verdure du Jardin d'Acclimatation. J'avais quatre ans. Je n'entendis absolument pas un mot de ceux qu'échangeaient dans le lointain des messieurs et des dames, haut perchés. Il m'en est toujours resté quelque chose, et encore maintenant quand je vais au théâtre j'ai du mal à comprendre ce que disent les acteurs.

Entre maman et moi, il existait en tout cas un terrain d'entente : nous avions les mêmes goûts en matière de cuisine. Peut-être que parce que, dans ce domaine, je constatais chez elle une grande sincérité, j'ai toujours aimé la voir manger. Je crois que le goût de ce qu'elle mangeait, tant elle y mettait de conviction, passait dans ma bouche. Nous aimions toutes les deux la moutarde, le poivre, la mayonnaise, les navets, la cannelle, le chou-fleur, la moelle des os à moelle, gober des œufs. C'était comme notre parti politique à nous deux, les femmes de la famille. Nous seules, nous aimions le maïs. Quand maman et moi nous rongions notre épi dégoulinant de beurre, les autres nous semblaient presque à plaindre. Nous les considérions avec l'orgueil de notre singularité : ils appartenaient à une autre division : un peu comme des B qui ne font pas de latin, eux ne faisaient pas de maïs.

Maman m'apprenait à lire dans un alphabet de chez Hachette, illustré par de gros animaux noirs. C'est dans cet alphabet que j'ai vu pour la première fois un hippopotame — je n'en ai d'ailleurs jamais revu. Quelques-uns des feuillets se détachaient du livre, car il avait déjà servi pour mon frère Étienne, et cela m'aida de le savoir. Ses efforts, son application avaient laissé comme un sillage, j'avançais plus facilement sur la route de la lecture tracée par lui. Les leçons marchaient très bien, maman était contente de moi, j'étais contente d'elle, cela s'est rarement reproduit.

Maman ne croyait pas en moi. La première fois que j'ai menti, c'est à elle, à propos d'une banane mangée en cachette. D'abord je niai. Je tins bon un grand moment, et puis, cette banane avec sa peau mouchetée de noir comme le léopard de l'alphabet flottait devant mes yeux, maman la voyait

aussi, certainement, puisqu'elle répétait : « C'est toi qui l'as prise. » Je finis par avouer. Alors maman me dit que ce que j'avais fait là s'appelait mentir. Je me sentis tarée, et nous pleurâmes dans les bras l'une de l'autre, elle d'avoir une fille menteuse, moi d'être cette fille menteuse.

Les premières années de mon existence, maman savait sur moi des choses que moi je ne savais pas, tout ce qu'elle me disait prenait une allure de vérité définitive. Ma foi aveugle en ses paroles cessa le jour où, lui ayant demandé : « Est-ce que je suis intelligente? » elle me répondit : « Oui, tu es intelligente, mais enfin tu n'es pas une lumière. » Son ton absolument sincère acheva de m'accabler. Mais au fond de moi-même, j'étais persuadée qu'elle se trompait, et je commençai à douter de sa perspicacité. Le plus vexant, c'est que, la veille, j'avais entendu maman, parlant avec papa d'un de leurs amis qui s'appelait Eugène Bernard, dire négligemment (et, pour lui, cela m'avait été bien égal) : « Ce n'est pas une lumière, » tout à fait sur le même ton qu'à moi. Et je souffris surtout de voir avec quelle indifférence maman se résignait à me mettre dans le même sac qu'Eugène Bernard.

★

Le cours Dormoy de la Harpe, où j'ai fait mes premières classes, était dirigé par Mme Dormoy de la Harpe elle-même, dont le nom, en lettres d'or sur une plaque noire, rue de la Tour, s'offrait comme un exercice de lecture préliminaire.

Mme Dormoy, aux traits arrondis dans une agréable figure allongée, était gaie, profondément, enjouée sans affectation, et souriait la plupart du temps. Elle portait autour du cou un sautoir de jais, et ce bijou couleur d'encre symbolisait sa profession comme les taches de sang sur le tablier d'un boucher. Mme Dormoy nous enseignait l'écriture, après qu'une sous-maîtresse nous eût dégrossis à coups de bâtons. Mme Dormoy avait un chic fou pour tracer au tableau de belles majuscules avec des pleins et des déliés qui étaient comme une respiration. Elle méprisait l'écriture penchée, et elle m'a communiqué ce mépris pour la vie. Les lettres de Mme Dormoy m'emplissaient de convoitise, l'eau m'en venait à la bouche, j'essayais de les reproduire exactement, mais le levain de mon encre gonflait mal, et je restais toujours en deçà des modèles de Mme Dormoy. Elle avait beau me dire que c'était bien, ses encouragements me décourageaient plus que ne l'auraient fait des observations, ils mettaient une plus grande distance entre mon écriture et la sienne : je sentais qu'elle n'exigerait pas mieux de moi, et qu'elle se contentait de ces

lamentables à peu près avec l'indulgence dérisoire des riches pour les pauvres.

Le cours Dormoy était un petit hôtel particulier, agrémenté d'un jardin en sous-sol auquel on parvenait par un escalier humide. On y descendait deux par deux. Il fallait se donner la main. Les premiers temps, Mme Dormoy m'avait accouplée avec une Chinoise, et la Chinoise m'avait dit sur un ton complice : « T'es Chinoise aussi? » ce qui avait beaucoup fait rire papa quand je m'en étais plainte à lui. Je n'aimais pas du tout cette Chinoise qui donnait très mal la main, bouleversant toutes mes conceptions là-dessus : à moi, habituée à placer ma main dans une autre main, elle prétendait faire prendre la sienne. Mon caractère maniaque en souffrait. Je me trouvais mal à l'aise comme si je m'étais trompée de pied en mettant mes chaussures. Nous nous disputions à voix basse, j'essayais de la lâcher, mais ses doigts revenaient chercher les miens, et c'étaient, en descendant l'escalier qui conduisait au jardin, de furieuses parties de main moite.

Quand il pleuvait, la récréation se passait dans le salon. Mme Dormoy se mettait au piano. Toujours à l'aise dans le blanc et le noir, et autant parmi les touches qu'au tableau, la craie en main, elle nous jouait les œuvres de Jaques Dalcroze. Nous accrochant comme à une bouée au piano qui empêchait nos voix de sombrer, nous chantions en chœur et nous mimions les paroles, ce qui était très amusant. « Les petits nains de la montagne » en particulier me remplissaient de bien-être (« les petits nains de la montagne, verduronnette, verduret... ») Quand on en arrivait à ce passage : « Nix nax nox, nix nax nox, nix nax nix nax nix nax nox, » mon cœur se gonflait d'amour pour Mme Dormoy qui fabriquait à l'aide de son piano et de ses doigts une construction si entraînante, pour les autres petits élèves qui chantaient si bien exactement ce qu'il fallait chanter, et pour moi-même qui, m'y insérant avec tant d'adresse, grossissais ce chœur d'une voix. Et je plaignais les passants hors du jeu, à qui parvenait, en bouffées assourdies par cette fenêtre du rez-de-chaussée juste ce qu'il fallait des « Petits nains de la montagne » pour faire envie.

★

La nièce de Mme Dormoy, Mlle Marie-Louise, était professeur de neuvième. Comme un boulanger, même en civil encore poudré de farine, Mlle Marie-Louise, toujours vêtue d'un chemisier, portait une cravate, trace scoute, car le jeudi

et le dimanche elle était cheftaine. Cela seyait à sa voix vive, à son entrain, à sa blondeur.

Quand nous tombions pendant les récréations, c'est elle qui nous soignait dans la buanderie, tandis qu'au dehors du gravier remué montait un bruit de rondes. Un jour, je m'étais fait très mal au genou, et Mlle Marie-Louise dit, en m'inondant de teinture d'iode : « Elle saigne comme un petit veau ! » Je m'arrêtai de pleurer, prise de sympathie pour ce petit veau que je voyais dans sa prairie et qui saignait comme moi.

Mme Dormoy prenait des pensionnaires (la Chinoise était pensionnaire) qui mangeaient à sa table dans la salle à manger. Entre les repas, cette salle à manger devenait une classe : la classe de Mlle Gonat, professeur de grammaire, d'histoire et de géographie, à partir de la huitième.

Mme Dormoy s'occupait très maternellement de ses pensionnaires, allant, s'ils étaient un peu malades, jusqu'à leur apporter en pleine classe un bol de bouillon de légumes. Ce bol fumant, insolite parmi notre matériel scolaire, nous divertissait comme un jouet. Sympathique Mme Dormoy qui n'hésitait pas, elle directrice, à dissiper une classe pour rétablir une santé !

Le bouillon de légumes de Mme Dormoy avait l'air meilleur que celui de la maison. Il avait même l'air bon. Qu'une plumée d'encre y tombât, il paraissait plus savoureux encore, comme épicé par cette traînée noirâtre.

★

Sur la figure de Mlle Gonat, satanique, parcheminée, maigre, les rides couraient, parallèles, comme les raies sur nos cahiers. La virgule de son nez crochu séparait ses deux profils. Ses yeux enfoncés, d'un bleu surprenant, lui allaient mal au teint. Elle était tout en creux. Ses joues, en x comme des jambes mal faites, semblaient se toucher à l'intérieur. De ses lèvres rentrées, elle suçait presque toujours une pastille, ce qui lui donnait l'air de marmonner, ou plutôt, avec son physique d'Harpagon, de dénombrer pour elle seule ses trésors grammaticaux. Pour écouter l'élève interrogé, Mlle Gonat prenait une mine énigmatique en jouant avec son portemine d'argent qu'elle laissait glisser entre le pouce et le majeur, tandis que, de l'index, elle le culbutait sans arrêt. Ce tic scandait nos réponses. Mlle Gonat y gagnait en mystère. Elle ne nous parlait pas comme à des enfants, au contraire de Mme Dormoy, mais plutôt comme un patron parle à ses ouvriers.

La veille de chaque composition, je priais pour être première. Je me mettais debout sur mon lit, je montais même sur le bois du lit pour être plus près de Dieu, et je disais : « Mon Dieu, je t'en supplie, fais que je sois première en composition de grammaire ! » J'avais commencé par joindre les mains, mais je me rappelai que dans ma religion on ne les joint pas, et de crainte que ce sacrilège ne me fût fatal, je les accolais comme si j'avais tenu un livre de prières.

Un grave problème se posait, pour cette question des prières : fallait-il prier la veille des compositions, ou la veille du jour où on les rendait? Par mesure de sécurité, je faisais deux prières : une pour demander à réussir la composition, et une pour demander à être première.

Les compositions d'histoire et de géographie se passaient sur nos cahiers mêmes. Mlle Gonat posait une question et nous devions écrire la réponse. Puis chacun à son tour lisait ce qu'il avait écrit, et Mlle Gonat distribuait des points. Ce système, à base de confiance, favorisait mes instincts malhonnêtes. Je trichais souvent. Mais une fois, je fus démasquée. « François Ier a-t-il gagné la bataille de Marignan? » avait demandé Mlle Gonat. Quand vint mon tour, ayant découvert par l'approbation de Mlle Gonat à la réponse « oui » que François Ier avait effectivement gagné la bataille de Marignan, je dis : « Oui, » alors que sur mon cahier, j'avais écrit « non ». Ma voisine, qui avait, elle, loyalement lu son « non », ne lut pas moins loyalement le mien, et elle dit à Mlle Gonat que sur mon cahier, il y avait écrit « non ». Mlle Gonat me demanda mon cahier. Je le lui tendis la mort dans l'âme. Elle annula ma composition. Par malchance, maman vint me chercher ce jour-là, et je vis Mlle Gonat lui raconter tout. Maman garda le silence tout le long du chemin. Mon méfait nous tenait lieu de conversation, comme l'étoile sur qui se rejoignent les regards des amants séparés. A la maison, maman prononça un discours sec et solennel qui se terminait par « ...une Nordmann faire ça ! »

Ma voisine dénonciatrice s'appelait Jacqueline Vincent. Elle avait des nattes blondes, des yeux très clairs, un physique tout à fait franc, et sa franchise s'étendait à moi après qui vraiment, elle s'acharnait.

Une veille de vacances de Pâques, toujours dans la classe de Mlle Gonat, je me sentais parfaitement heureuse : heureuse de ces quinze beaux jours qui s'allongeaient devant moi, heureuse d'aller au cirque le lendemain, heureuse de la place de première en lecture que venait de me décerner Mlle Gonat. Ce n'était pas de la béatitude inerte. Mon contentement débordait comme une mousse et ne sachant que faire pour

l'exprimer, n'osant pas crier de joie ni me rouler par terre, je profitai d'un moment où Mlle Gonat au tableau nous tournait le dos pour lui offrir cet excédent de bonheur : je lui tirai la langue. Aussitôt Jacqueline Vincent fit : « Oh ! » et Mlle Gonat se retourna, demandant ce qui se passait. L'indignation fonçait la fraîche figure de Jacqueline Vincent : « C'est Antoinette qui... »

Elle ne put terminer sa phrase. Mon incongruité l'effarouchait tant qu'elle enrayait sa puissance de cafardage. Comme Mlle Gonat insistait, Jacqueline Vincent, à bout de force, reproduisit mon geste, puis s'abattit, épuisée, la tête entre les mains. Je n'essayais même pas de me défendre, d'expliquer à Mlle Gonat que je lui avais tiré la langue justement parce que je l'aimais, que d'ailleurs ce geste, dans sa signification habituelle, n'appartenait pas à mon répertoire d'injures. Elle me gronda très fort, et je finis par croire que j'avais mal agi.

Le lendemain, comme René et moi, nous nous promenions avec grand-mère avenue Henri-Martin, Mlle Gonat vint à passer. René, à qui elle faisait mille grâces, refusa de lui dire bonjour. Et Mlle Gonat explosa. C'était trop pour la même famille : « Une petite fille qui tire la langue, un petit frère qui ne veut pas dire bonjour !... » Elle s'éloigna avec des gestes de parapluie qui en disaient long sur nos tares familiales.

★

Le cours Dormoy ne fonctionnait que le matin. L'après-midi, j'allais me promener. L'hiver je rencontrais souvent une petite fille, un peu plus vieille que moi, qui fréquentait le cours Dormoy. Nos bonnes étaient amies. Nous marchions devant. Odette flattait mes goûts morbides en me racontant son opération de l'appendicite, récit que je lui réclamais chaque fois dans tous ses détails. Je lui posais toujours les mêmes questions du même air mal renseigné. Elle ne se lassait pas de me répondre. J'étais parcourue de merveilleux frissons en l'écoutant décrire le masque qu'on lui avait posé sur la figure pour l'endormir. Sa faiblesse au réveil, ses nausées, son ventre douloureux, les visites autoritaires du chirurgien vêtu de blanc qui palpait sa plaie, en connaisseur, me faisaient trembler d'aise. Une chaude excitation s'emparait de moi.

★

Le soir, avant de rentrer de nos promenades, nous allions quelquefois René et moi faire des commissions avec

notre bonne dans les boutiques de la rue des Sablons.

C'est chez la mercière que j'appris l'affreuse nouvelle : le printemps avait brûlé ! Plus jamais il ne ferait doux et tiède, plus jamais les fleurs ne pousseraient, plus jamais nous ne mettrions nos petits manteaux gris ! J'ai éprouvé une grande surprise en lisant dans *l'Age d'or* de Fernand Gregh à peu près la même histoire. Mais lui, plus logique, ne comprenait pas « comment une saison avait pu brûler ». C'est qu'il y a eu deux incendies des grands magasins du Printemps, un pour Fernand Gregh quand il était petit, l'autre pour moi.

Sur la porte du crémier-fruitier, il y avait écrit « Bretonneau ». Malgré l'inscription « Bretonneau », le crémier s'appelait Bozion. Je n'y comprenais rien. Je finis par penser que Bozion était le diminutif de Bretonneau, comme Dick de Richard ou Ginette de Geneviève.

Bozion, toujours en blouse bleue, avait le teint clair, une chevelure abondante. Il régnait sur ses légumes qui lui semblaient soumis. Et puis surtout — on le disait dans le quartier — il avait un œil de verre. Je cherchais lequel cela pouvait bien être. L'œil de verre de Bozion développa en moi un goût maladif où l'horreur se mêle à l'attrait pour l'infirmité et l'orthopédie. Et depuis je m'essaie constamment à déjouer dans un corps ou sur un visage les tristes supercheries de la prothèse.

Chez Bozion, René connut un soir une vive humiliation. Il fit dans sa culotte entre deux cageots de légumes. Cela dégoulina par terre, et c'est moi qui donnai l'alarme. René avait espéré garder son secret pour lui, il commença à pleurnicher. Bozion et deux ou trois ménagères qui se trouvaient là se moquèrent de René, rirent très fort, poussèrent de grands cris de joie devant ce petit fait divers qui venait corser la routine de leur marché du soir. Léa rit aussi, et moi, voyant qu'il fallait rire, je suivis le mouvement.

Léa prit René par la main, et, après de rapides adieux à Bozion, l'emmena, dans un de ces grands mouvements d'urgence où se révèlent les êtres faits pour l'action. A voir René de dos, la gaieté de l'assistance redoubla. Sa démarche empêtrée mettait la touche finale à son exploit de clown. Moi, je trottinais à côté, jouissant de ma culotte intacte, et parfaitement antipathique.

Chez la boulangère de la rue des Sablons, j'ai commis mon premier vol. Tandis que grand-mère payait les petits pains de notre goûter, je pris une bouchée Pierrot Gourmand au nougat, la cachai dans ma main fermée et remerciai sans entrain la boulangère qui nous souhaitait de bien nous amuser

au Trocadéro. Rue Greuze, je manœuvrai pour marcher en avant, et les coudes collés au corps, partagée entre le sentiment que cette bonne bouchée aurait mérité d'être savourée et celui qu'il fallait m'en débarrasser au plus vite, je faillis avaler de travers en entendant René dire, très tranquille, à grand-mère : « Tu sais, Antoinette a volé une bouchée. »

« Penses-tu ! » répondit grand-mère, et je compris qu'elle haussait les épaules.

Depuis j'ai volé bien d'autres choses : de l'argent dans le portefeuille de papa pendant qu'il se rasait, un béret basque au Louvre, un chandail aux Trois Quartiers, une pince à épiler au Bon Marché, rien à la Samaritaine, et surtout des livres, beaucoup de livres chez Gibert jusqu'au jour où je me suis fait prendre et où j'ai eu si peur que je n'ai plus osé recommencer.

★

René avait deux ans et demi de moins que moi. Nous étions toujours ensemble, nous promenant ensemble, jouant ensemble avec les mêmes amis et les mêmes jouets. Cela m'irritait, d'autant plus qu'on jouait très mal avec René. Maladroit, désordonné, dérangeant tout ce que j'avais laborieusement organisé, il n'était pas une vraie compagnie. Quand maman disait « les petits », en parlant de nous, je me sentais bouillir. J'enrageais qu'on ne me tînt pas compte de ces deux années et demie pendant lesquelles René n'avait pas existé. Ma bonne petite nature se révoltait que René n'eût pas de raison d'en souffrir. J'accourais de mauvaise grâce à l'appel : « Antoinette et René. » Ces deux noms accolés, comme ils ont pu m'exaspérer ! René, lui, trouvait cela tout normal. Ce qui m'exaspérait davantage.

On avait refusé de me laisser lire : *la Famille Fenouillard* avant l'âge de neuf ans. « Ce n'est pas pour toi » me disait-on. Et voilà que René, à six ans et demi (« ce n'était pas pour lui ») profitait aussi de cette *Famille Fenouillard*, sans que personne lui fît d'observation !

Quand il se réveillait de sa sieste après le déjeuner, René avait de belles joues rouges que j'admirais. C'était là sa supériorité. Je la lui reconnaissais en toute bonne foi. Mes joues à moi, je le savais, ne pouvaient pas devenir rouges. Car elles étaient jaunes, d'un jaune indélébile, ce qui évitait à maman de se creuser la cervelle quand j'étais invitée à un bal costumé. Elle me déguisait toujours en Chinoise ou en Japonaise. Mes yeux bouffis et pochés, mais dociles, se bridaient sous l'impulsion du kimono et enfin mes cheveux noirs, ma frange, qui d'habitude, me faisaient horreur, surtout fraîchement coupés,

lorsque je m'apercevais dans une glace, sortant de chez le coiffeur, me servaient à quelque chose.

★

Au printemps, maman nous commandait à René et à moi le même manteau chez un tailleur pour enfants de l'avenue Malakoff. M. Jones, le patron, prenait nos mesures. Un soupçon d'accent anglais donnait à sa voix le moelleux de ses tweeds. Sa moustache blanche semblait, comme une ligne censurée dans un texte, cacher un mystère. Maman et M. Jones entretenaient des relations très courtoises. Sa compétence, lors des essayages, n'était pas mise en cause un instant. Des emmanchures où manquaient les manches, nos bras sortaient, étalant sans pudeur le secret du vêtement que nous portions en dessous. Cela ressemblait aux coupes du livre de Sciences naturelles. Ces manteaux stricts, à martingales, d'allure masculine, me plaisaient.

Dans les jardins du Trocadéro, je retrouvais souvent un élève de ma classe, Édouard de Bonnefond. Sa particule m'imposait. Il en paraissait inconscient, comme le petit Jésus de son auréole que seuls voient les autres. Au cours Dormoy, nous étions de la même force. Les places de première *ex æquo*, qui ne m'auraient pas fait plaisir partagées avec un autre, m'étaient moins désagréables si je les partageais avec Édouard de Bellefond.

Un jour, au Trocadéro, un peintre que nous avions longtemps asticoté de nos questions — en cabotinage aussi nous étions *ex æquo* — nous donna à chacun, pour se débarrasser de nous, quelques bouts de pastels. Avec les caractères enseignés par Mme Dormoy, nous écrivîmes sur un mur, Édouard en bleu : « M... pour Antoinette, » et moi, en rose : « Édouard est un huître. »

Papa rit beaucoup quand je lui citai ma riposte. Je crus que c'était pour mon esprit de repartie. Je mis longtemps à comprendre qu'il se moquait de moi parce que j'avais attribué à une huître le sexe d'Édouard.

Un autre jour, je rencontrai une petite fille qui me proposa de jouer « à se réciter des poésies ». Quand nous eûmes, tour à tour, épuisé notre stock scolaire, elle me dit : « Maintenant je vais vous réciter une poésie de moi. » Cela s'appelait : « La crème au chocolat. » J'eus beaucoup d'admiration pour « La crème au chocolat » et je lui demandai de me la réciter de nouveau. Flattée, la petite fille obéit. Mais quand je lui réclamai une troisième fois : « La crème au chocolat » elle me dit sèchement : « Pensez-vous? Pour que vous l'appreniez

par cœur, et que vous alliez partout en racontant que c'est de vous ! »

Et je me demande si, après tout, elle n'était pas douée d'une très grande perspicacité.

L'arrivée au Trocadéro était très excitante. On traversait d'abord ces vastes tunnels dallés et sonores, bordés de l'aquarium et du musée. Il faisait froid dans le tunnel, une bonne température glaciale de transition qui indiquait qu'il allait se passer quelque chose, comme un entracte entre deux actes. Nous courions, criions, mirant notre voix dans l'écho. Le tunnel où nous nous étions introduits, enfants calmes, marchant du pas raisonnable qui convient aux rues, nous rejetait turbulents, folâtres, un peu à l'inverse de la machine à faire les saucisses.

Nous laissions loin derrière la place citadine avec son petit square poussiéreux, villégiature à bon marché pour touristes peu hardis. Face à nous : le glacis terrible vers le Champ-de-Mars, verdoyante descente de lit de la tour Eiffel, et à droite il y avait ces jardins où notre après-midi entier était contenu, comme notre goûter dans le sac de la bonne.

La terrasse ensoleillée, avec ses bancs adossés au Musée où s'asseyaient surtout les nourrices et les très vieilles personnes, descendait en pente douce jusqu'au cœur du jardin ; on s'exerçait à marcher sans perdre l'équilibre sur les arceaux des pelouses. Au pied de la terrasse, on trouvait, mêlées aux cailloux, des mosaïques dorées, qui n'étaient même pas les plus rares. Ces fouilles passionnantes, donnaient autrement plus de satisfaction que le tas de sable de l'allée centrale. On y faisait bien un petit tour, histoire de trousser en virtuose quelques pâtés, afin d'étonner les bébés accroupis, de ces pâtés où le dosage minutieux de sable et d'eau permet après auscultation du seau, un bon décollement. Mais les mosaïques, moins périssables que les pâtés, on les emportait chez soi. On croyait les voler, que c'étaient des pierres précieuses échappées aux recherches des archéologues, et qui, prises sur son terrain, auraient dû revenir au Musée.

Il y avait aussi un chemin étroit, mais très raide, qu'il fallait s'entraîner à descendre à toute vitesse, pour jouir, sur le plat, de l'élan. Nous continuions à courir, sans effort, comme un jouet mécanique. Au bas de la pente, cela devenait assez effrayant. Mais, à pratiquer cet exercice où la chute était un risque prévu, on tombait moins qu'à d'autres moments, quand on ne s'y attendait pas. On se retrouvait par terre, les mains en avant, avec du mal un peu partout. On se relevait, le mal se précisait, on s'époussetait les genoux, les paumes, pleins d'une terre ennemie. Une fois nettoyées,

les écorchures faisaient de jolies plaies neuves très douloureuses, qui devenaient vite d'affreuses croûtes brunes, parasites inoffensifs.

Le garde nous semblait redoutable, avec son uniforme vert foncé, couleur de feuillage touffu, sa manche épinglée, sa brochette de décorations qui le récompensaient d'avoir bien travaillé à la guerre. C'était le roi du Trocadéro, l'écriteau vivant pour les illettrés. « Défense de marcher sur les pelouses, » cela s'illustre par un manchot à grosse moustache et à képi. Il tenait à la fois de l'épouvantail et de l'animal féroce. Sa colère à nous voir marcher sur les gazons ne nous paraissait pas arbitraire. Cela devait le faire souffrir, comme le faisait souffrir son bras absent. Quand il nous surprenait sur une pelouse, il nous tirait l'oreille. Son contact produisait un effet presque répugnant. Parfois, la conscience en repos, voulant nous le ménager, nous courions vers lui pour lui dire bonjour avec l'impression de mettre notre main dans la grosse patte d'un lion. Nous sentions que ce n'était qu'une trêve.

★

Les enfants avec qui je jouais, pour la plupart je ne les rencontrais que là. Je n'imaginais pas leur existence en dehors du Trocadéro. Ils faisaient partie du personnel du jardin au même titre que le garde ou la chaisière. Même s'ils arrivaient après moi, ils ne me donnaient pas l'impression de venir de chez eux, mais de surgir. Un seul, je le rattachais à la vie. Il s'appelait Gilbert. Son frère et René étaient dans la même classe d'un cours de la rue Lauriston. Avant que nous fissions connaissance, chacun de nous avait entendu parler de l'autre. Nous étions en huitième tous les deux, lui au lycée Janson. Je savais qu'il était toujours premier, mais il n'en parlait jamais. Il n'arrivait qu'après quatre heures, car, lui, avait classe l'après-midi, et à partir du moment où je l'ai connu, je me suis toujours ennuyée quand il n'était pas là. J'enviais son frère qui l'avait à demeure et trouvait cela naturel. Tout s'éclairait quand il accourait. Il jetait sa serviette par terre et sautait d'emblée dans le jeu en train. Un jour que Gilbert était vêtu d'un costume marin en coutil rayé bleu et blanc, je diagnostiquai, visible par l'échancrure du col un soupçon de chair de poule. Devant cette légère défaillance de sa peau, j'éprouvai une grande volupté. Nous jouions à cache-cache, naturellement, aux métiers, à la chandelle, aux quatre coins, et à un jeu qui s'appelle les couleurs et où, pour éblouir Gilbert, je m'appliquais à choisir les couleurs les plus excentriques.

La chandelle avait quelque chose d'enivrant dû à la course en rond de celui qui détenait le mouchoir. On espérait qu'il allait tomber derrière vous. Comme les sympathies, les préférences s'exprimaient clairement à ce jeu de la chandelle. Quand c'était Gilbert qui courait avec le mouchoir, j'aurais tout donné pour qu'il le laissât tomber derrière mon dos. Je n'osais pas me retourner trop vite, de peur de m'exposer à une déception ou qu'il pût croire que je m'y attendais. Mais tout se confirmait, j'apercevais la boule blanche du mouchoir comme une lettre qu'il m'adressait — signée d'initiales, et pas forcément les siennes — et je devais me retenir bien fort pour ne pas le lui jeter à mon tour.

★

Tante Ida, la sœur de papa, elle aussi célibataire, venait dîner tous les jeudis et tous les dimanches. J'aimais beaucoup jouer aux charades avec tante Ida, car elle y prenait vraiment plaisir, sans nulle trace de cette condescendance qui, dans leurs jeux avec les grandes personnes, donne toujours aux enfants, l'humiliante impression de compter pour du beurre. Quand tante Ida réfléchissait à une charade que je venais de lui poser, trouver était sa seule préoccupation. Elle fixait le vide de son petit œil marron et myope, taquinait distraitement le ruban de velours noir qui soutenait les fanons de son cou fané. Tante Ida était d'une grande innocence : un jour qu'avec grand-mère nous mettions la dernière main à un exercice de grammaire où il s'agissait d'établir une liste d'adjectifs terminés par *on* et formant leur féminin en *onne*, tante Ida sur un ton triomphant proposa : « Couillon, » et comme nous lui demandions ce que cela voulait dire :

— « Couillon, répéta-t-elle, l'oncle Joseph le disait souvent autrefois. Cela veut dire quelque chose comme toqué, je crois. Ça ne se dit plus aujourd'hui. »

Je m'inquiétai si cela faisait bien couillonne au féminin.

— « Ça, je ne l'ai jamais entendu dire, » avoua tante Ida.

Quelquefois tante Ida nous invitait à déjeuner. Elle habitait un petit appartement sombre rue Condorcet et nous laissait fouiller à loisir dans sa bibliothèque qui regorgeait des « Magasins d'éducation » reliés en noir et contenant en feuilletons les œuvres complètes de Jules Verne et de P.-J. Stahl. Elle trottinait autour de nous, échangeait avec sa femme de ménage quelques propos toussotés, heureuse, je crois, d'entourer d'allées et venues ces présences inusitées d'enfants.

Tante Ida m'emmena un jour au Sacré-Cœur et me fit

admirer la vue. Je lui demandai si ce que l'on apercevait là-bas, c'était bien Notre-Dame.

— « Oui, c'est Notre-Dame, répondit-elle. »

Puis nous parlâmes d'autre chose, et, profitant de ce que tante Ida regardait d'un autre côté, une dame inconnue grosse et grave, assise sur un banc, hocha la tête, et, sans élever la voix, me dit, très vite :

— « Mais non, mon petit, ce n'est pas Notre-Dame. »

★

Nous avions une bonne qui m'apprenait à tricoter. Elle cachait un bonbon au centre des pelotes de laine pour stimuler ma persévérance. Un après-midi, assise dans un fauteuil sur le balcon, je parlais avec papa et maman tout en cheminant à coup d'aiguilles vers le bonbon. Je me sentais bien. Tout à coup, maman se pencha et dit à papa : « Ce qu'elle peut ressembler à ta sœur ! » Je tins la pose encore un instant, nullement flattée par cette comparaison avec tante Ida, mais presque excitée par le côté « exploit » que présente toute ressemblance dont on est l'un des éléments. Cependant le ton de maman me glaça, tant elle me considérait objectivement : l'amour maternel aurait dû, me semblait-il, réduire les distances que son esprit critique maintenait de moi à elle. Et j'eus, de cet éloignement, une souffrance aiguë qui me fit bouder.

★

Notre professeur de piano s'appelait Mme Gabriel. C'était un professeur mondain qui n'avait pas l'air besogneux et ne donnait en rien l'impression de courir le cachet. Ses attitudes avec papa et maman n'étaient pas celles d'une salariée. Sa désinvolture, son sourire écarquillé qui détonnait dans sa figure aiguë un peu couperosée, son nez aussi pointu que sa bouche était mince — on ne lui distinguait pas davantage les narines que les lèvres — m'intimidaient. Même quand j'eus surmonté la difficulté physique qui m'avait longtemps empêchée de prononcer le mot « madame » ou « monsieur », je ne pus jamais lui dire à elle : « Bonjour, madame. ». Je disais : « Bonjour » tout court. Et elle imitait mon « Bonjour » avec une ironie qui me paralysait. En s'asseyant, comme en consultation au chevet du piano, Mme Gabriel réclamait un verre d'eau chaude et le sirotait pendant la leçon. Cette exigence confirmait l'impression de luxe qu'elle dégageait, avec ses vêtements gris clair et son sac à main en cuir verni étincelant.

★

Tous les mois, maman nous pesait après notre bain. Je n'aimais pas monter sur cette balance en bois foncé comme le bois de mon pupitre. Cela faisait froid aux pieds, et maman restait très longtemps accroupie à manœuvrer les poids mobiles le long de la règle graduée. Elle notait ensuite le résultat de l'opération sur un carnet recouvert de moleskine noire. Le jour où maman m'apprit ainsi que je pesais 40 kilos, je ne pus me retenir de pleurer. Je devais tenir à l'enfance, et je sentais bien qu'elle ne dépasserait pas un certain poids. D'ailleurs ce changement de dizaine venait recouper mes seins naissants, dont l'un (le droit) poussait plus vite que l'autre, ce qui semblait déconcerter maman. Maintenant, le sein gauche a rattrapé son retard, et il tombe tout autant que le droit.

★

Dans un faubourg de la Baule, loin de la plage, la villa « Les Pavots » abritait M. et Mme Nanquin. Papa et maman qui voulaient aller en Italie nous avaient confiés à eux. Mme Nanquin était une demoiselle Gassigny, une des quatre directrices du cours Gassigny, le cours de la rue Lauriston où allait René. Armandine (Mme Nanquin) s'était dissociée des trois autres demoiselles Gassigny, toutes laides, sèches, sévères et légèrement mulâtres comme elle, et mariée sur le tard avec un brave homme à jolie figure de Gaulois vieilli, pas intelligent du tout, mais doux, naturel et dévoué.

Au cours de l'année, René avait volé 100 francs à papa pour s'acheter des bonbons. Cela s'était découvert. Il finit par éprouver une grande honte de ce vol, tant on l'avait grondé. Un jour de pluie, j'allai proposer à M. Nanquin qui s'ennuyait autant que moi une farce bien amusante. Il s'agissait de dire à René : « C'est joli ce que tu as fait là ! Antoinette m'a tout raconté. » — « Et vous verrez, promis-je à M. Nanquin, comme il sera ennuyé. »

M. Nanquin ne me demanda aucune explication. Il avait l'esprit trop simple pour être curieux, et puisait son sourire dans une docilité universelle. Lorsqu'il aperçut René, il lui dit en hochant gravement la tête : « Je sais tout. Antoinette me l'a dit. Eh bien ! c'est du joli ce que tu as fait là !... » Et il s'émerveillait devant la mine décomposée de René. Avec reconnaissance, il me prenait à témoin de sa réussite. Moi, qui me croyais la conscience tranquille — puisque je n'avais

rien raconté à M. Nanquin — je m'étonnais de ne pas m'amuser aussi bien que lui.

Mme Nanquin feignait d'avoir trouvé là, dans cette sinistre villa grise, avec ce simulacre de mari, le bonheur, ce que démentait son aspect terrifiant. Elle avait des cheveux gris encore crépus, marque de rébellion que l'âge aurait dû dompter, mais surtout sa bouche, comme un tiroir trop plein ou trop petit, n'arrivait pas à contenir ses longues incisives qui débordaient sur sa lèvre inférieure, offrant une espèce de sourire au ralenti, démonstration peu convaincante et qui mettait plus mal à l'aise qu'elle n'engageait. La sévérité de son regard semblait vouloir corriger ces deux traits d'indiscipline. Même dans ses moments de bonne humeur ou d'approbation, sa gaieté, comme déplacée sur un tel visage, contrariait mon sens de l'ordre. Ainsi, lorsqu'elle m'annonça son intention de nettoyer nos panamas avec du citron pour éviter qu'ils ne rétrécissent, je lui fis remarquer que le citron ça rétrécit la bouche. Elle se mit à rire, et son rire me gêna, comme une caresse qu'on est loin de souhaiter.

★

Mme Nanquin nous conduisait tous les après-midi à la plage, où elle restait à nous surveiller. Cela prenait une allure d'expédition hygiénique qui m'empêchait de m'amuser. Mon malaise s'aggravait encore de la vue de Mme Nanquin en bas blancs et bains de mer, conversant avec ses voisines de tente, des mères de famille, que leurs enfants avaient sous la main. Le marchand de sucettes s'annonçait de loin par un chant nostalgique : « Il est parti, le p'tit marchand d'galettes ! » Il passait et repassait sur la plage immense, ambulant comme un rémouleur — mais c'est lui qui donnait ses sucre d'orge à aiguiser. Avec song rand panier, il se posait dans le sable, vêtu de blanc, entouré d'enfants comme un bonhomme de neige.

Avant le dîner, je lisais, assise sur un vilain canapé dans la véranda, les faits divers du *Petit Parisien*. La nuit, il me semblait entendre grincer le gravier du jardin. Je me dressais sur mon lit la gorge serrée, le lugubre refrain d'un carillon Westminster scandant mon angoisse. J'avais peur d'être assassinée comme la rentière de la rue Gît-le-Cœur.

★

Un soir en rentrant de la plage, comme je retirais mon maillot, je découvris au bas de mon ventre une ombre qui m'inquiéta.

La journée avait été très mauvaise : lettre menaçante de maman si je continuais à prétendre que je m'ennuyais, menaces aussi de Mme Nanquin parce que je refusais de me baigner sous sa surveillance. Je me sentais une proie facile pour les catastrophes.

Je regardai mon ventre de plus près. Pas de doute, c'était comme un pelage ! J'allais être changée en âne ! J'avais lu et relu *Pinocchio*, et je connaissais bien la question : la métamorphose est progressive, mais impitoyable. Et puis, nous voyions souvent des ânes sur la plage. Quelquefois Mme Nanquin nous permettait d'en louer un, et, bien vivaces, venaient me menacer ces flancs rêches quoique luisants, ces œillères qui m'empêcheraient de voir la mer quand je trotterais le long du rivage...

En larmes, je vins trouver René qui, dans la chambre voisine, se changeait. Fallait-il que je sois épouvantée pour aller pleurer auprès de ce petit frère de neuf ans et demi ! Je lui montrai mon début de pelage. Il mit le nez dessus, déclara : « Ce n'est rien... rien du tout... » et, pour achever de me rassurer, il le lissa du doigt...

Nous descendîmes alors dîner, René gambadant, moi, grave. Son enfance continuait, la mienne, non.

ANTOINETTE NORDMANN.

AFRIQUE DU SUD

Sans doute n'aurais-je jamais accepté de diriger la collection « Feux Croisés » si je n'avais estimé que le roman, dans le monde d'aujourd'hui, peut se trouver investi d'une fonction qu'il est seul à pouvoir remplir, je veux dire faire pénétrer dans notre champ visuel *et affectif* tel secteur de la réalité sur lequel nous ne possédions que des notions abstraites et en quelque sorte inanimées. On se tromperait d'ailleurs en prétendant que c'est là une fonction simplement documentaire. Certes, le roman documentaire existe, mais ne présente à mes yeux qu'une valeur médiocre — et on devra toujours se demander s'il ne pourrait pas être utilement remplacé par un rapport exhaustif. La tâche propre du romancier est de nous mettre en communication vivante avec des êtres en qui s'incarne un certain monde, si j'ose dire, crevassé de problèmes. Mais cette tâche, il ne peut l'accomplir que si lui-même est d'une manière ou d'une autre enraciné dans ce monde, mieux encore s'il est lié avec lui par une véritable compassion. Par là nous sommes aussi loin que possible de tout ce qui peut ressembler au roman-reportage, ou même au roman exotique pour autant que celui-ci semble s'attacher d'abord à nous dépayser, puis à nous divertir par les singularités qu'il propose à notre regard. Il s'agit au contraire bien plutôt de créer entre nous et ces terres mal connues une familiarité, je dirais presque une connivence qui nous permette d'y prendre racine à notre tour et de reconnaître que ces êtres dont l'apparence nous déconcerte ne sont pas essentiellement différents de nous, et nous présentent comme une transposition de notre drame personnel.

Il est remarquable que depuis un très petit nombre

d'années, l'Afrique du Sud à laquelle, il faut bien le dire, nous ne pensions guère, est venue s'établir pour nous au même niveau de conscience que les parties du monde dont, malgré l'éloignement spatial qui n'est rien, nous nous sentions spirituellement proches : la Chine de Pearl Buck, l'Inde de Tagore, etc... J'ai pour ma part, été bouleversé par la lecture du livre d'Alan Paton, *Cry, the beloved country*, dont une traduction française a paru il y a trois ans. C'est un des livres les plus chargés d'humanité que je connaisse, et j'avoue ne guère savoir ce que veulent dire ceux qui prétendent que ce n'est pas une œuvre d'art, ou plutôt ce reproche implique un formalisme contre lequel je m'inscris passionnément en faux. N'est-ce pas un effet de l'art et du plus grand de nous rendre aussi immédiatement présent un personnage tel que le pasteur indigène Koumalo avec sa grandeur mais aussi sa faiblesse, ou encore le fils assassin qui ne devra peut-être qu'à l'intercession paternelle — encore n'en sommes-nous pas sûrs — de ne pas mourir comme un lâche. Mais il y a bien plus dans le livre : il y a la terrifiante évocation de cette ville de Johannesburg qui vient se dresser comme une métropole de la puissance et de la possession sur les ruines d'un monde très humble, mais encore vivant, encore fraternel dont le nationalisme capitaliste a rompu tous les liens vitaux.

Ce qu'on ne pouvait d'ailleurs trop admirer dans le livre de Paton, c'était l'esprit de justice dont il témoignait, l'effort conscient pour ne pas tricher, pour ne pas verser dans le roman à thèse dont la littérature communisante ou sartrienne nous a présenté tant d'exemples au cours de ces dernières années.

En ce qui me concerne, un livre comme celui-là m'a préparé à suivre avec un intérêt anxieux et une sorte d'horreur la résurgence du racisme dont l'Afrique du Sud est aujourd'hui le lieu.

C'est fort peu de temps après avoir lu le livre de Paton que je pris connaissance du roman de Doris Lessing, *The Grass is singing* dont une traduction française vient de paraître, précisément dans « Feux Croisés » sous le titre, d'ailleurs assez discutable, de *Vaincue par la brousse*. Le

titre anglais est emprunté à un passage du *Waste Land* de T. S. Eliot.

« *In this decayed hole among the mountains*
« *In the faint moonlight, the grass is singing*
« *Over the tumbled graves, about the chapel*
« *There is the empty chapel, only the wind's home.* »

Pierre Leyris traduit ainsi :

En ce creux de ruine au milieu des montagnes
A la faible clarté de la lune l'herbe chante
Sur les tombes culbutées, autour de la chapelle
La chapelle vacante où n'habite que le vent.

Je dois avouer d'ailleurs que toute correspondance discernable me semble faire défaut entre ce texte et le livre de Doris Lessing. Celui-ci, le premier que la romancière sud-africaine ait publié, témoigne d'une extraordinaire maîtrise. Il n'y a pas lieu de s'attacher à critiquer le procédé toujours un peu facile qui consiste à commencer par la fin — ici le meurtre de Mary Turner par un jeune noir, et à boucler la boucle à la dernière page. Dans le cas particulier, ce procédé me paraît tout à fait justifié. Sans doute était-il important en effet de ne rien concéder à la curiosité. Le sujet était trop grave, trop fondamental pour qu'il pût être question d'intriguer. Il s'agissait au contraire de nous associer le plus étroitement possible au développement d'un être qui, sous la pression de fatalités conjointes, s'achemine insensiblement vers la folie et vers la mort. Il fallait surtout — et c'est là ce qu'il convient d'admirer principalement dans ce livre — que l'élément fait divers fût « sublimé », et que l'histoire singulière qui nous est contée, devienne représentative sans rien perdre de ses caractères propres.

Pourquoi Mary Turner, employée dans un bureau et somme toute satisfaite de son existence a-t-elle pris le parti à trente ans passés, d'épouser le fermier Dick Turner, cela sans éprouver pour lui rien qui ressemble à de l'amour? Sans doute aurait-elle eu elle-même beaucoup de peine à répondre à cette question. Il est vraisemblable qu'elle a subi la pression d'une certaine opinion publique. Elle a senti qu'on com-

mençait à rire d'elle, de sa maladresse avec les hommes, à la regarder comme une vieille fille née. Et puis, elle a été touchée par le respect, l'admiration gauchement exprimée que lui a témoignée Dick. Sans doute commençait-elle d'ailleurs à se lasser d'une existence confortable certes, mais monotone et sans débouchés. La littérature est intervenue, et peut-être quelques réminiscences de films — l'idée confuse qu'il est beau de se rapprocher de la nature — Mary, peu intelligente et mal informée, ne se doute certes pas de ce qu'est la vie dans une ferme en pleine brousse. Elle ne soupçonne pas non plus la pauvreté de son mari, elle ne va pas tarder à découvrir à ses dépens qu'au surplus c'est un velléitaire et un malchanceux qui entreprend sans cesse, mais sans persévérer ; et d'ailleurs il n'a pas la marge de sécurité qui lui permettrait d'attendre, de patienter, de recommencer. Rien n'a préparé Mary à cette existence. Elle a une mentalité citadine, elle est imbue d'un sentiment de supériorité non pas seulement personnel mais racial. Et c'est ici que le drame va prendre tout son sens. Les travailleurs de couleur qu'emploie son mari, et qu'il recrute d'ailleurs avec la plus grande difficulté, n'inspirent à la jeune femme qu'aversion et dégoût. En principe, elle ne veut avoir avec eux aucun contact, elle se refuse d'ailleurs à aider son mari en quoi que ce soit. C'est à peine si elle a consenti à s'occuper de la basse-cour, et cela uniquement pour se procurer quelque argent de poche.

Un jour, excédée elle s'enfuit. Mais il lui a fallu emprunter l'argent du voyage. Elle arrive sans un sou dans la ville où elle a travaillé naguère. Sa place a été prise. Elle s'adresse en vain à ses chefs qui ne peuvent plus rien pour elle, et lorsque son mari vient la supplier de revenir, elle ne lui oppose aucune résistance et se laisse emmener. Quelque temps après, il tombe malade et elle se trouve mise dans l'obligation, pour la première fois, de surveiller les travailleurs indigènes. Chose étrange, elle éprouve un plaisir qu'elle ne prévoyait pas à se sentir investie d'une autorité, de responsabilités nouvelles. Elle suit les hommes d'un pas ferme, s'arrêtant dans les parties déjà déblayées, parmi les chaumes coupés ras sans relâcher sa surveillance, elle porte une longue lanière de cuir

enroulée à son poignet qui lui donne un sentiment de supériorité auquel elle s'abandonne avec complaisance. Quelque temps plus tard, elle ira jusqu'à enfreindre la loi non écrite qui interdit de frapper les travailleurs indigènes et assènera en plein visage un coup de fouet violent à Moses, un nègre qui l'a agacée en réclamant de l'eau dans un anglais déformé. Dick qui a la plus grande peine à recruter son personnel s'effraye de voir que plusieurs travailleurs indisposés par la dureté de leur maîtresse décident d'aller chercher du travail ailleurs. Il cherche vainement à faire comprendre à sa femme qu'elle fait fausse route. L'orgueil racial est plus fort que la raison. Mais la situation va évoluer d'une façon inattendue. Peu à peu l'homme qu'elle a frappé, le plus fort — le plus beau de tous — va prendre sur elle un étrange ascendant. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il va se produire là un véritable boomerang psychologique. Plus tard, quand un jeune Anglais, venu apprendre le métier constatera non seulement l'emprise qu'exerce maintenant le nègre sur Mary, mais le fait que, devant lui, elle abandonne toute pudeur, au point de se laisser habiller et déshabiller par lui, il s'indignera de cette rupture avec les traditions séculaires qui ont assuré l'hégémonie morale des blancs. Mais il comprendra qu'il s'agit en réalité d'une psychose contre laquelle la raison est désarmée. Au terme de cette sorte de désintégration morale, il n'y a place que pour la mort — la mort violente. Mary, à qui les médecins ont prescrit six mois de repos au bord de la mer, s'apprête à partir avec son mari qui a d'ailleurs cédé la propriété à un voisin, désireux d'y faire paître ses bêtes. Mais quelque chose en elle sait bien qu'elle ne partira pas, que le noir ne la laissera pas partir. Effectivement, il la tuera — sans qu'on puisse décider si c'est la haine ou l'amour qui a armé le bras du meurtrier. Il vaut mieux dire que l'amour et la haine ici ne se distinguent plus ; et cela n'est pas moins vrai de la femme. Ce retour à un état indistinct et sauvage où il n'y a plus place pour des sentiments désignables n'est que la conséquence d'un mode d'existence sans vérité, entre des êtres qui finissent par n'être liés les uns aux autres que par une crainte mutuelle.

On ne peut d'ailleurs guère douter que les relations entre

blancs et hommes de couleur se soient de plus en plus faussées au cours des années qui ont précédé la seconde guerre mondiale, et surtout depuis la fin de celle-ci. « C'était au début des années 20, écrit Doris Lessing dans une de ses nouvelles, quand une relation plus humaine, presque féodale était possible entre le bon maître et leurs serviteurs : il y avait alors place pour la courtoisie, l'amertume n'avait pas encore alors éliminé l'affection. » De quoi cette amertume est-elle faite? Il n'est certes pas facile de répondre à cette question. Se tromperait-on en disant qu'elle est liée chez le blanc à une incertitude de plus en plus profonde bien qu'inavouée, ou *parce qu'inavouée*, sur le bien-fondé de ses privilèges, et si l'on songe au fascisme qui semble triompher aujourd'hui en Afrique du Sud, il est bien difficile de ne pas y voir un phénomène de compensation au niveau de la volonté et du pouvoir contre un fléchissement qui porte sur la croyance, un ébranlement dans les profondeurs.

Ce qui est admirable dans les nouvelles, comme dans le roman, c'est cette façon de laisser parler la vie elle-même, bien loin de la subordonner à une intention idéologique quelle qu'elle soit. On m'assure que Mme Doris Lessing est sinon communiste, du moins communisante. Ce serait d'ailleurs à vérifier, et nous en saurons plus long sur ce point quand nous connaîtrons la fin de *Martha Quest*, le roman autobiographique, puissant lui aussi, dont la première partie a paru il y a quelques mois. Mais je serais enclin a priori à supposer que ce communisme doit être avant tout conçu négativement, que c'est la façon dont une conscience extraordinairement lucide rend compte à elle-même d'une impossibilité : celle, pour des êtres humains de race différente, de parvenir à instituer entre eux des relations non seulement fraternelles mais vraies, si une transformation radicale des conditions du travail et de la propriété n'est pas intervenue au préalable.

Il est d'ailleurs trop évident que ce problème-là se pose partout, au Brésil comme en Inde, comme dans nos possessions de l'Afrique du Nord. Par là s'explique l'immense intérêt qui s'attache à des livres comme ceux de Doris Lessing, et ici je rejoins ce que je disais en commençant. Il ne s'agit nullement pour le romancier de nous apporter une

documentation qui le céderait inévitablement en précision et en rigueur à celles que peuvent fournir des spécialistes. Ce qui est sans prix, c'est une certaine manière de projeter la lumière sur des relations qui, bien sûr, présentent ici des caractères spécifiques et intransposables, mais qui, à une certaine profondeur, n'en sont pas moins universels. Ce serait une dangereuse folie de s'imaginer que ce qui se passe par exemple en Afrique du Sud est sans analogie et sans connexion avec les événements qui se déroulent sur tel ou tel autre point de la planète. C'en serait une autre, bien entendu, d'ignorer ou de vouloir ignorer les facteurs particuliers qui commandent le développement actuel et catastrophique de cette partie du globe. Mais se tromperait-on en avançant que la mission du romancier consiste précisément à nous immuniser contre l'une et l'autre tentation, et cela à la faveur du pouvoir qui lui est propre de nous révéler en des êtres concrets l'interpénétration, c'est trop peu dire : l'organique unité du singulier et de l'universel? Considéré dans cette perspective, le roman me semble pouvoir et devoir triompher des critiques parfois excessives auxquelles il donne lieu de nos jours. Mais j'ajouterais sans hésiter qu'il ne le peut qu'à certaines conditions, auxquelles on ne saurait trop prendre garde : il ne suffit pas de dire qu'il doit être enraciné dans une expérience concrète et dramatique, une autobiographie quelle qu'elle soit n'est pas un roman ; il faut encore qu'à la faveur de cette expérience, mais aussi d'un acte imprévisible de dépassement et de rupture, la conscience créatrice se soit en quelque sorte exfoliée en un monde vibrant et polyphonique et dont la diversité soit aimée pour elle-même en ce qu'elle a de plus irréductible. Aimée, dis-je. De cet amour rien ne saurait tenir lieu, et il faut ajouter aussitôt qu'il se situe à l'opposé d'une sentimentalité quelconque. Ne confondons pas la pitié avec la complaisance ou même avec l'attendrissement — mais une littérature sans pitié est une littérature condamnée.

GABRIEL MARCEL.

PENDANT QUE VOUS DORMEZ...

A Paul Claudel.

LES BRUITS D'UN JOUR

J'écoute du fond de mon lit de plume
Renaître les bruits sur mon vieux terroir,
Tous les coqs sonner, tinter une enclume,
L'angélus s'effilocher au vent noir,

Ronfler l'enfer familier de la forge
Et battre le linge au frais des lavoirs,
La branche ployer sous le rouge-gorge
Ou le vent voler sur le vas-y-voir,

Claquer les sabots, les pas lourds des vaches,
Le butor vautré crisser dans les joncs,
La grenouille crever le ciel des flâches
Et les freux rentrer aux trous des donjons ;

Puis c'est tant de bruits que le jour emporte
Que je ne saurais plus les démêler.
Je me dresse frais, déclenche ma porte :
Bonjour Rosalie, sourire de lait !

Mon gros matou noir coule au bas d'un arbre
Il revient manger, ronronner, dormir...
Il griffe et dégriffe en tranchants de sabre
Sur mes genoux bons à le renfermir.

Après tant de préludes et de flûtes
S'envole au zénith un beau jour d'été
Où nous accordons nos repos, nos luttes
Pour durer un peu vers l'éternité.

C'EST UN TROUPEAU...

Le troupeau se révèle à l'odeur des brebis
Suint puissant et profond dormant dans la clairière,
Plus haut que les hameaux vieux, couleur de pain bis,
Dessous les pins ombreux, poignardés de lumière
Par un soleil aveugle et cruel, Anubis !

Le troupeau se précise à l'aboiement des chiens
Suivis d'un vieux berger rogue, sentant le fauve.
Ils quittent le couvert. On les perçoit très bien
Et les brebis-tortues lentes sur les monts chauves
Où brouter le chiendent, le chanvre, le lichen.

Joie ! Car ce sont toutes brebis à longues queues
Des noires et des blanches aux longs yeux bêlant d'or,
Broutant à bruit de pluie, n'ayant souci des bleues
Collines de sommeil où le vent même dort
En ces pays mortels où toutes fées sont feues,

Où le berger se saoule à mort chaque Dimanche
Quand il descend au bourg, à Siaugues-Saint-Romain,
Pour boire, il ne faut pas le tirer par la manche
Tant qu'il a quelqu'écu qui tiédit dans sa main
Avant de regagner son parc à lattes blanches

Le chien, lui, c'est un chien, débonnaire et fidèle
Que d'un geste on lance aux moutons comme un caillou.
A loisir poursuit les corbeaux à basses ailes
Ou quête en reniflant parmi les ratailloux
D'où fusent les criquets bleutés, les cicindèles.

Le troupeau tourne autour des montagnes d'été,
Soupire doucement dans les nuits étoilées,
Tantôt sombré dans l'ombre ou riant de clarté

Avant de regagner par le cours des vallées
L'étable chaude et douce, avec alacrité,
Aux fermes blanches en bas comme des mausolées.

IL S'EN PASSE DES CHOSES PENDANT QUE VOUS DORMEZ...

Pendant que Dieu montre du doigt
Aux vents les routes de l'espace,
Vois le chêne qui se déplace
Dans ses gros pantalons de bois !

Arrêtez la fuite des arbres
Leurs quadrilles intermittents,
Et vite, changez-les en marbres
Alors qu'il en est encore temps !

Croyez-vous que l'orme s'endorme
Lorsque les volets sont fermés?
Eh non. Il va voir d'autres ormes,
Tous ceux qu'il a le plus aimés.

Dans les tréfonds des nuits du monde
Immobiles sous la clarté,
Les tilleuls aussi se répondent
De tous leurs parfums exaltés.

La truffe fleure au bas des pierres
Éparse aux taillis maigriots.
La source entr'ouvre ses paupières,
Les sapins frottent leurs griots.

Les buissons dansent sous la lune
Où l'églantier se tend la main.
Des forêts, il n'en est pas une
Qui soit telle le lendemain.

Et toujours cette sarabande
Se bouscule aux quatre saisons
Que les loups désertent en bande
Noire sur l'or des lunaisons.

FORÊTS ET AUTRES

Et le soir qui brillait dans les ruisseaux perdus
Sous la forêt nerveuse aux entrelacs de rêve :
Émeraude, soleil et bleu-nuit confondus,
D'insectes vitrailleurs qui taraudaient sans trêve
Sous les branchages hauts d'où giraient les pendus.

Luisait l'œil d'un étang voilé de solitude
Ou d'une mare lourde, un « gachet » comme on dit,
Chevreuils, cerfs, sangliers avaient leurs habitudes,
Y buvaient tour à tour de l'aube à la nuit prude
Et sans s'y rencontrer du dimanche au lundi.

S'y cachaient les saulniers cernés de gabelous
En la forêt profonde aveugle et maternelle,
S'y heurtaient nez à nez contre brigands et loups
Colporteurs, ferlampiers, rouliers sur les ridelles
Perchés. Maréchaussée s'annonçait à gros clous,

Venue de Chauvigny, de Tours ou de Poitiers,
Bruyante comme il faut pour éviter la casse.
Par files traversaient les mules des potiers.
D'autres fois le seigneur s'adonnait à la chasse
Et ses rouges piqueurs broyaient les églantiers.

Traces sont effacées des passés malhabiles,
De ces gagne-petit marchant sur leurs souliers,
Aujourd'hui, le véloce et les automobiles...
Et mortes sont les biches, aussi les sangliers
Quant l'horizon tremble d'ennui comme les îles.

RÉCITATION (à l'école).

Récite, récite,
Récite le tout :
Les vivants vont vite
La mort file au trou
(La durée l'habite)

Le coq et la chèvre
L'âne et le verger
Le meunier, le lièvre
Sans interchanger
Du bout de la lèvre.

Le moulin qui hèle
Les ailes du vent,
La laitière et le
Pot au lait rêvant,
Le bon chien fidèle...

Tous ces apologues
T'aideront beaucoup
Laïcs décalogues
Les tresses au cou
Les mains dans les bogues

Tout ça c'est un monde
Fleuri, d'Épinal,
Où la terre est ronde
Et le four banal,
Et la moisson blonde,

Le temps et l'espace
Tirés au cordeau.
Récite repasse
Désiré Blondeau
Bonne gueule à fouace

Va couci couça
En suivant tes bêtes
Innocent poussah
Et surtout que ça
Ne te monte en tête.

TOUTE UNE VIE...

A l'heure où les oiseaux rentrent aux bitarelles
A l'heure où les poissons chuchotent dans les blés,

Conservez bien, vivants, les lunettes des morts
Car vous pourrez ainsi contempler l'en-dehors.

A l'heure où tous les freux bouchent leurs alvéoles
Dans les trous des clochers, des greniers, des écoles.

C'est dans le grouillement colorié de leurs billes
Que s'affrontent — déjà ! — les vaillants écoliers.

Plus tard, ils lanceront les boules vers les quilles,
Ils auront les poings durs et de pesants souliers.

Le pésan? C'est celui qui pèse sur la terre
Pour arracher enfin ses secrets et ses fruits

Aux moissons de soleil, aux vignes serpentaires
Depuis le point du jour jusqu'au cœur bleu des nuits ;

Et leurs champs quadrillés sur le flanc des montagnes
Exaltent leur effort en montant vers le ciel,

A la pointe des vents, aux confins de Bretagne
On trouve trace de cet insecte essentiel ;

Cette taupe obstinée de velours gris vêtue
Se soumet à l'astral et au plan cadastral,

Mais parfois sa charrue déterre la statue
D'un empereur enfoui, réduit au minéral.

ILS S'EN VONT AUX VEILLÉES

A grandes pedzouillées
En rupture de ban,
Ils s'en vont aux veillées
Lanterne sous caban.

Tout le village aboie,
Tremble dans les lueurs.
La lune a ses pâleurs,
Ses blessures de soie.

Ou bien c'est la nuit terne
Comme un gouffre séant

Où se perd la lanterne,
Espace d'océan.

Au ras des ganipotes
Ils traînent leurs sabots.
Mais ils se sentent potes
— Ça chauffe le jabot ! —

On n'a pas peur d'être hommes
Sous ce noir de velours.
Pourtant, tous que nous sommes
Nous ne pesons pas lourd.

Nous sommes un village
Dans la paume de Dieu...
J'en dirais davantage
Ca ne vaudrait pas mieux,

— Nous sommes un village ! —

PRÉFÉRENCE

Je transporte une flèche enfoncée dans mon cœur,
Une flèche de bronze d'or d'os ou de mirage.
Mais quand j'accuserais le « dur Eros vainqueur »
Cela n'apaiserait mon tourment ni sa rage.

Je caresse une femme endormie dans mon cœur,
Une femme de soie de langueur et de lune,
Une seule, et cela suffit à mon bonheur
Unanime une amie fervente el ulalune.

Je possède un village étalé dans mon cœur
Au bord d'une rivière au clair méandre lent,
Au bas d'une forêt d'où surgit le piqueur
Et que l'automne enflamme au moins une fois l'an.

Je protège une mort enfermée dans mon cœur
Qui me suit pas à pas, me parfait, me protège
Pour effacer un jour — ah silence ou rancœur? —
Et la femme, et l'amour, et mes pas dans la neige.

MAURICE FOMBEURE.

LE MOUTON NOIR

(Suite et fin) (1).

VII

Je tenais bon. Les mois passaient et je ne relâchais rien de ma surveillance. La vie ne pouvait avoir un sens quelconque qu'en allant jusqu'au bout de mes entreprises, en les poussant avec la plus grande passion possible. Étant donné mon sort, si injuste qu'il pût paraître, je devais l'assumer tout à fait. Encore était-ce là de ces pensées égoïstes destinées à masquer l'échec de mes efforts. Tout se mêlait, désir exsangue de sauver Claude, instinct de conservation, sens de l'exaltation personnelle. Comme je ne quittais pas Claude, il ne pouvait accomplir de ces actes énormes et si dangereux. Je m'apercevais simplement de sa résistance absolue au bien. Toutes mes inventions demeuraient inutiles, frappées de stérilité. Le froid qui était en lui empêchait toute éclosion.

Son esprit n'avait grandi qu'en savoir. Il était redevenu attentif à mes leçons, sans doute pour échapper à l'ennui qui le taraudait dès qu'il se laissait aller à un peu de paresse. Cela nous aidait à vivre quelques heures chaque jour pendant lesquelles notre entente n'était pas feinte et, pour moi, beaucoup d'autres passées à les préparer. Je m'apercevais qu'il faut à un professeur une grande marge de sécurité s'il ne veut pas être ridicule ou montrer trop d'ignorance. C'était encore une raison d'espérer. Peut-être Claude serait-il un de ces caractères que la connaissance sauve à la fin, un de ces sages par les livres qui manquent d'humanité, mais du moins sont tout à fait inoffensifs.

Je me demandais si je devais relâcher ma surveillance. Il était évident que Claude ne s'habituait pas à ma présence

(1) Cf. *La Table Ronde* nos 65 et 66

éternelle. A de certaines heures où il eût été libre autrefois, il devenait vraiment nerveux, me regardait avec une froideur presque heureuse. Ce n'était pas encore un sentiment volontaire. Il lui restait trop de mesure pour développer une colère sans fondement. Je savais qu'il se contrôlait à merveille. Toutes ses actions étaient méditées, souterraines, et s'il agissait quelquefois d'impulsion, c'était pour une simple gentillesse ou générosité, rien qui le touchât profondément.

Notre montagne l'enfermait comme un couvent ; il n'y avait pas de murs, mais d'autres montagnes qui chacune suggérait une vie nouvelle et tous les sentiers aperçus, simples lignes blanches qui toutes menaient quelque part, ailleurs. Il fallait faire bonne garde, dissiper les pensées tristes ou les désirs d'évasion par une vraie gaieté. Je devais donc trouver en moi assez d'équilibre pour que notre vie couleur de muraille ne m'assombrît pas au point de me faire perdre toute légèreté. Je parvenais, grâce à je ne sais quel miracle, à ne rien glisser de factice dans mes actes. J'aimais Claude, cela suffisait à tout. Mes heures d'inquiétude et d'angoisse se limitaient au temps de la nuit.

J'étais pourtant celui qui sent l'eau couler entre ses doigts, quelque effort qu'il fasse pour la retenir. Ce n'était pas parce que mon observation de Claude était juste que je le comprenais mieux. Si forte part que j'accordasse à son déséquilibre d'enfant mal aimé jusqu'à douze ans, je ne parvenais pas à croire que tout fût venu de là. Il était malfaisant et cela ne s'explique pas. Vraiment j'avais tout tenté.

Un matin, je trouvai sa chambre vide. Je ne sortis pas sur le plateau pour l'appeler. Il était parti, hors de portée de la voix. Je demandai pourtant à Sophie si elle avait vu Claude. Elle me répondit que non. Très classiquement, Claude avait attaché ses draps l'un à l'autre, en avait noué un bout au pied de son lit, l'autre bout pendait au-dessus du vide, mais à la hauteur du balcon. Rien n'était plus facile. Ce n'était même pas dangereux. Il y avait plusieurs semaines que je ne l'enfermais plus. Sans doute avait-il voulu donner à son départ un faux air romanesque.

Il avait pu partir à n'importe quelle heure entre minuit et huit heures du matin. Il n'avait emporté que son argent personnel que je n'avais pas osé confisquer, cinq ou six mille francs, de quoi prendre le train.

Je m'assis sur mon lit et demeurai immobile. Je n'avais pas envie de faire le moindre geste. Ensuite, je m'étendis et me trouvai bien.

Tout à coup, je pris conscience de la bizarrerie de mon attitude. Était-ce là mon profond amour? Je tressaillis et

commençai de souffrir et ce ne fut pas une souffrance volontaire. Simple question d'antériorité. Ma première réaction avait été un soulagement inconscient, la volupté de la solitude. Je n'avais pas à m'en repentir. C'était là l'égoïsme profond.

Un instant plus tard, je comprenais que j'étais seul et que mon enfant se perdait quelque part.

Cette pensée me tortura. Je me contraignis à demeurer immobile. Je voulais penser fortement et n'y parvenais habituellement qu'en évitant le plus petit geste. Mais je ne sus que me lamenter. Claude, dans un train, connaissait des joies extraordinaires. Il partait et n'emportait rien avec soi. Il était facile de voir qu'il avait tout écarté, qu'il n'avait voulu d'aucun souvenir. Ma photographie demeurait dans son cadre sur son petit bureau d'enfant et le dernier cadeau que je lui avais fait, et qu'il avait longtemps désiré, ne lui servirait jamais. Je n'évitais aucun sujet d'attendrissement et si ma peine s'endormait un instant, je savais la réveiller avec une image bien précise.

Je le revoyais, les yeux droit sur moi, attentif. Je sentais encore ses bras autour de mon cou. Un instant, son apparence m'échappa et je m'affolai, mais aussitôt je le devinai penché par-dessus mon épaule, sa poitrine appuyée contre moi. Il me regardait dessiner et le mouvement de sa respiration faisait bouger ma main. Je ne m'en plaignais pas. Quelquefois aussi, il me posait des questions qu'il jugeait importantes et son visage prenait un air de gravité qui m'attendrissait. Dix expressions différentes, dix attitudes, tout ce que j'aimais en lui, tout ce que je détestais, c'était un défilé incessant, une projection d'images. Je me sentais vide, délabré, j'avais froid et je voyais Claude sourire, pencher la tête comme s'il voulait essayer sur moi toutes les séductions. Chaque évocation soulignait son départ. C'étaient les dernières images, celles qu'on regarde avec plus d'intensité que les autres pour conserver le souvenir d'un visage qui va disparaître.

Moi qui avais toujours repoussé la lourdeur et la tristesse, je me sentais lourd et triste jusqu'à la mort parce qu'un enfant m'abandonnait. J'avais tenté d'en tirer de la joie, l'espace d'un instant. Là était ma vraie nature, tout entière dans cette réaction d'évasion mais par volonté, délibérément, je me replongeais dans ce qui, pour moi, représentait très exactement l'enfer.

Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi j'agissais ainsi. Je n'obéissais pas à un sens du devoir. Simplement j'avais reconnu que mes goûts profonds étaient souvent mauvais et que je devais alors étouffer le premier mouvement. J'enviais

toujours les êtres qui agissent librement, selon leur bon plaisir. J'avais été ainsi pendant la plus grande partie de ma vie.

Vraiment j'aimais Claude, j'avais accepté de souffrir par lui. Je ne trouvais ni mots ni expressions pour rendre compte de notre solitude respective.

Le désordre de mes sentiments était extrême. Je mêlais à un désespoir glacé, à mes sanglots secs un regret tendre. Un instant, je ne pouvais croire à son départ. A la même seconde, je savais qu'il était loin, qu'il se hâtait, fiévreux, inquiet sans doute, regardant derrière lui, craignant qu'on ne lui mît déjà la main au collet.

La présence de Sophie me parut intolérable. Je la renvoyai à Pardeilles avec ordre de ne revenir que sur mon invitation formelle. Elle prit un air offensé qui m'exaspéra et lança à mi-voix des réflexions désobligeantes qui m'atteignirent toutes. Alors, m'habillant à la hâte, je courus hors de cette maison, laissant Sophie derrière moi, prête aux injures.

Cette fuite me délivra. J'étais contraint d'agir et très heureusement je n'avais pas le choix : je devais descendre à Pardeilles, prendre un car pour Valence et de là gagner Marseille. J'avais la certitude absolue d'y retrouver mon fils. Je ne pouvais oublier que Claude avait été envoûté par cette ville au point de ne plus rien aimer depuis que nous l'avions quittée.

A plus de quatorze ans, il pouvait, contre toutes les règles, trouver un embarquement. Il n'avait que quelques heures d'avance sur moi, deux ou trois au plus, les premiers cars ne passant qu'à sept heures et demie.

A la gare, je m'informai tout de suite des heures de train pour Marseille. Les Paris-Côte d'Azur étaient passés trop tôt pour que Claude pût les prendre. Il eût fallu qu'il attendît le soir pour avoir un bon train. Mais il pouvait prendre un Lyon-Marseille beaucoup plus lent qui partait un quart d'heure plus tard. Il était donc très possible que Claude fût sur le quai prêt à partir. Je pris un billet de quai et m'avançai avec précaution. J'aperçus tout de suite Claude qui ne me vit pas bien qu'il parût au comble de l'inquiétude. Je me cachai derrière la boutique de journaux et l'observai. Il se cachait lui aussi et guettait l'entrée des voyageurs mais, de temps à autre, un excès de nervosité l'obligeait à faire quelques pas — grâce à quoi, il ne m'avait pas vu.

Il n'arriverait à Marseille que cinq heures plus tard. Je résolus d'y être avant lui et de l'attendre sur le quai de la gare. Je réussirais ainsi à regagner un immense prestige. Je le laisserais croire à des dons de divination, à un pouvoir presque miraculeux.

Il fallait simplement que j'arrive avant lui. Malgré mon impatience, j'attendis que le train de Claude fût entré en gare et repartis pour me ruer au dehors. Une voiture me conduisit au petit aérodrome de Valence. De là, je téléphonai à Lyon pour qu'un avion-taxi me prît à Valence et me conduisît jusqu'à Marseille. Tout s'arrangea le mieux du monde et je me trouvai en face de la gare Saint-Charles deux heures avant que le train attendu fût annoncé. La stupeur escomptée de Claude, ma prouesse, l'excitation de l'action après des mois de vie lente, tous ces aiguillons me piquèrent assez pour que ces deux heures me parussent d'une intensité délicieuse et bien exaltante. J'oubliais le caractère dramatique des circonstances pour assister en spectateur à un épisode réussi de ma propre vie. Ils n'étaient pas si nombreux. Ce n'est qu'un peu plus tard que je reconnus n'avoir pas dépassé en intelligence, en flair et en décision un détective moyen.

Un quart d'heure avant l'arrivée du train, je redevins un homme et recommençai de souffrir et d'être inquiet. Devant quel Claude allais-je me trouver? Quel visage soudain fermé, quelle irritation impossible à désarmer? Il était probable que le seul fait de me voir lui ferait remonter au cœur toute la haine qu'il portait en soi. J'étais loin de mes pensées de Valence quand j'imaginais tout gagner en me présentant à Claude en devin ailé. J'hésitais à présent et les minutes s'écoulaient. N'allais-je pas l'exaspérer définitivement, ne ressentirait-il pas une impression d'odieuse tyrannie? Je pensai me dissimuler encore et le suivre dans Marseille, mais cette filature me parut ignoble et avilissante.

Sans doute craignais-je inconsciemment de voir de mes propres yeux Claude s'enfoncer dans quelque bourbier. D'autre part, c'était presque irréalisable. Inquiet, s'attendant à être recherché, Claude s'apercevrait aussitôt de ma poursuite.

Il ne restait plus qu'une minute. Je pouvais sortir de la gare, aller n'importe où et donner deux jours de liberté à Claude avant de commencer les recherches. Il connaîtrait un début d'angoisse, aurait peut-être peur de ces hommes qu'il serait obligé d'aborder.

Le train entrait en gare. Je n'avais que le temps de m'enfuir.

Je restai immobile. Je venais d'imaginer les deux journées que Claude eût passé seul. C'était à frémir. Je le voyais sans argent, traînant sur les docks, tombant entre les mains de racoleurs et de putains. L'important pour moi était que pas un instant je n'avais triché. Mon fils était simplement de ceux qui ne peuvent être perdus de vue sans accomplir aussitôt une série d'actes infâmes où ils se complaisent. Il se nourris-

sait avidement de ce qui rebutait un garçon sain et normal. Il fallait le garder près de soi et attendre le miracle.

Déjà il passait devant moi sans me voir. Il devait plutôt guetter les gendarmes.

— Claude...

Il s'arrêta net et demeura pétrifié, incapable de tourner la tête. J'allai à lui, ne dis pas un mot, passai mon bras sous le sien, sans l'agripper. Nous sortîmes de la gare. Alors seulement je le regardai et l'obligeai à rencontrer mes yeux. Il ne trouvait pas encore une parole. Sa stupéfaction était si parfaite qu'il devait lui sembler inutile de dire quoi que ce fût. Aussitôt ce silence me parut indispensable, impossible à détruire. Je me tournai vers Marseille, comme pour saluer cette ville à qui j'arrachais une proie facile et rentrai dans la gare, suivi de Claude à qui j'avais rendu la liberté de son bras.

Deux billets pour Valence, un train presque aussitôt, Valence, un dîner muet, deux chambres séparées, pas de fugue, un car de bonne heure, Sophie au passage, la montagne.

Nous n'avions pas dit un seul mot. Claude ne paraissait pas gêné de cette épreuve terrible pour tout autre que pour lui. Je me surveillais. Pas une fois je n'avais pris un air satisfait. Je paraissais, je le sais, parfaitement simple. Je luttais même contre un stupide sentiment de supériorité et ce, bien qu'il n'apparût pas. Je me tenais des propos sévères, me jugeais mesquin. N'avais-je pas tout manqué, ma carrière, mon amour, l'éducation de mon fils? Il n'y avait pas de quoi être fier.

Je commençai de parler à Claude en le faisant travailler comme d'habitude. Tout était comme s'il n'était pas parti. Je voyais bien qu'il me regardait avec des yeux nouveaux. Je m'apercevais ainsi de la sorte de mépris qu'il me témoignait auparavant. Il devait me considérer comme un homme incapable de vivre une vie d'homme, perdant son temps à surveiller, espionner, tracasser un enfant épris de liberté, d'indépendance. Cette façon pour lui si extraordinaire dont je l'avais retrouvé lui donnait à penser que je lisais en lui. Il croyait que j'avais pris le car qui passait une demi-heure après le sien, que je ne l'avais pas vu dans la gare de Valence (ne se cachait-il pas?) et que le hasard avait voulu que nous prissions le même train. C'était un peu moins joli que la vérité, mais c'était tellement plus simple. Pourquoi n'y avais-je pas pensé?

Ce n'est qu'un peu plus tard que je me souvins du regard qu'avait jeté Claude sur mon billet de quai. Vraiment il ne me considérait plus comme un père ordinaire. Il semblait

me craindre aussi et je n'avais à lui reprocher que ses airs absents quand nous travaillions. Comme il devait se contraindre pour ne pas m'interroger !

Nous n'étions pas heureux. Je m'ennuyais à mourir, ne croyais plus en ce que je faisais. Ma solitude d'homme me pesait. Certains soirs je me demandais quelle était ma folie de vivre sans femmes, sans amis. J'avais de terribles désirs et je m'interdisais tout. Je n'aurais pu aller plus loin que Pardeilles. A Pardeilles — où il y avait deux ou trois filles bien faites.

Même cela, c'était impossible. Je tentais d'imaginer le terme d'une telle existence. Claude allait avoir quinze ans. Que faire de lui? Tant d'années encore avant de... Mais quoi? Serait-il capable d'obéir, de se plier aux hommes et aux lois? Il était doué pour toutes choses, mais n'aimait rien vraiment. Quand je lui demandais : « Que comptes-tu faire pour gagner ta vie? » je voyais bien que ma question le mettait à la torture, qu'il ne savait pas. Il ne rêvait que de liberté totale et se refusait à choisir afin de ne rien écarter. A présent il souffrait tout autant que moi. Depuis sa fugue, il n'osait plus rien. Il ne croyait même plus pouvoir cacher ses pensées. Je ne le compris qu'un jour où le hasard me donna l'apparence d'un homme à qui vraiment rien n'échappe.

Quelques mois plus tôt, j'avais remarqué à certaine agitation, certaines pâleurs, que Claude avait découvert les *plaisirs solitaires*. Je n'avais pas hésité à lui parler franchement des dangers qu'il courait, me plaçant résolument sur le terrain médical, mais je savais bien qu'il n'en avait pas tenu compte et qu'il se contentait d'être prudent et de mieux se cacher. Ce jour-là, je remarquai l'agitation de Claude et me mépris tout à fait sur sa cause, mais je le regardai fixement. Il rougit excessivement et je compris qu'il croyait être deviné. A partir de ce moment, son inquiétude et sa nervosité devinrent extrêmes. Il se contraignait en tout, certainement pas pour me satisfaire, mais pour ne me révéler rien. Aucune façon de vivre ne pouvait lui être plus pénible. Un état d'irritation constante. Je m'inquiétai de cette tension dangereuse. Par une pente qui m'était naturelle, je recommençai d'avoir pitié de Claude et retrouvai un semblant de foi.

Je choisis une soirée très douce, au mois de mai, je crois. Le mistral venait de s'arrêter de souffler après plusieurs jours de furie. A défaut de quiétude spirituelle, nous connaissions le bonheur du corps.

— Claude, mon chéri, sais-tu que je t'aime et que je suis près de toi?

Le pouvoir des mots est extrême. J'étais grâce à eux au

comble de l'émotion. Claude ne répondit pas. Je vis bien qu'il voulait me dire quelque chose, mais qu'il ne savait comment s'exprimer. Je l'aidai :

— Je sais que tu es malheureux et je n'ai d'autre but que de t'aider à vivre.

— Je le crois, dit Claude tout bas. Ces simples mots me bouleversèrent. Je saisis ses mains. Elles étaient glacées.

— Tu le crois. En ce moment, mais pourquoi ne le crois-tu pas toujours? D'habitude, tout au contraire, tu penses que je t'empêche de vivre. Nous avons tort de ne jamais parler franchement. Je vais le faire ce soir, mais je commence par une question. Que penses-tu de toi-même?

— Je n'en sais rien, me dit Claude, mais il semblait très intéressé. Il ajouta :

— Je crois que je ne vaux pas grand-chose.

— Ce n'est pas cela que je voulais te faire dire. C'est trop vague. Je voulais que tu réfléchisses un peu plus longtemps. Tu as un esprit et assez bien développé. J'aimerais que tu t'en serves un peu. Tu n'exerces tes facultés que sur des sujets extérieurs à toi-même. Il vaut peut-être mieux que tu m'écoutes un peu d'abord. J'ai tant de choses à te dire. Je comprends bien ton désir de liberté. Cette montagne qui t'appartient, pour toi c'est une prison. Au lieu de contempler l'horizon en te réjouissant de voir si loin, tu projettes tes désirs dans ces paysages inconnus. De tant les admirer, mystérieux, tu t'imagines qu'on y vit autrement. Il n'y a rien là que d'ordinaire. Tu ne penses jamais. Tu suis aveuglément tes désirs. Ton intelligence a grandi seule et se dresse isolée au centre de toi. Tu n'en fais rien. Tu agis par instinct. Et il se trouve que tes instincts sont mauvais. Comprends-tu tout cela?

— Très bien.

Il avait répondu avec vivacité. Rien ne l'intéressait davantage que cette conversation, mais il semblait qu'il n'envisageât pas un instant d'en tirer profit. Il aimait qu'on lui parlât de lui, qu'on l'expliquât, mais il oubliait que j'espérais l'amender. Je le lui dis. Son visage changea. Je lui demandai à nouveau d'essayer de se juger.

— Tu voudrais que je change, papa, je le sais bien. Comment te dire? Je ne me sens pas. Je ne sais pas où je suis. Dès que je veux comprendre pourquoi j'ai envie de faire ceci plutôt que cela, mes idées se brouillent. J'essaie encore un peu, mais c'est tellement ennuyeux que je pense à autre chose. Est-ce qu'on ne peut pas vivre tout simplement?

— Certains le peuvent. Ils agissent naturellement assez bien.

— C'est injuste.

— Pas pour toi puisque tu es assez intelligent pour corriger ta nature.

— Je ne crois pas qu'on puisse se changer.

— Tu viens de me dire que tu n'as pratiquement jamais essayé.

— Oh ! Il y a eu de longues périodes pendant lesquelles tu ne me faisais que des compliments.

— Oui, mais je crois qu'à ce moment-là, ton instinct ne te commandait pas autre chose. Tu avais besoin d'affection et je t'en donnais, tu aimais travailler avec moi et nous y consacrions une partie de nos journées.

— Qu'est-il arrivé alors?

— J'ai voulu te faire plaisir et t'emmener à Marseille. J'ai eu tort. Au retour, tu n'as pas su rentrer dans ton ancienne peau. Tu as été saisi d'une sorte de rage bizarre. Tu n'as pas oublié ce que tu as fait alors. J'ai été obligé de te surveiller constamment. Tu m'en as voulu et n'as pu t'y habituer. Tu t'es sauvé.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire?

— Chercher à comprendre ce qui t'arrivait, puis m'en parler. Je t'aurais dit qu'il faut avant tout se remodeler. On le peut tant qu'on n'a pas atteint l'âge d'homme. En t'enfuyant, tu ressemblais à un conducteur si pressé d'aller se promener en voiture qu'il partirait sur trois roues et sans freins. Quand tu seras solide et que tu auras un jugement sûr, tu pourras aller n'importe où, je te laisserai libre, je ne craindrai plus rien pour toi.

— Jusque-là?

— Nous vivrons comme par le passé. Mais pour te montrer que je n'aime pas le métier de geôlier, je te laisserai la même liberté qu'avant notre premier voyage à Marseille. A toi de la préserver en te conduisant bien. Il faut que tu comprennes que ton sort est entre tes mains. Tu n'es pas soumis à une fatalité. Tu es tout à fait maître de ton avenir. Il suffit d'un effort constant. Je t'aiderai.

Claude parut malheureux. Lui parler d'un effort alors qu'il faisait si bon sur cette terrasse glaçait d'un coup toute la joie que lui avait donnée notre conversation. L'instant d'après, son visage changea : il venait de penser à la liberté promise. Comme il était léger, les difficultés à vaincre lui parurent minces et la liberté une proie merveilleuse. Il me sauta au cou et me promit de ne pas me décevoir.

La joie revint. Il fallait vraiment que j'eusse de fortes dispositions à l'accueillir. Et pourtant je ne me nourrissais pas d'illusions, Claude était de ceux avec qui il faut s'attendre à tout. Il n'avait jamais montré une nature médiocre,

mais franchement mauvaise. Au point où nous en étions arrivés, mon plus vif désir eût été d'avoir pour enfant un petit écolier modeste et sage.

Cependant j'accueillais ma joie comme une personne de qualité, me promenais doucement devant ma maison. Non loin de moi, assis sous un chêne, Claude lisait *les Mémoires d'outre-tombe*. Comme il représentait tout mon espoir, je m'attachais à de petits détails : ce livre le passionnait. Il en était au premier tome ; donc de longs jours s'étendaient devant moi, calmes et pleins de douceur.

Mais déjà je m'inquiétais. Ce livre d'orgueil n'allait-il pas exalter Claude et lui faire sentir l'étroitesse de sa vie? S'il avait une montagne à parcourir, il ne pouvait y rencontrer personne que moi et les bêtes qui lentement commençaient d'y revenir. Après ce livre, un autre peut-être, un livre sur la vie intérieure et les extraordinaires ressources d'un homme seul qui veut bien penser. Un homme, oui, mais pas un jeune garçon de quinze ans. Qu'allais-je faire de Claude? N'était-il donc plus de tranquillité possible. Quelle étrange folie que de vouloir le tenir avec des livres?

J'étais si désemparé que je me comparais à un capitaine qui n'est plus maître de son bateau et gouverne comme il peut. De telles puérilités me soulageaient un peu. Voyant Claude assis sous son arbre, je le considérais avec une sorte de terreur comme s'il eût été un monstre endormi.

Claude finit de lire *les Mémoires* et commença *les Confessions*. C'était hélas ! beaucoup moins long mais aussi bien moins dangereux. Rousseau ne donnait pas envie de connaître le monde. Heureuse félicité de nos campagnes, Charmettes et Pardeilles. Mais fallait-il craindre une Mme de Warens?

Je crus à un trait de lumière. Je pensai un moment donner une maîtresse à Claude, sans qu'il me sût complaisant. Peut-être se délivrerait-il ainsi. Il eût fallu une femme fascinante au lieu des bergères sales et niaises qu'offrait Pardeilles. Mais le métier d'entremetteur me dégoûtait trop pour que je m'arrêtasse bien longtemps à un tel expédient.

J'attendais n'importe quel événement. Mon affection pour Claude demeurait entière, mais j'avais besoin qu'il m'arrivât quelque chose à moi personnellement. Presque rien, une simple lettre de Paris où l'on eût exprimé un regret de ne plus me voir. Je voulais sentir que je n'étais pas mort à la vie de société. Je savais bien qu'un artiste n'existe que par ce qu'il crée et que mon long silence après tant d'œuvres moyennes, simplement honorables, pouvait être interprété comme un aveu d'impuissance à moins que plus vraisemblablement encore l'oubli parfait n'eût tout effacé.

Je n'avais jamais cherché à provoquer l'admiration de Claude. C'eût été un moyen de gouvernement, mais je méprisais instinctivement ces sortes de parades. Enfant, je m'étais toujours refusé à montrer aux étrangers mes talents de société. Ce n'était pas tout à fait le même sentiment mais le rapport est tout de même perceptible.

Claude devait me respecter ; je tentais de me faire aimer mais par des moyens d'ordre purement affectif.

Me voyant agir toujours simplement et me tromper comme n'importe quel autre homme, Claude ne pouvait plus penser que j'eusse des facultés de divination ou d'ubiquité, ce qu'il avait sans doute cru malgré son hostilité au merveilleux. Cependant, je n'avais pas perdu le prestige acquis sur le quai de la gare Saint-Charles. Même s'il en était venu à penser que la solution d'un tel problème dût être beaucoup plus simple qu'il ne l'imaginait, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la précision de mes mouvements.

J'ai dit qu'il me craignait. Sans doute, mais ce sentiment avait évolué. Il s'apercevait bien que je n'avais pas beaucoup changé. Pour lui, s'il réfléchissait aussi profondément que je l'imaginais, il devait reconnaître que j'avais pris de l'indifférence, que la froideur me gagnait, mais que je ne tolérerais rien et serais toujours prêt à m'opposer de toute ma taille et de toute ma force aux velléités de fugue.

Le plus difficile à supporter dans cette vie faite de méfiance et d'ennui, c'était précisément l'impossibilité de se laisser aller. Je perds pied en essayant d'évoquer cette longue suite de jours d'un gris clair. La terre qui eût pu nous donner le sentiment de la relativité de nos peines, la terre elle-même ne nous était pas favorable. Nous l'avions trop négligée. Nous n'avions pas marqué notre empreinte sur elle et nous sentions bien que nous étions de simples passants et que rien ne resterait de nous.

Moi qui n'avais presque jamais connu la colère, j'étais pris d'accès de fureur froide, je me sentais devenir enragé. L'apathie profonde de Claude, sa façon résignée de travailler n'avaient aucun sens. Je savais qu'il guettait le moment de reprendre le cours normal de sa méchante vie.

Loin de me contenter comme je le faisais quelques mois plus tôt de cette trêve imprévisible, j'attendais avec une sorte d'impatience que la crise éclatât. J'ajoute cependant, afin de ne pas me prêter un goût du malheur que je n'avais à aucun degré, que rien ne m'eût comblé davantage que l'exorcisation définitive de mon fils.

Ai-je assez retourné ces tristes problèmes ! Claude est-il ou n'est-il pas un monstre? S'il est une de ces bizarres excrétions

naturelles, un de ces êtres à face de lion né d'un peuple de moutons, je ne puis rien pour lui, à moins d'avoir le don des fées ou des saints. S'il n'est pas un monstre, je peux tout, si je le veux, si je me donne entièrement, si je ne cède pas à cet absurde découragement. Aussitôt je pensais : Qu'a-t-il d'un monstre? Rien apparemment. Il est plus beau qu'il ne l'était. Il a beaucoup grandi, il est élancé, ses poignets et ses chevilles sont fins, sa peau est claire sous le hâle de la montagne, ses cheveux sont encore plus blonds. Il a l'œil vif et l'air hardi. Les vêtements lui vont bien. Avec n'importe quoi il est élégant. Il s'exprime agréablement avec une politesse raffinée, n'interrompt jamais ; on ne découvre rien d'inquiétant dans son regard. Vraiment l'apparence la plus saine. Et qu'a-t-il donc fait? Il a lacéré des vêtements, volé plusieurs fois, il a mis le feu à une meule, il a martyrisé des bêtes, il s'est sauvé jusqu'à Marseille, il a pris de mauvaises habitudes sexuelles. A dix ans, il achetait des revues pornographiques. Plus jeune il s'amusait à faire souffrir un de ses camarades. Il a envoyé des lettres anonymes. Ce sont là les accusations principales. Je ne suis jamais descendu jusqu'aux charges secondaires tout juste bonnes à noircir un peu les enfants normaux, mensonges, tricheries, brutalités.

Le tableau paraissait chargé, mais tous ces actes s'étageaient dans le passé et leur fréquence diminuait comme le temps s'écoulait.

Ces statistiques n'avaient guère de sens et ne servaient qu'à me redonner le goût de m'occuper de celui que j'aimais, bien qu'il fût mon plus grand ennemi.

Les jours où je voulais aller jusqu'au bout, répondre aux questions que je me posais, je me torturais inutilement. Malgré mon acharnement à vouloir débarrasser Claude de son mystère, je ne parvenais jamais à conclure en pouvant affirmer de bonne foi tenir une certitude.

Il m'arriva, lors d'une de ces recherches forcenées, d'interroger Claude brutalement, ce que je m'étais toujours abstenu de faire pour ne pas risquer de me mettre dans une mauvaise posture vis-à-vis de lui.

Je lui demandai, je rapporte mes paroles mot pour mot :

— Tu as commis des actes ignobles (et je les citai tous) je ne cherche pas à revenir sur ce qui est passé, mais je t'en prie, aide-moi. Moi je ne peux pas oublier, je souffre de ce que, toi, tu as fait. J'en souffre parce que je ne comprends pas. Toi seul peux me dire dans quel état mental tu as accompli de tels actes. Je t'en prie, réponds-moi avec toute ton intelligence, objectivement.

Claude me regarda droit dans les yeux et me répondit :

— Je ne sais ce qui m'arrive alors. C'est comme une force. J'ai de la joie à agir ainsi. Je me sens plein d'audace. Je ne crains rien ni personne.

Je demandai encore :

— Et en dehors de ces moments d'exaltation mauvaise, te sens-tu quelquefois disposé au bien?

— Qu'entends-tu par là?

— Une envie généreuse de bien faire, de donner de ta personne, de rendre heureux ceux qui t'entourent, de te contraindre.

— De me contraindre? Jamais. Si je me contrains, c'est que tu m'y as contraint toi-même. Envie de te faire plaisir? Souvent, à condition que tu me laisses la liberté. Quand je n'ai pas de liberté, je suis comme fou, je ne peux pas le supporter. C'est pour cela que je me suis sauvé.

— Je ne t'ai privé de liberté que parce que tu en avais abusé. Depuis notre retour de Marseille, je te l'ai rendue. Il me semble que tu n'as rien à dire. Puisque tu le prends ainsi, je te laisse organiser tes journées à ta guise. Le temps des vacances est arrivé. Nous les respecterons et ne travaillerons plus jusqu'en octobre. Je vais me consacrer à mon métier que j'ai trop négligé. Je ne te demande que de rentrer dîner et coucher et de me prévenir la veille des jours où tu ne déjeuneras pas avec moi. Je te donnerai cinq cents francs par semaine. Je ne peux absolument pas faire davantage.

Ces paroles imprudentes m'étaient venues sans que je puisse les retenir. Il m'avait agacé avec sa liberté. Je la lui donnais à peu de chose près. Du lever au coucher du soleil, il pourrait faire tout ce qu'il voulait. C'était assez effrayant. Je m'interdisais d'y penser. Si l'inquiétude ou l'angoisse ne me paralysaient pas, j'allais retrouver moi-même le libre emploi de mes jours. Quelques mots avaient suffi. Quelle puissance! Ma vie n'était donc pas terminée?

Ce soir-là, nous vécûmes dans la même fièvre, Claude et moi. Nous nous regardions avec impatience et amitié, comme des complices, mais je peux affirmer que je n'avais pas agi par lâcheté et que Claude n'était pas dominé par de mauvais désirs.

Nous avions beaucoup souffert de la complication et de la tension de notre existence ; nous allions simplement nous mettre en vacances.

Claude mit sa main dans la mienne et l'y laissa longtemps. Les fenêtres étaient ouvertes sur la nuit douce. Demain nous serions libres.

Un grand espoir.

VIII

Nous étions en vacances et ne parvenions pas à croire à notre liberté. Claude ne déserta pas tout de suite la maison et ne s'affranchit que par degrés, non pas qu'il ne sût quoi faire de sa personne. Il voulut peut-être me témoigner un peu de déférence et me montrer qu'il se trouvait bien auprès de moi à condition de n'y être pas contraint.

Nos rapports manquaient de simplicité. Nous nous faisions des politesses. J'aspirais à la solitude et devais me retenir pour ne pas prier Claude de me laisser.

Ce zèle ne dura pas. La progression fut très rapide. Au bout de quelques jours, il s'en tint strictement à nos conventions et disparut tous les matins et tous les après-midi aussitôt après déjeuner. Pendant une semaine, il me raconta ses promenades : bains dans le Rhône, escalade de petites montagnes. Les récits cessèrent brusquement et je ne posai aucune question. Claude ne déjeuna plus avec moi que très rarement mais il me prévenait toujours la veille comme je le lui avais demandé.

A partir de ce moment, je me trouvai libre, jusqu'à huit heures du soir. Ce fut d'abord une jouissance extraordinaire. Je me levais tôt pour échapper à l'extrême chaleur qui naissait avec le soleil. Il y avait de cinq à huit, trois heures d'une fraîcheur exquise. J'allais m'étendre face à la vue la plus belle, je respirais l'air frémissant et léger. Vraiment je ne pensais à rien. Il suffisait de se tourner vers le Levant pour assister au spectacle. Le Soleil allait paraître et déjà au ras de l'horizon, tout jeune encore, il redonnait à la peau cette épaisseur moite qu'il faudrait porter comme un vêtement jusqu'à la nuit. Moi qui détestais me lever tôt, je n'aurais jamais manqué ce lent assassinat de la tendresse et de la discrétion nocturnes. Aucune tristesse n'était plus voluptueuse. Quand le soleil se couchait, c'est qu'il le voulait bien. Il partait de son plein gré. La nuit au contraire se faisait chasser et n'osait revenir qu'à pas de loup. Mes rêveries étaient de cette force-là. Ce genre de considérations stupides me ravissaient. Je raffinais, voiturisais. J'aurais lu l'*Astrée* si j'avais eu la force de tenir un livre.

Le diseur de Phébus voyait apparaître son maître redouté. Oubliant tout, je ne m'enfuyais pas encore, tenais jusqu'à l'extrême limite et vers onze heures, brûlant, fiévreux, j'allais me réfugier à l'ombre de mes murs, sans cesser d'entendre

l'assourdissant concert des cigales. Calmé enfin, après avoir avalé quelques salades bien fraîches, je dessinais mes rêveries du matin, des formes sans squelette, des écharpes de buée, des ombres violettes.

A huit heures, Claude rentrait et nous dînions dehors sans parler, attentifs à recueillir la fraîcheur retrouvée. Il allait se coucher, épuisé d'avoir couru tout le jour sous le soleil. Pour moi, je dormais souvent dans mon hamac entre deux chênes, étonné que la nuit fût si bruyante du chant des grenouilles presque privées d'eau.

Je crois bien que j'étais alors inaccessible à l'angoisse et qu'une sorte de bonheur était entrée profondément en moi. Cela eût duré aussi longtemps que l'été, aussi longtemps que Claude me l'eût permis en ne m'obligeant pas à sortir de mon isolement.

Une lettre me porta le premier coup. On me refusait une série de dessins que j'avais destinés à l'illustration d'un livre encore inédit en France. Les termes de la lettre étaient assez désagréables : on me laissait entendre que ma manière était passée de mode. Je n'avais presque plus d'argent, pas de moyens d'en gagner. Si peu sensible que je fusse à ces ennuis d'ordre matériel, ma quiétude se perdit et j'assistai, navré, indifférent, aux mêmes jeux d'ombre et de lumière qui me ravissaient la veille. Je pensais à Claude. Il était au centre de mes soucis. Pour lui je m'étais éloigné de Paris, de mes sources d'inspiration. Je ne songeais pas un instant à le lui reprocher mais, malgré moi, je ne pouvais séparer ces deux idées : les tristes résultats obtenus et les sacrifices consentis. Je savais depuis longtemps que je ne serais jamais payé de retour et c'était une des raisons de mon amertume !

J'ouvrais les yeux sur mon fils quand il rentrait à huit heures. Il paraissait las.

L'angoisse me saisit à nouveau. Qu'avais-je fait de lui donner sa liberté? Pouvais-je attendre jusqu'en octobre pour la lui reprendre? Qu'allait-il m'échoir encore? Honte, colère, tristesse, je n'imaginais pas un instant qu'il pût ne rien arriver. Le mal fit en moi des progrès si rapides que je souhaitai presque apprendre le premier accident pour échapper à l'enlisement des inquiétudes mortelles.

Après ces jours de parfait bonheur animal, le déroulement harmonieux du temps était compromis. J'étais l'obstacle apeuré, je déformais les heures, souffrant plus d'une minute d'angoisse que je ne jouissais de mes trois heures fraîches.

Comment avais-je pu devenir à ce point sensible après avoir été l'homme le plus indifférent? Une sorte de transformation passionnelle, je suppose, car mon amour paternel ne

connaissait pas de mesure. Je me détachais de Claude un moment, mais pour l'aimer de manière plus absolue.

Déjà je retournais vers lui, je l'interrogeais avec tant d'amitié qu'il s'efforçait de répondre. Et la tristesse et l'angoisse grandissaient de le voir à la torture, mentant certainement pour cacher certainement ce que je ne devais pas connaître.

J'étudiais son visage. Il me semblait qu'il avait perdu un peu de son air de fraîcheur, que ses yeux brillaient trop. Je croyais deviner que l'obligation de rentrer à l'heure tous les soirs le mettait au supplice, mais qu'il n'osait pas s'y soustraire de peur de tout perdre. Il pouvait très bien avoir cette demi-raison. A moins que ce ne fût un souci de correction à l'égard de qui s'était montré bienveillant. Est-ce le mot?

Je pensais quelquefois à dresser des pièges, mais ne m'y résolvais jamais. J'aurais pu lui faire croire que je partais vingt-quatre heures et lui faire promettre de rentrer à la même heure que d'habitude. J'aurais ainsi vérifié s'il obéissait à la prudence ou à un sentiment de correction. En outre, s'il n'était pas rentré, j'aurais pu faire la preuve d'une complicité éventuelle de Sophie. Je la soupçonnais en effet de lui rendre de petits services. Elle ne nous aimait ni l'un ni l'autre, mais comme elle me détestait particulièrement, elle pouvait se servir de Claude pour me faire pièce. J'étais souvent tenté de la jeter dehors. Rien ne m'agaçait davantage que son assurance et son parfait contentement d'elle-même. Son esprit ressemblait à son corps, inébranlable, solide, bête et laid.

Le principe du piège me répugnait par trop.

Je regardais Claude, de plus en plus lourdement, en pesant sur lui. Il s'en apercevait et devait commencer de craindre pour sa liberté.

Un soir, me sentant par trop seul, j'interrogeai Claude avec une telle douceur et une telle tendresse qu'il ne put cacher le trouble qu'il ressentait. Rien n'était pire pour lui que l'amour de celui qu'il trahissait. Chaque jour, j'en étais sûr, il agissait cent fois contre mes enseignements, et voilà que je lui posais des questions auxquelles il était obligé de répondre et de répondre en mentant. Car il lui fallait choisir entre trahir ma confiance et perdre sa liberté. Il mentit donc mais cela le rendit bien malheureux ce qui ne l'empêcha pas de parler avec une aisance extraordinaire. Il inventait bien et s'animait à s'entendre. Ma tendresse qui n'était pas feinte fit brusquement place à la colère. Je hurlai.

— Tu mens, tu mens.

Il pâlit et courut dans sa chambre. Le lendemain, après une nuit sans sommeil, je courus hors de la maison. Je voulais

être entouré d'inconnus, me reposer en regardant tous ces visages indifférents qui jamais ne porteraient de nom. J'atteignis très vite le bourg voisin et m'assis à la terrasse du grand café, à l'ombre des platanes. C'était un jour de marché.

Je m'amusai à dessiner les paysans qui arrivaient dans de beaux costumes bien raides avec, droit sur la tête, une casquette ou un affreux taupé. Leurs épouses me tentaient aussi, bien sanglées dans leur blouse de satinette noire luisante. Tant de visages rouges et d'énormes poitrines ou bien de maigres petites femmes, maladives, ficelées dans de pauvres tailleurs honteux dont chaque bord roulottait. Il n'était presque pas de ces femmes qui eussent un corps bien proportionné, et je m'étonnais que la race devînt si laide et si gauche à faire les travaux les plus naturels du monde.

Je m'arrêtai de dessiner. Tout un groupe de garçons passait au milieu de la rue, pleins de prétention et de morgue, riant des paysans, imitant leur marche ou leur attitude, ressemblant eux-mêmes à de jeunes dindons dindonnant. Je cessai d'en rire. Claude s'avançait à son tour, le visage extraordinairement animé, révélant une intensité de vie inouïe. Il était évident qu'il ne pouvait être plus heureux qu'au sein de ce groupe imbécile et vulgaire et qu'il en était l'âme. Tous riaient de ses improvisations. Comme une jeune paysanne passait, fraîche et tentante, il se tourna vers celui qui paraissait être son « inséparable » et la lui désignant, fit un geste obscène.

J'étais glacé, privé de sang. Je n'avais jamais souffert pour Claude comme en cet instant. Qu'il pût se montrer si vulgaire et si bas, je ne l'eusse jamais pensé. Il ne m'avait pas vu. Ils me dépassèrent et disparurent. Les paysans passaient toujours et ne me paraissaient plus ridicules. Comme il m'arrivait souvent, je souhaitai me dépersonnaliser, être celui-là qui tenait son fils par le bras, un gros joufflu, solide et tranquille.

Comment Claude pouvait-il prendre un tel plaisir en compagnie de ces imbéciles et leur servir de chef ? Je l'aurais imaginé incapable de se lier, hautain, ne pouvant exercer ses maléfices que seul. Malgré les apparences, je ne pouvais renoncer à cette idée. J'aurais dû me montrer à lui. A son attitude, rien n'eût été plus facile que de vérifier si j'avais ou non raison.

Si j'avais connu les habitudes du pays, j'aurais su que la jeunesse dorée passait son temps à déambuler dans les rues avec une nonchalance affectée et qu'il me suffisait d'attendre quelques minutes pour les voir reparaître occupant le milieu

de la chaussée, parlant fort et regardant de haut en bas le menu fretin, J'allais partir quand j'aperçus leur avant-garde. Je m'avançai au premier rang de la terrasse afin de ne pas échapper au regard le plus distrait. Claude me vit, rougit excessivement et détourna la tête. J'attendis, espérant que les amis de Claude défileraient encore une fois. Ils revinrent en effet, mais Claude n'était plus parmi eux.

La preuve était faite. Claude avait honte de se trouver en une telle compagnie. J'attendis avec impatience l'heure du dîner.

Il s'y présenta sans une minute de retard et ne me dit rien de notre rencontre du matin, exactement comme s'il ne m'avait pas vu. Il espérait bien que je ne lui en parlerais jamais le premier. Je le fis pourtant, las de ces silences chargés, de telle sorte qu'il n'y eût pas dans ma voix la plus faible nuance de désapprobation.

— Je t'ai aperçu ce matin.

Qu'allait-il dire?

— Tu es venu au bourg? Ces mots sur un ton indifférent, destiné à me faire croire qu'il ne m'avait pas vu. Mais je repoussai toute précaution oratoire.

— Qui sont ces jeunes idiots que tu menais au combat?

Il ne répondit pas, se leva de table et courut dans sa chambre.

Le lendemain, il ne sortit pas, erra désœuvré autour de la maison. Je croyais deviner qu'il méprisait lui aussi ses compagnons, qu'il avait décidé de ne plus les revoir, mais qu'il s'ennuyait et craignait les moqueries qu'on ne manquerait pas de lui adresser sur sa docilité. Le surlendemain, il tint bon et je le pris en pitié. Mais je voulais qu'il m'expliquât cela lui-même. Je renouvelai ma question sous une forme plus aimable.

— Comment se peut-il que tu prennes plaisir à sortir avec ces garçons ridicules et prétentieux?

Il était obligé de répondre. J'avais posé les mains sur ses épaules et le regardais bien droit dans les yeux. Il se durcit.

— Tu as parlé avec eux? Tu les connais? Non, n'est-ce pas? Comment les juges-tu? D'après leur apparence? Tu m'étonnes.

— Il n'est pas bien difficile de voir qu'ils sont contents d'eux et méprisent les autres, qu'ils ont des manières ridicules, qu'ils n'hésitent pas à gesticuler de façon obscène en pleine rue quand passe une femme.

Le coup avait porté. Claude savait que je l'avais vu. Il eut honte de ce geste et dit pourtant :

— As-tu été jeune?

— Bien plus que toi, mais j'avais horreur de la vulgarité.

Claude était très sensible à un reproche de cet ordre. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il se dégagea brusquement et s'enfuit. C'était des larmes de rage.

Il resta encore tout un jour. Vers six heures de l'après-midi, un gendarme se présenta et demanda à me voir. Je pensai aussitôt qu'il voulait me parler de Claude. J'ouvris donc la porte-fenêtre donnant sur le balcon où Claude lisait, adossé au mur, invisible pour le gendarme. Il entendrait toute notre conversation.

Le gendarme était un homme très bien élevé qui accomplissait en venant me voir une démarche personnelle. Il me demandait de n'en rien dire à ses chefs qui eussent peu goûté une telle initiative. Il agissait ainsi parce qu'il savait bien qui j'étais et ce que j'avais fait pour mon fils, l'élevant entièrement, lui servant de professeur... etc.

— Voici les faits, monsieur. Vous savez peut-être que les gens du pays n'aiment pas beaucoup la bande de garçons dont fait justement partie votre fils. Chaque fois qu'il arrive quelque mauvais tour, ils les accusent d'en être les auteurs. A la gendarmerie, nous sommes habitués aux médisances ; nous n'en tenons pas compte, après avoir vérifié bien sûr. Vous comprenez bien que nous devons être prudents. Tous ces garçons sont les fils des fonctionnaires importants, des hommes qui ont une grosse position. On ne peut accuser à la légère. Vous comprenez ça sûrement, monsieur. Jusque-là, il ne s'agissait pas de choses bien graves, sauf la meule de paille. Vous vous souvenez, monsieur. Mais à ce moment-là, votre fils ne faisait pas partie de la bande.

« Voilà un mois, il y a eu un drame chez des gens... enfin le mari travaille au chemin de fer. Ils se sont aperçus que leur fille était enceinte. Ils l'ont questionnée plutôt rudement, mais ils n'ont jamais pu lui faire dire le nom de celui qui l'a mise grosse. Jusque-là, rien que de très banal, mais coup sur coup, deux autres filles ont été trouvées par leur mère dans un état intéressant. Interrogées, elles n'ont pas voulu répondre non plus.

« Cela nous a paru bizarre à la gendarmerie. Ces filles semblaient avoir peur et préféraient faire rager leurs parents et je vous assure qu'ils leur passaient quelque chose. Nous avons fait notre enquête. Je ne vous dis ces choses que parce que vous êtes en dehors du pays. Je sais bien que vous ne parlez à personne. Je n'ai pas le droit, vous comprenez. Eh bien ! nous sommes sûrs que la bande est responsable de ces viols. Nous n'avons pas de preuves. Ils sont malins. Et puis il n'y a pas de plainte déposée. On ne peut rien faire. Il n'y aurait

que le flagrant délit. On a beau battre la campagne et les bois... On garde l'œil ouvert. C'est tout ce qu'on peut faire. Moi, monsieur, j'ai une fille, je sais bien qu'à cause de son père, elle ne risque rien, mais c'est du banditisme, des façons de goujat et je voudrais bien agir. Impossible d'aller parler à ces messieurs du pays. Ils le prendraient de haut, se plaindraient de moi au brigadier. Alors j'ai pensé à vous qui avez un fameux garnement. Pardonnez-moi, mais c'est le pire de la bande. Il fait ce qu'il veut des autres. Si vous lui parliez. Il peut arrêter tout. Ce serait bien de votre part, monsieur.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Il n'y a que l'intention qui compte, comme on dit. »

Il fallait répondre à ce gendarme.

— Entendu, dis-je en lui serrant la main avec force. Et je le poussai doucement vers la sortie. Il était impossible d'être plus bref.

Il comprit que je ne pouvais en dire davantage, salua et s'éloigna.

J'allai sur le balcon et m'arrêtai devant Claude immobile sur sa chaise. Il ne détourna pas les yeux. L'expression de son visage me frappa. On n'y lisait ni la crainte, ni le défi, mais une sorte d'intérêt passionné. Il était visible que Claude se demandait ce qui allait arriver, prêt cependant à se défendre ou à contre-attaquer, ce n'était donc pas un sentiment fataliste. Il s'attachait à un *jeu* qui ne pouvait tourner au tragique. Je devais lui ressembler puisque avant de lui parler, alors que ma colère eût dû éclater d'abord, je pensai — en un éclair — à ces choses. Il y avait toujours un décalage entre nos actions, entre les réactions des autres nous concernant et nos propres réactions. Nous nous regardions trop agir.

Ma colère flamba si vite qu'elle se mua en mépris. Claude ne s'y trompa pas et se mit à rougir. Jusqu'à ce jour, il n'avait pu supporter le mépris, même injuste. Je lui dis simplement :

— Parle.

Il savait bien que je l'interrogeais ainsi de la façon la plus dure, qu'une série de questions plus ou moins menaçantes l'eût obligé à moins d'adresse. Je l'invitais à se dévoiler, à retracer l'histoire de ses relations avec les jeunes badauds du bourg.

— Quand tu m'as dit qu'on était en vacances, j'ai été très heureux mais assez vite, je n'ai pas su quoi faire. La bicyclette, ce n'est pas bien agréable dans un pays de côtes comme ici et je connais tous les environs par cœur. Alors je me suis ennuyé. Un jour que j'étais au bourg, j'ai causé avec un des garçons que tu as vus. Il m'a invité. Très vite, j'ai

R.F. PÉRIODIQUES

fait partie de la bande. Les premiers temps, je les trouvais très bêtes, puis je me suis habitué et je me suis amusé à essayer de les dominer. Tu comprends cela, papa, des garçons qui vous connaissent à peine et qui se laissent commander?

Il vit bien que ce ton « habile » ne pouvait réussir. Je détestais en effet cette façon de me mettre en cause pour m'apaiser et me lier. Il se tut brusquement, décidant d'attendre les questions. Mais je voulais qu'il parlât seul pour suivre sur son visage les expressions de la vérité en cette subtile transformation, cette retombée légère qui précède le mensonge.

— Parle, lui ordonnai-je avec toute la sécheresse possible.

Alors il le fit avec simplicité. Avant qu'il les connussent, ses amis voulaient accomplir des actes éclatants, faire parler d'eux. Ils ne savaient absolument pas comment. A moins qu'ils ne se décidassent à donner une pitoyable représentation de comédie.

— Ce n'étaient pas de petits saints quand je suis arrivé parmi eux. Je ne leur ai appris ni la prétention ni le mépris des autres. Ils étaient abondamment pourvus de ce côté-là. Je leur ai simplement dit que leur organisation était absurde et leurs manifestations tout juste bonnes à faire rire d'eux. Il faut inspirer un peu de crainte et séduire par le mystère, en un mot former une sorte de société secrète. L'idée leur a plu aussitôt. Ils m'ont chargé de tout, abdiquant très curieusement le désir, l'exaltation d'organiser. Auprès de moi, ils n'ont plus de vanité, plus d'orgueil. Ils ne savent prendre leur part que du résultat. Ils doivent être un peu effrayés des moyens employés.

Je faillis intervenir. Je me retins au dernier instant. Claude se laissait aller. Il avait pris six ans de plus en un moment. Une maturité marquée par le cynisme et le jugement net de l'entourage. Pas de pose vis-à-vis de moi. Tout à fait découvert, il en profitait au moins une fois pour renier toute précaution de langage.

« ...Notre grande préoccupation, c'est de trouver des filles. Quand elles sont au bourg. ce n'est pas possible, elles sont intouchables. On guette leur sortie, on les suit, on se saisit d'elles à trois ou quatre, on tâche de les faire rire ; c'est formidable. J'ai recommandé de ne pas abîmer les vêtements. C'est trop voyant.

« Nous n'avons pas eu un seul ennui. Dans le fond, les filles ne trouvent pas cela désagréable. Cela les excite. Elles ne se plaignent jamais à leurs parents, mais elles le racontent à leurs camarades et ça se sait. Il y a déjà beaucoup plus de jeunes filles qui vont se promener dans les bois. Nous ne les attaquons pas toutes, d'abord parce qu'il y en a de trop

moches, de trop jeunes aussi. Les gendarmes peuvent toujours essayer de nous prendre. Nous avons des guetteurs dissimulés tout autour et qui préviennent discrètement. Je savais bien que cela ne pourrait durer éternellement. Tu dois trouver cela détestable, je suppose. Je ne plaide pas, mais, franchement, la plupart des filles n'en sont pas à leur première fois. Aucun de nous n'est répugnant. Après tout, c'est un accident dans leur vie si plate, un peu de romanesque. Je te parle librement, entre hommes, tu as toujours voulu que je ne me cache pas de toi. Eh bien ! j'aime cela, moi, que nous soyons sept ou huit à tenir une proie bien vivante et à la prendre tour à tour. Il n'y a que ce côté farouche de l'amour qui m'intéresse... Mais baratiner une fille pendant des jours pour qu'elle veuille bien se laisser... Non. Supplier une femme de faire ce qu'elle meurt d'envie de faire, tu trouves pas ça idiot? Non? On s'amusait bien. On faisait aussi quelques blagues assez fortes. De votre temps, vous lisiez *les Copains* et rêviez de les imiter. Nous aussi, mais nous ne rêvons pas seulement. Nous avons pris quelques « complet-veston » et quelques cintres dans un magasin de confection et nous les avons accrochés sur un fil télégraphique, avec une banderole portant le nom du magasin. C'était drôle, absolument pas méchant ni cruel. Nous avons fait insérer dans les journaux l'annonce de la mort de quelques hommes importants du bourg. Nous avons annoncé de faux mariages.

« Voilà tous nos crimes. Maintenant il va falloir laisser les filles tranquilles. Tout au moins celles du pays. On aura bientôt une voiture.

— Une traction avant?...

Claude me regarda. Je dis encore :

— Vous aurez bientôt des armes. Vous assassinerez. Claude, si tu ne changes pas tout de suite, tu auras une mort tragique, j'en suis certain.

« Je suis accablé de tristesse et je vois ta vie sous un jour lamentable. Comment penses-tu la supporter? Tu es à l'aise au milieu de l'immonde. Il n'y a jamais de douceur, de tendresse dans vos actes, rien que de la brutalité, un mépris total de la sensibilité des autres. Vous écrasez tout et c'est ton œuvre. Tu es le maître de cette troupe d'hommes de main. Et tu en es fier, tu croyais que je rirais, mais comment veux-tu que l'acte drôle en soi d'aller suspendre ces costumes ne soit pas entaché, souillé quand il est commis par de petites frappes comme vous.

Claude blêmit. Je venais de l'humilier terriblement.

— Vous avez choisi d'être la racaille. Vous êtes la racaille. C'est beaucoup plus facile. Vous n'auriez jamais eu l'idée de

constituer une société — secrète puisque vous y tenez — pour venir en aide aux gens sans qu'ils le sachent. C'était infiniment plus intéressant. On vous aurait pardonné certaines violences, certaines contraintes exercées si vous aviez agi en redresseurs de torts, mais vous vous mettez à dix pour forcer une fille. Vraiment admirable ! Et cette assurance d'êtres supérieurs, au-dessus des lois. Tant de bêtise et de prétention.

« Il suffit. Réfléchis à ce que je pense de toi et vois si tu peux le supporter. Je ne te punis pas. Quelle punition suffirait? Pénètre-toi de ta propre saloperie. Ce sera ta vraie punition.

« Je ne comprends pas. Je ne t'ai enseigné que de belles choses, t'ai fait lire les plus beaux livres, t'ai fait vivre dans l'air le plus pur.

« Écoute, Claude. Je viens de te montrer le mépris que j'ai pour toi. J'en suis désolé. C'est à toi de me l'arracher de l'esprit. Ce sera difficile mais tu peux y parvenir. Tout froissé que tu puisses être, je voudrais que tu tentes de m'expliquer pourquoi tu es mauvais. Je sais bien que ma question est bizarre, mais certainement moins incompréhensible que la raison de ta malfaisance.

Claude répondit très doucement et de façon très recueillie.

— Quand j'accomplis un de ces actes mauvais, j'éprouve une émotion agréable. Je n'ai pas de plus grande joie que de m'élancer dans une vie nouvelle. Je sais très bien que je suis au bord d'un acte dangereux ou mauvais, mais rien ne m'attire davantage. Quand nous sommes arrivés ici, le changement était si prodigieux que j'ai cru pouvoir échapper à ma nature, mais tu m'as emmené à Marseille et ce que j'ai vu là-bas m'a fasciné. J'étais certain que je m'enfuirais pour y retourner. Tu l'as deviné et m'as précédé. Alors j'ai pensé que je devais m'effacer devant toi qui m'es supérieur et me laisser modeler, mais je ne le peux et me jette sur tout ce qui passe à ma portée comme ces camarades que je mène, comme ces filles dans le bois.

« Je crois qu'à mon âge on aime le mal en soi pour le plaisir de ressentir vivement le trouble d'un acte injuste et mauvais et non pas pour obtenir telle ou telle chose au moyen de cet acte. Je crois que j'apporterais la même ferveur à faire le bien, si je voyais clairement qu'il me procure le même trouble. Or c'est à l'opposé. J'y gagne une conscience claire, un calme parfait, mais pas la moindre exaltation. Alors je me sens devenir un petit être bien sage, bien gris, dépourvu de tout intérêt humain.

« Tu m'accorderas que je ne suis pas hypocrite. Je prends

simplement les précautions normales pour ne pas être entravé. Je ne mens pas par goût. Ce qui te rend malheureux, toi papa, c'est que tu n'as pas choisi assez nettement. Tu es du côté du bien évidemment, mais tu n'as pas d'enthousiasme.

— Claude, je te prie de ne pas me juger. J'ai connu une grande exaltation quand j'ai commencé de te servir de professeur. Ce que tu ne sais pas, c'est que, chez un homme de mon âge, les regrets montent et tendent à tout envahir. Il faut porter à la fois les regrets et les désirs. Pour toi qui as à peine vécu, le passé n'a pas de poids. Tu peux t'élancer sans crainte. Si j'avais trouvé chez toi un peu de flamme... mais non, tu te réfugies dans les profondeurs les plus noires de ta conscience pour en surgir, vif et alerte, auteur d'une nouvelle saleté. J'ai bien compris tout ce que tu m'as dit. Tu l'as très bien exprimé. Une seule question se pose : Choisis-tu vraiment de faire le mal?

Il répondit de façon un peu ambiguë :

— Je sais toujours exactement ce que je fais.

Rien ne pouvait m'inquiéter davantage. Nous étions en veine de franchise. Je le lui dis. Il changea de visage.

— Je suppose que les vacances sont finies, dit-il d'un ton outrageant.

La rage m'envahit. Claude le comprit et me regarda droit dans les yeux. Je luttai contre un vertige : je voulais le battre, l'assommer de coups. Je fermai les yeux un moment pour gagner l'apaisement. Quand je les rouvris, j'étais d'un calme effrayant. Claude s'était un peu reculé et me considérait, un sourire aux lèvres sous le masque du cynisme. Alors, mettant tout en œuvre pour que mon départ ne ressemblât pas à une capitulation, je sortis de la maison et courus me réfugier dans le bois. J'avais trop mal et ne pouvais supporter de voir mon enfant sous cet aspect hideux. Bien caché au cœur de la chêneraie, je versai plus de larmes qu'en toute ma vie passée. Il me semblait n'avoir plus d'armes pour combattre, rien d'autre à faire que de laisser glisser Claude jusqu'à la catastrophe finale.

Quand, épuisé, meurtri, je revins doucement vers la maison, j'étais décidé à surveiller Claude de très près pour gagner du temps ; mais d'affection, de tendresse, il n'était plus question.

Le lendemain, Claude ne sortit pas de sa chambre. La surveillance fut bien simplifiée. Le surlendemain et les deux jours suivants, il fit de courtes apparitions, prit ses repas avec moi et retourna dans sa chambre. Sa retraite n'était pas une bouderie, mais plutôt un temps pour la réflexion.

J'entrai une fois chez lui, sans qu'il s'y attendît, pour lui

demander un livre. Il était assis très droit sur son lit et paraissait réfléchir profondément.

Cela ne fit que m'inquiéter. Les pensées de Claude ne pouvaient le mener qu'à de mauvaises actions. Il ne balançait pas entre deux façons de vivre. Il cherchait quel grand coup frapper. Il me faisait peur.

Passant devant sa porte close et l'imaginant la tête levée, le regard fixe, je croyais abriter chez moi un conspirateur.

Le cinquième jour, comme il descendait dîner, je compris qu'il venait de prendre un parti. Il n'avait plus cet air vague des jours précédents, quand il ne savait à quoi se résoudre. Il était par contre impossible de déterminer s'il s'était résolu au bien ou au mal. Le même air satisfait présidait à l'un ou à l'autre. En même temps, il ne manquait pas de gravité, comme s'il était pénétré de l'importance très grande de l'acte à accomplir.

J'attendais ce moment depuis tant d'heures angoissées que je fus délivré dès son apparition. Nous nous étions assez enlisés l'un à côté de l'autre. Il valait mieux que je puisse agir directement contre lui.

Je l'interrogeai sur ses réflexions solitaires au cours de tous ces jours passés dans sa chambre. J'évitai soigneusement toute condescendance. Je m'efforçai même de n'avoir pas l'air d'un père, mais d'un ami. Cela m'était déjà très difficile. Claude m'inspirant à ce moment une sorte de répulsion mêlée de curiosité ; aucun sentiment ne pouvait être moins amical. Mais j'avais l'habitude de me contraindre.

Je lui demandai donc :

— A quelle conclusion es-tu arrivé? Car tu as fait retraite tout comme un moine.

— Je crois que nous menons une vie qui ne peut plus nous convenir.

— Tu me reproches quelque chose.

— Oui ; de ne pas m'accorder toute ma liberté. A moi, il me la faut. La plus légère contrainte me rend fou.

— Mais tu profites de ta liberté pour faire cent mille bêtises.

— Parce que ce n'était pas une vraie liberté.

— Et que serait-ce pour toi?

— De faire l'expérience de vivre seul.

— Sans argent?

— Tu me donnerais juste de quoi vivre pour que je ne tombe pas dans un autre esclavage.

— Où irais-tu?

— Au quartier Latin.

— Et qu'y ferais-tu, des études?

— Je ne sais pas encore.

Tout ce qu'il demandait *paraissait* raisonnable, mais je discernai un côté menaçant dans le ton tranchant qu'il employait.

— Et tu crois que je suis disposé à accepter?

— Tu le regretterais, je t'assure.

Il avait dit cela d'un air implacable et dur. Je sentis en moi une sorte de peur, mais la colère vint aussitôt.

— Tu oses me menacer? Monte dans ta chambre.

— Comme tu voudras.

Il mit les mains dans ses poches, me regarda avec une parfaite insolence et, lentement, comme en flânant, remonta dans sa chambre.

J'allai dans la mienne et j'attendis. J'étais persuadé que ce ne serait pas très long. Il y avait un silence extraordinaire dans la maison. Je m'étendis sur mon lit et Claude dut croire que je m'étais couché en entendant le bruit caractéristique des ressorts du sommier, mais je ne l'avais pas fait exprès.

J'attendis longtemps encore et saisis enfin un bruit léger. Claude sortait de sa chambre. Je le suivis. La nuit était parfaitement noire. Dehors une minute après lui, je l'entendis à dix mètres de moi dans la cabane à outils. Il cherchait quelque chose, saisit certainement un objet de fer et descendit en direction de la vallée.

Je le suivis sans le voir, au bruit de ses pas. Il allait vite et j'avais beaucoup de mal à ne pas me laisser distancer. J'entendis à nouveau un choc métallique et compris qu'il tenait une barre de fer dans sa main.

J'étais couvert de sueur. L'angoisse me serrait la poitrine. Je craignais de le perdre. J'avais l'impression d'être sur la piste d'un criminel. Je devais ne faire aucun bruit, ne pas tomber. Je marchais les mains en avant, me les déchirais aux genêts épineux. Quelquefois je m'arrêtais, n'entendant plus rien. L'affolement s'emparait de moi... Et le pas de Claude beaucoup plus loin. Je devais courir, réduire la distance.

Claude n'hésitait pas sur le chemin à prendre. Je m'étais aperçu que nous avions quitté le sentier de Pardeilles et avions tourné à notre gauche, nous engageant dans la vallée d'Albins. Nous marchions maintenant sur le flanc sud de notre montagne en dessous de l'à-pic.

Claude s'arrêta, car je cessai brusquement de l'entendre puis la barre de fer heurta un rocher. Je m'approchai. Il s'en servait certainement comme d'un levier. Le rocher bascula, roula et tomba quelques mètres plus bas dans un fracas de branches. Presque aussitôt, Claude passa devant moi en courant. Il remontait à la maison.

J'attendis quelques secondes pour qu'il ne pût me voir et j'allumai ma lampe électrique. Le faisceau lumineux fit briller deux rails luisants. Je me précipitai sur la voie. Le rocher l'obstruait complètement. J'essayai de le basculer hors des rails, mais il ne bougea pas d'un pouce. Je me rendis compte que même avec le levier, il m'eût été impossible de le sortir. Claude n'avait fait qu'aider de toutes ses forces à la rupture d'un équilibre instable.

Accablé, je serrais le rocher entre mes bras, jamais une tristesse plus lourde n'avait pesé sur moi. Je ne savais plus que faire de ma vie. Il fallut la pensée d'un train pour que j'oublie mes peines personnelles. Rien ne compta plus que la conjuration de ce danger. Je me précipitai au-devant du train. Il n'y avait pas de gare avant six ou sept kilomètres. Il me semblait qu'aucun convoi ne passerait avant l'aube. J'aurais le temps de faire mettre les signaux au rouge.

Je marchai plus doucement, l'angoisse dans la gorge. Une crainte m'était venue que Claude eût laissé des traces de son passage. J'avais déjà parcouru la moitié du chemin. Mon inquiétude m'obligea de retourner en arrière. Cela me parut criminel, mais je le fis.

Dans mon trouble, je me heurtai violemment au rocher. Mes mains devinrent rouges de sang. Je souffris par tout le corps. Je grimpai cependant sur la plate-forme d'où Claude avait précipité le bloc. Pas de traces, mais l'arme elle-même. Claude avait oublié la barre de fer. Je perdis l'esprit. Le chagrin, la colère, l'affolement, la douleur, la nécessité d'agir vite, c'en était trop. Je pris la barre dans mes mains à vif et tentai de faire basculer le rocher. Il ne bougea pas d'un pouce. Je remontai sur la pente au-dessus de la voie, cachai la barre dans une touffe de buis et repartis en courant vers Albins. Je tombai trois fois sur le ballast. L'horloge électrique de la petite gare marquait quatre heures. Il restait peut-être deux heures.

Toutes les portes étaient fermées et protégées par des volets amovibles exactement semblables à ceux des vieilles boutiques. Je tapai du poing, criai, appelai. Pas le moindre signe de vie. Le bâtiment de la gare ne comportait pas de logement. Je devais courir au bourg d'Albins quelque quinze cents mètres plus loin. J'allais repartir quand j'aperçus sous un auvent un petit tableau portant l'indication de toutes les heures de train. Je le lus en tremblant. Le train devait passer trois quarts d'heure plus tard. Je pensai qu'il suffisait d'attendre le chef de gare et je m'assis sur un carré de paille comprimée dans le hangar à marchandises. C'étaient les premières minutes d'apaisement depuis le début de la

nuit. Le froid extrême m'empêcha de les goûter. Je ne sentais plus mes mains. Je frissonnais, souffrais de toutes les façons.

Je sautai sur mes pieds d'un coup. Une locomotive haut-le-pied passait devant moi, roulant droit sur le rocher. Je me précipitai en criant, mais le mécanicien n'entendit rien, ne se retourna pas. Je me mis à courir derrière la machine, hurlant toujours.

Elle n'allait pas vite, mais me distança en quelques tours de roue. Il n'y avait plus rien à faire. Impossible de prévenir le chef de gare. La machine ne mettrait pas dix minutes pour atteindre le rocher.

Je courais plus vite que je ne le pouvais, trempé de sueur, épuisé, hors d'haleine, les bras et les jambes lourds. J'entendis le choc. Je croyais être tout près : Il me fallut un quart d'heure encore. J'aperçus la machine dressée contre le rocher et le mécanicien debout à côté, fumant une cigarette, indécis. Je perdis tout à fait le souffle, sentis une atroce sueur froide au front et n'eus que le temps d'aller tomber derrière un buisson de genêts d'Espagne. Quand je revins à moi, le mécanicien était parti.

Je remontai vivement vers la ligne des bois où je pourrais ne pas être vu. J'avais repris la barre de fer et me hâtais. J'arrivai à la maison, rangeai la barre de fer et me glissai dans la cuisine. Sophie n'était pas encore descendue.

Je passai doucement devant la chambre de Claude sans faire le moindre bruit, me déshabillai et me couchai. Je luttai de toutes mes forces pour ne pas dormir. La colère et le chagrin l'emportèrent et je guettai le réveil de la maison.

Dès que j'entendis remuer la lourde masse de Sophie, je me levai et passai ma robe de chambre. Elle descendit, alluma le feu. Je descendis à mon tour et l'envoyai au bourg en lui donnant assez de courses à faire pour qu'elle ne revînt qu'au début de l'après-midi.

Aussitôt que nous fûmes seuls dans la maison, Claude et moi, je me laissai aller à la fureur. Je n'en pouvais plus. J'entrai dans la chambre de mon fils, le saisis par le bras et le traînai hors de son lit. Son visage se décomposa. Je descendis l'escalier avec lui, le conduisis dans la remise à outils et lui montrai la barre de fer. Il essaya de jouer l'étonnement.

Je désirai le tuer de mes mains.

Je le secouai de toutes mes forces. Sa tête ballotta de tous les côtés. Il cria et ma rage grandit encore. Je le giflai des deux mains à toute volée, le jetai à terre. Il se releva aussitôt et bondit sur moi, la figure convulsée. Je bloquai ses misé-

rables poings, lui tordis les bras. Il voulut crier, mais se retint et dit très bas d'une voix chargée de haine :

— Brute.

Je l'agonis d'injures, le traitai d'assassin en le frappant partout. Il voulait me rendre les coups, mais j'étais intouchable. Il eut peur, comprit que je voulais le tuer et tenta de s'enfuir. En deux enjambées je le rattrapai, saisis son col de pyjama, serrai son cou avec mon avant-bras gauche et le renversai en arrière. Je le sentis devenir mou et le laissai glisser à terre. Une seconde, je le crus mort et ne regrettai rien, mais je compris aussitôt qu'il n'était qu'évanoui.

Je l'abandonnai là et rentrai dans ma chambre. Je n'étais pas calmé. Ma haine n'était pas morte encore. De ma fenêtre, je le voyais étendu sur le sol, bras et jambes écartés, comme l'image même de mon malheur endormi pour un temps trop court. Claude allait reprendre connaissance, ramener son corps à la verticale, recommencer de penser et de nuire. Je savais bien maintenant que je ne pouvais le tuer, que je ne le voulais pas, que je ne le toucherais plus jamais, fût-ce du bout d'un doigt.

Il bougea, remua ses jambes et ses bras et se leva en titubant.

Un extraordinaire mouvement de pitié s'empara de moi, mais je ne fis pas un geste, ne pouvant ni lui parler ni aller vers lui. La tête lui tourna encore et il s'allongea volontairement. Alors je descendis, le pris dans mes bras malgré sa résistance impuissante et le couchai dans son lit.

Je n'avais déjà plus pitié de lui. Je rentrai dans ma chambre. J'avais le cœur glacé.

IX

Je pensais bien que tout était perdu, que cette correction qu'il méritait cent fois, depuis des années, avait transformé son hostilité en haine déclarée. Je le savais et j'avais peur de lui. Sa figure bleuie par les coups, son regard blessé, avili, me torturaient et je ne trouvais en moi aucun élan qui me portât vers lui. Quelque faculté d'oubli que j'eusse, je ne pouvais pas ne pas voir Claude basculant le rocher sur la voie et s'en allant furtif, rapide, insensible.

Il avait appris en ma présence, par Sophie, l'accident arrivé à la locomotive. On avait vu l'endroit d'où le rocher était tombé. Cela était apparu comme très normal. Il y avait longtemps qu'on craignait les éboulements sur cette ligne et

la vitesse devait toujours être très réduite. Heureusement le mécanicien n'avait rien.

Sophie parla très longtemps. Nous ne l'écoutions plus ni l'un ni l'autre, perdus dans nos pensées. Tout à coup elle s'arrêta, et si brusquement que je la regardai, étonné. Elle venait de remarquer l'état dans lequel se trouvait Claude. Elle recommença de jaser, remettant à plus tard le moment de satisfaire sa curiosité. Elle tenait une si belle occasion de bavardage infini. Cependant elle débita ses commentaires un peu moins vite, comme si elle hésitait, en jetant constamment des regards vers Claude. Elle s'arrêta enfin. La curiosité l'emportait.

— Que vous est-il arrivé, monsieur Claude, pour que vous soyez tout tapé?

— Mais rien du tout, Sophie, absolument rien, répondit Claude sur le ton du persiflage.

Elle me regarda. Je restai muet. Elle sortit dignement.

Chaque fois que je demeurais seul avec Claude, l'un ou l'autre de nous ne pouvait le supporter. Il me regardait d'une façon lourde et vide. Il devait découvrir dans mes yeux de l'horreur et une triste pitié. Il se levait, très pâle, et disparaissait ; ou bien c'était moi, le moins ostensiblement possible.

Je pensais quelquefois : il ne me pardonnera jamais ces coups. Cette idée de pardon ne me paraissait pas bizarre parce que je ne mettais jamais mes propres griefs au premier plan. Je me dépersonnalisais si facilement que je pouvais toujours entrer dans la peau des autres. Bien que je ne comprisse pas les raisons profondes de Claude, j'imaginais très bien — et je ne croyais pas me tromper — que selon lui j'étais une ignoble brute. Ne possédant pas cette faculté si encombrante de sortir de soi-même, il était prisonnier de sa rancune empoisonnée.

En le battant, je lui avais fait une injure mortelle, je devais me méfier de lui. J'étais certain qu'il se vengerait de la façon la plus cruelle. Autrement il ne pourrait pas vivre. Jusqu'à ce jour, Claude serait plus qu'à demi mort. Je voyais toutes ces choses aussi clairement que si j'en avais ordonné le déroulement.

Il fallait continuer de vivre ainsi sans la moindre foi. C'est presque impossible. Je prenais un livre et le posais aussitôt ; je ne dessinais plus. Qu'attendais-je? que cela finît? que Claude s'enfuît encore, ce qui ne pouvait manquer?

J'aurais voulu dormir indéfiniment.

J'observais mon fils. Il restait assis pendant des heures sans dire un mot. Je le voyais de ma fenêtre ou le rencontrais

au cours d'une promenade sur le plateau. Il ne descendait plus jamais à Pardeilles ni au bourg. S'il levait ses yeux sur moi, ils étaient glacés ou chargés d'une haine mal dissimulée.

Je n'avais jamais été aussi malheureux. S'il y avait quelque chose que je détestais, c'était me mouvoir dans un milieu hostile. Je savais bien que j'aurais été prêt à lui pardonner mais c'eût été par égoïsme et je reculais devant ce vieil hydre. J'acceptais d'être haï. C'était une souffrance de chaque instant. Parfois je n'y tenais plus et décidais d'ouvrir les bras à Claude, mais je m'arrêtais à temps. Un raisonnement ou l'horreur qu'il m'inspirait encore interdisaient cette lâcheté.

Je sentais l'exaspération me gagner. De terribles difficultés d'argent m'assaillaient en même temps. Je ne travaillais plus. On m'avait oublié. Quelques lettres adressées à des éditeurs d'art m'avaient valu des réponses désobligeantes.

Traversant ma montagne, je remarquais qu'après des années de tranquillité absolue, le gibier était revenu en abondance. Je pourrais vendre un bon prix. Je pensais secrètement : « Quand tout sera *fini*. » Je crois bien que je prévoyais une date et pourtant cela me désespérait. Il m'arrivait une minute par jour de retrouver un peu d'espoir. J'y mettais fin sauvagement.

Claude cherchait toujours sa vengeance, ou bien hésitait-il simplement devant celle qu'il avait imaginée. Je savais bien aussi que je devais me méfier. S'il m'arrivait de marcher au bord d'un à-pic, je regardais autour de moi.

Soudain l'attitude de Claude changea. Il releva la tête et demeura plus volontiers près de moi. Il me regardait attentivement, avec moins de haine, semblait-il, si l'on peut y découvrir des degrés.

A la même époque exactement, je ressentis des brûlures d'estomac. J'y étais assez sujet, mais je ne doutai pas un instant que Claude cherchât à m'empoisonner.

C'était une rentrée brutale dans l'action, mais j'en étais arrivé à un tel point d'ennui que je m'apprêtai à jouer un jeu serré et connus une sorte de joie sombre, la seule qui pût me venir de mon fils. Je pensai immédiatement à l'arsenic. Rien n'était plus facile à se procurer sous forme de poudre à usage agricole. Il eût cependant éveillé la méfiance du pays s'il en avait acheté, car chacun savait que depuis longtemps nous ne cultivions plus rien. Il avait pu s'en procurer à Valence quand nous étions revenus de Marseille, presque un an plus tôt. Il était très possible qu'il eût éprouvé le désir de se débarrasser de moi à ce moment-là, la seule façon pour lui de gagner sa liberté. A la réflexion, cela ne

tenait pas. Eût-il osé agir ainsi alors que je venais de lui donner la preuve d'une divination extraordinaire?

J'étais absurde de ne penser qu'à Valence. Pendant ces vacances que je venais de lui octroyer, au cours d'une promenade joyeuse, rien n'était plus facile que de demander un paquet d'arséniate antidoryphore. Étonnante époque où l'on vend du poison sans même y penser.

Qu'avait-il attendu pour me l'administrer? Sans doute que je me montrasse tyrannique. Tant que je le laissais libre, il tolérait que je vécusse. Il ne souhaitait peut-être même pas me faire mourir ; me rendre malade pouvait lui suffire.

J'ouvris un traité de médecine pratique et je lus l'article « Empoisonnement à l'arsenic ». On parlait de vomissement alimentaire suivi de vomissements bilieux et muqueux. Cela ne m'était pas encore arrivé. Je ne savais plus que penser, ne renonçais pas à mon idée d'empoisonnement.

Je tentai une expérience. Après avoir déjeuné et bu mon café, je me fis vomir avec un dégoût inexprimable, recueillis un échantillon et le portai à l'analyse à dix kilomètres de là, dans un laboratoire installé en pleine campagne et qui fabriquait du sérum de cheval. Quelques mois auparavant, j'avais rencontré le directeur et nous avions parlé longuement. Il fit l'analyse aussitôt et ne trouva rien. Pour calmer mes brûlures, il me conseilla de prendre une poudre de kaolin additionnée de belladone.

Le lendemain, après le déjeuner, je fus pris de vomissements alimentaire, bilieux et muqueux, accompagnés de douleurs très vives. J'envoyai Sophie acheter une ampoule d'apomorphine, une bouteille d'eau de Vichy, de la magnésie hydratée, un bon diurétique, suivant ainsi les indications du traité de médecine.

Claude était parti se promener aussitôt après le repas. Je me traînai hors de mon lit et cherchai l'arséniate qu'il avait employé. Si c'était l'arséniate de plomb, j'avais à peine de chances d'en sortir, mais on vendait surtout l'arséniate blanc, l'arséniate de chaux. Dans sa chambre, rien. Ce ne pouvait être dehors. Le temps était trop pluvieux. Ce devait être une boîte neuve. Je ne trouvais rien. Je changeai de méthode et ouvris tous les vieux paquets, les vieilles boîtes que je pus trouver dans la cabane à outils. Trois vieux récipients troués et rouillés contenaient de la poudre blanche. Je prélevai un peu de chaque, fis trois paquets numérotés, remontai me coucher à bout de forces.

Sophie, inquiète, avait presque couru. Je pus me soigner à temps. Il m'était impossible d'appeler un docteur. J'avalai la moitié d'une boîte de magnésie et la bouteille d'eau de

Vichy, m'agitai pour que l'estomac fût bien baigné, attendis un peu, me piquai à l'apomorphine, vomis pendant près d'une demi-heure, absorbai une forte dose de diurétique, attendis deux heures et bus une grande quantité de lait pour faire travailler mes reins.

Je me sentais infiniment mieux. La dose n'était pas mortelle.

Quand j'entendis Claude rentrer, je fis disparaître tous les médicaments. J'avais défendu à Sophie de lui dire que j'avais été malade. Il vint me voir très naturellement. Avec un détachement parfait, je lui dis que j'étais un peu fatigué et que je restais au lit. Quand il sortit de la chambre, je me mis à pleurer doucement. Le lendemain, j'étais sur pied et retournais au laboratoire. La poudre blanche était de l'arséniate de chaux. J'avais recueilli un peu de mes vomissements de la veille. Ils contenaient une assez forte dose du même arséniate. Je demandai au chimiste de garder le secret. Il ne me le promit que lorsque je lui eus juré de prendre moi-même toutes les mesures nécessaires.

Je ne me sentis pas le courage d'avoir une explication avec Claude. Je profitai simplement de son absence pour disposer sur la table de sa chambre, les trois boîtes et le flacon avec son étiquette d'analyse.

J'attendis dans ma chambre, Claude rentra peu après. Je l'entendis ouvrir sa porte, aller jusqu'à sa table puis plus rien pendant presque une heure. Il devait être pétrifié, éperdu.

Je ne crois pas qu'il soit possible de souffrir davantage. Pendant cette heure, des sanglots montèrent à ma gorge et n'éclatèrent pas ; une angoisse insupportable m'obligea de m'étendre. Je faillis me trouver mal de douleur. Derrière la cloison, mon fils, un jeune homme de dix-huit ans, contemplait la poudre et le flacon d'un œil fixe. Nous n'étions pas à deux mètres l'un de l'autre. Cette fois, je n'avais plus d'espoir. Jusque-là, inexplicablement, rien n'avait pu l'empêcher de renaître chaque fois. Maintenant, c'était fini. Non pas parce qu'il avait voulu me tuer — j'évitais toujours de considérer les injures personnelles, fussent-elles de cette taille — mais parce qu'il était vraiment descendu au plus bas, au dernier degré de l'abjection. Que ce désir de me tuer lui soit venu parce que je l'avais battu justement, qu'il pût s'ouvrir si grand à la rancune aveugle, à la haine, qu'il vînt me voir pour observer l'effet du poison, c'était impardonnable. Quel affreux mensonge que son apparence physique !

J'avais l'impression que mon cœur battait difficilement. Il me paraissait énorme, douloureux. Je répétais la litanie de mes malheurs : Un fils perdu, un métier... perdu, une

vie... perdue. Il faudrait pourtant recommencer autre chose. Pour l'instant, il n'était que d'attendre. Claude allait prendre une décision. Je ne cherchais pas à deviner laquelle. Ma passivité était absolue.

Au bout d'une heure à peu près, je l'entendis bouger. L'idée me vint qu'il allait s'empoisonner. Je n'y croyais pas vraiment. Je ne bougeais pas. J'étais incapable de faire un geste.

Il ouvrit son armoire, sa valise. Il savait que j'étais là, que je l'entendais. Il partait et ne s'enfuyait pas. J'écoutais, j'écoutais... Ce fut vite fait. Il descendit l'escalier. La valise heurta les marches. Je ne pouvais toujours pas bouger. Ma volonté était paralysée. J'étais trop malheureux, mais sans la moindre révolte. Je ne connaissais que l'accablement.

Quand il fut parti depuis une heure, je trouvai la force de me lever, de descendre à la cuisine et de congédier Sophie. Je lui remis le dernier argent qui me restât. A ma grande surprise, elle ne protesta pas. En un quart d'heure, elle fut prête. Avant de s'en aller, elle vint à moi, me tendit la main, me regarda bien dans les yeux, se détourna et prit le chemin de Pardeilles. J'avais eu le temps de lire dans son regard une extrême pitié.

Ainsi, tout était fini et je n'avais plus qu'à partir moi aussi. Mais je ne le pouvais pas. Il fallait d'abord trouver de l'argent et c'était une chose odieuse que d'avoir de tels soucis en un tel instant. J'allai voir l'agent immobilier du bourg. Il avait vendu la propriété autrefois à mon ami le chasseur. Il fut heureux à l'idée de la vendre encore et me prêta la somme que je demandais, d'autant plus facilement que je ne démeublais pas la maison. Je n'emportais que mes vêtements.

Ma valise faite, je voulus partir. Je ne pus m'y résoudre encore. J'aimais cette montagne pour elle-même et supportais mal de la laisser derrière moi toute prête à se donner à un autre.

J'avais quelques provisions et pouvais vivre encore quelques jours sans entamer l'argent de mon voyage. Je me promenais sans trêve ou bien restais des heures sur le balcon à regarder les lointains. J'avais l'esprit fatigué comme si je relevais d'une congestion cérébrale. C'était l'excès de douleur. Je ne pensais ni à Claude ni à moi ni à ma vie future. J'aurais voulu rester là indéfiniment.

L'agent immobilier vint faire visiter la maison à un couple d'une vulgarité telle que la rage me prit. Je ne pouvais supporter l'idée qu'ils s'installeraient dans mes meubles, sur ma montagne. Je les mis à la porte. L'agent entra dans une fureur que je calmai avec quelques mots énergiques. Je lui rendis

son argent et le priai d'abandonner ses recherches. Il me demanda une indemnité. Je la lui promis et le poussai par les épaules.

Je retrouvai un peu de joie, mais tout aussitôt le souvenir de Claude. Il y avait huit jours qu'il était parti. Il fallait que je sache ce qu'il était devenu. Je fermai la maison en promettant aux murs, aux arbres, à la terre de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour les garder.

J'avais assez d'argent pour aller à Valence. Là, je vendis à un joaillier tous les bijoux en or que je possédais.

Le soir même, j'étais à Paris. Claude s'y trouvait certainement. J'agissais avec une assurance parfaite, comme si j'étais guidé ou que je fusse en état second. Si je voulais raisonner, j'arrivais à la même conclusion. Il avait évité Marseille où je l'avais déjà retrouvé. D'après ses confidences, Paris l'attirait, et surtout le quartier Latin. Ce jeune homme solitaire rêvait certainement de se plonger dans ce courant de vie.

J'allai donc l'y rejoindre. Je m'installai un matin au Dupont contre la grande vitre de la rue du Sommerard et j'attendis. A midi et demie, Claude entra, seul. Dissimulé par un journal, j'étais bouleversé. Il s'assit dos à dos avec moi. Il n'y avait entre nous que l'épaisseur du dossier de la banquette. Il sortit une feuille de papier de sa poche et se mit à écrire. Il paraissait parfaitement à l'aise quoiqu'il portât encore les marques de mes coups. Il était beau et par un jeu de glaces, je le regardais avec une tristesse infinie. Comme on était tenté de l'aimer ! Il pouvait faire toutes les dupes qu'il voulait. J'avais sur moi du papier à lettre. J'écrivis rapidement à Claude : « Tu réussiras très bien à Paris, tu as tout ce qu'il faut pour cela, mais tu t'y perdras aussi. Avons-nous de la haine l'un pour l'autre? Moi, certainement pas. Tu as voulu me faire du mal. C'était peut-être un excès d'amour. Reviens. »

En guise d'adresse, je dessinai Claude sur l'enveloppe J'avais cherché la ressemblance la plus exacte.

J'appelai le garçon et lui remis la lettre en lui commandant de dire qu'elle était contenue dans une autre enveloppe adressée à la direction avec un mot d'explication. Je m'étais levé pour lui parler, sinon Claude eût pu entendre. En revenant m'asseoir, j'effleurai sa tête de ma main. Il sursauta. Je m'excusai. Il ne s'était pas retourné.

On lui apporta la lettre. Il reconnut aussitôt mon dessin et interrogea le garçon qui fit la réponse que je lui avais commandée. Claude regarda longuement son portrait. Il ouvrit enfin la lettre et je l'entendis dire :

— Non !

Il se mit à rêver. Je dus prendre terriblement sur moi pour ne pas me lever et aller m'asseoir à sa table. Tout se brouillait dans mon esprit. Je ne savais plus rien sur Claude. J'étais prêt encore à l'innocenter de tout. L'important n'était-ce pas qu'il fût là près de moi, qu'il n'y eût qu'à étendre la main?

Je demeurai immobile et pensai si fortement à lui qu'il dut le sentir et s'agita un peu sur sa banquette.

Il se leva enfin et je n'osai pas le suivre. Je comptais sur le hasard qui m'avait si bien servi.

Les jours suivants, je revins au Dupont sans idée précise, ne sachant même pas ce que je lui dirais si je l'abordais, ou si je l'aborderais.

Je devenais une figure familière, un habitué, un de ceux qui attendent toujours. Claude ne revenait pas. Je commençai à faire la tournée des hôtels du quartier : Il n'était descendu dans aucun, ne s'était inscrit à aucune Faculté, à aucune École. Je ne me décidais pas à m'adresser à la police. Son intervention serait trop lourde. Je ne voulais pas que mon fils me fût rendu *manu militari*.

Voulais-je même qu'il me fût rendu? Je ressentais à la fois une tristesse extrême et un détachement plus douloureux encore. Il me semblait que Claude s'éloignât de moi, que mes forces, si longtemps mobilisées pour lutter contre lui se dissolvassent d'elles-mêmes.

L'angoisse relâchait son étreinte. J'allais voir mes anciens éditeurs qui m'accueillirent beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Je leur reprochai les lettres désagréables qu'ils m'avaient écrites. Ils parurent étonnés et me montrèrent les doubles. Elles me parurent tout à fait normales, faisant simplement quelques réserves sur ma nouvelle manière. Pourquoi avais-je compris qu'ils me trouvaient démodé? Tout au contraire, ils regrettaient que je me fusse mis à dessiner de façon plus dure, beaucoup moins poétique et légère qu'autrefois. A leur avis, j'avais tenté quelque chose de très intéressant, mais qui n'était pas dans ma nature. Ils me donnèrent un livre à lire qu'ils souhaitaient que j'illustrasse.

Je le lus le même soir et fis quelques esquisses qui vinrent très bien et très facilement. Je les leur montrai le lendemain. Ils s'écrièrent qu'ils retrouvaient tout ce qu'ils aimaient en moi et me confièrent immédiatement l'illustration du livre en me versant un fort acompte. Je sortis de là si content, si léger que le souvenir de Claude me quitta quelques instants, mais son image revint me hanter avec plus de force. Je compris qu'il fallait absolument le retrouver. J'avais repris confiance en moi et pouvais agir.

J'allai trouver un agent de police privée qui avait des relations avec les fonctionnaires chargés des livres de police des hôtels, chambres meublées, etc. Le lendemain, il me vendait le renseignement. Claude habitait un petit hôtel tranquille près de la porte d'Italie.

Je demandai au détective de se renseigner sur ses activités présentes. Il me demanda trois jours et tout l'argent qui me restait. Le temps me parut si long que j'allai reconnaître les lieux de loin. L'hôtel était certainement de dernière catégorie. La rue ne pouvait être plus laide ni plus triste.

Quand je revis le détective, il me reprocha d'être venu moi-même, ce qui me donna bonne opinion de lui, car moi, je ne l'avais pas aperçu.

D'après la gérante de l'hôtel, la chose était brève et tenait en deux ou trois phrases énergiques :

Claude avait rencontré une « pute » sur le Boul' Mich qui lui avait « tiré les vers du nez ». Elle l'avait conduit à l'hôtel, lui avait donné de quoi bouffer et promis du travail : « Ouais, concluait la gérante, m'est avis que le travail, il est tout trouvé et qu'y n'a plus qu'à s'les rouler. »

Le policier m'affirma qu'il avait donné assez d'argent à la concierge pour qu'elle ne dît rien à Claude de sa visite. Je craignais toujours que, se sentant découvert, il ne changeât d'hôtel.

A partir de ce moment, je pouvais agir seul. Je résolus d'y aller un matin d'assez bonne heure, Claude aimait à dormir tard. Je dis à la gérante que Lola (sa maîtresse) m'avait parlé de Claude et que j'aurais peut-être quelque occupation à lui proposer.

Elle m'interrompit :

— Vous êtes le père? Montez. Vous n'avez qu'à entrer. La porte est toujours ouverte. C'est au 7.

Je montai, très ému d'être si près de mon fils. J'ouvris très doucement et je restai immobile, le souffle coupé. Claude et sa maîtresse dormaient nus, étroitement serrés l'un contre l'autre. Je les regardai avec une attention extrême : Claude semblait détendu, heureux dans son sommeil. Son visage nocturne n'était pas impur. Il avait l'air d'un homme très jeune plein de grâce et de force. Lola était une fille très belle, au visage entièrement nu. Elle s'était démaquillée avant de se coucher et je lui en sus gré. On ne pouvait imaginer un plus beau corps, long, fuselé, sans dureté, une peau mate et soyeuse, de grands cheveux blonds répandus sur leurs deux cous.

Je voulais m'en aller doucement et ne pouvais m'arracher à ce spectacle, mais Claude fit un geste et je sortis vivement.

La gérante me guettait.

— Eh bien, vous avez vu?

— Je ne les ai pas réveillés.

— Ils sont beaux.

— Oui. Et cette fille est une?...

— A ce qu'on dit.

Et elle voulait me dire ce qu'on disait, ce qu'on savait, je l'interrompis. A quoi bon? Je ne pouvais reprendre Claude avec moi. Il avait été jusqu'au crime. Seule la liberté absolue pouvait le sauver.

Cette fille était belle, son visage sans bassesse, comme celui de Claude. Ils faisaient partie d'un autre univers. Ils auraient dû vivre ailleurs.

— Ne dites rien de ma visite, répétai-je à la gérante. Je reviendrai quelquefois, toujours à la même heure, pour le voir.

Je ne revins pas. J'avais peur qu'ils se réveillent et me voient. Puisque je ne pouvais plus rien pour Claude, il ne fallait pas l'empêcher de vivre.

Je restai longtemps encore à Paris, illustrai quelques livres. Il n'y avait qu'un seul moment de la journée qui me fût pénible : quand je lisais les journaux. Je m'étais abonné à trois feuilles, celles qui donnaient le plus de faits divers. Je tremblais d'y découvrir Claude. C'était une heure de cauchemar tous les matins. Quelquefois, un nom ressemblait au sien, au mien. Un jour, ce fut le même nom, mais ce n'était pas Claude.

Je décidai de retourner vivre sur ma montagne avec une femme qui me plaisait et que tentait cette vie solitaire.

Avant de partir, je retournai à l'hôtel. Ce n'était plus la même gérante et Claude n'y habitait plus. Je ne fis pas faire de recherches.

A Pardeilles, Claude surgissait à chaque pas. Le matin, je jetais les journaux sans les ouvrir.

Il savait où me trouver.

Je ne l'ai pas encore revu.

JACQUES PERRY.

BLOC-NOTES

14 MAI. — *Cahiers* de Simone Weil, *Tome II*. Même question que pour les *Cahiers* de Barrès : a-t-on eu raison de publier en vrac des notes de lecture qui ne valaient que pour l'auteur? Gustave Thibon, avec *la Pesanteur et la Grâce*, n'a-t-il pas donné le modèle du travail à accomplir : extraire un chef-d'œuvre de la masse informe des notes posthumes? Est-ce le scrupule ou au contraire l'indifférence et la paresse qui suscitent ces publications intégrales dont l'auteur, s'il les avait prévues, eût été stupéfait et désolé? L'exemple de Pascal : mais chez lui, chaque mot même biffé est un fragment d'astre.

Dans ce *Tome II* de Simone Weil, que de découvertes pourtant! ceci qui m'atteint, qui me brûle jusqu'à la jointure de la chair et de l'âme : « Certains cherchent le royaume de Dieu comme si c'était un paradis artificiel, seulement le meilleur des paradis artificiels. » Les seules délices qui ne soient pas suspectes : la croix sans consolation, la foi dans les ténèbres, l'absolution sans allégement, l'eucharistie dans la sécheresse, le don total de soi à des êtres qui ne nous plairaient pas. A une nature religieuse, tout est délices dans l'état de grâce, tout est donc suspect. Nous aurons amassé avarement un trésor de pièces fausses comme ces billes, ces « agates » qu'enfant j'imaginais très précieuses, et maman ne me détrompait pas. Le Christ non plus ne nous détrompera pas.

Simone Weil écrit encore à mon usage : « Chez ceux qui ont eu une éducation chrétienne, les parties inférieures de l'âme s'attachent aux mystères de la foi, alors qu'elles n'y ont aucun droit. » Elle écrit encore : « Ceux que j'aime je leur fais un tort infini en leur étant présente, en maintenant l'écran que je suis entre eux et Dieu. » Elle se compare :

« au tiers importun qui est avec deux fiancés et doit s'en aller pour qu'ils soient vraiment ensemble... » Et nous, non seulement nous ne nous en allons pas, mais nous détournons pour notre joie cet être que Dieu appelait. A l'âge où nous étions aimé, que de fois nous serons-nous substitué à Dieu pour devenir à sa place l'objet d'une adoration !

Que Simone Weil ait aimé, et à la passion, ces trois lignes suffiraient à en témoigner : « Un être aimé qui déçoit. Je lui ai écrit. Impossible qu'il ne me réponde pas ce que je me suis dit à moi-même en son nom. » Quelle expérience ici de l'amour souffrant ! Qui ne l'a imaginée, cette lettre dictée en esprit à une créature chérie : la lettre que c'eût été un incroyable miracle de recevoir. Aussi ne l'avons-nous jamais reçue, si aimé que nous ayons été.

Simone Weil a bien vu qu'à l'égard des faux chrétiens, des catholiques de classe et de messe de midi, ce sont les athées qui ont raison.

Qu'il est absurde de discuter sur l'orthodoxie de Simone Weil ! Juive, non baptisée, comment eût-elle été orthodoxe? L'admirable dans son histoire, c'est la connaissance, la révélation personnelle du Christ tel que le catholicisme le conçoit, dans une créature née hors de l'Église, à qui par certains de ses aspects l'Église fait horreur et qui n'a pas à tenir compte de son *credo*. Mais jusqu'où ne s'est-elle pas avancée dans le mystère de Jésus ! Réponse vivante à ceux qui prennent au pied de la lettre la formule « hors l'Église pas de salut ». Mieux vaut appartenir à l'âme de l'Église comme Simone Weil qu'au corps de l'Église comme les chrétiens de naissance et d'habitudes.

Nous ne croyons pas en Dieu, nous l'aimons. Elle a bien compris ce malentendu essentiel avec les athées. Comment croiraient-ils à Dieu, ceux qui ne l'aiment pas?

16 MAI. — Le Problème de Jésus de Jean Guitton. Je regrette d'avoir dit à C... que cet ouvrage ne pourrait l'intéresser ; car comme ce qu'il reproche aux catholiques, c'est de démontrer à partir d'une pétition de principe, ce livre de Guitton lui rappellerait tout au moins que la foi des chrétiens repose sur un fait historique, qui souffre mille inter-

prétations contradictoires, cela va sans dire. Mais enfin le support de notre foi se situe dans l'espace et dans le temps. Or Guitton l'observe, ou s'efforce de l'observer du point de vue de l'incroyant. A vingt ans, son livre m'eût passionné, tourmenté que j'étais par la critique de Loisy. Bien moins frivole que je ne me décris dans mes divers *Souvenirs*, j'étais en secret aussi occupé que je le suis aujourd'hui par l'unique nécessaire. Mais ce qui paraît d'abord d'une jeune vie, c'est cette perpétuelle « agitation vers le bonheur par la tendresse » comme disait à peu près Barrès.

17 MAI. — Hier soir, dîner au bistro avec X... Nous avons mis au point certaines questions pratiques. L'égalité que crée une foi commune, un but poursuivi ensemble, me ramène un demi-siècle en arrière ; c'est aussi bien André Lafon ou Jean de la Ville qui rompt le pain avec moi. Je ne suis plus ce vieil écrivain trop connu, à bout de course. Rien ne m'est arrivé. Je n'ai pas vécu. Je m'occupe d'action catholique avec ce garçon calme, un peu secret, de l'espèce que je connais bien : « Jésus l'ayant regardé, l'aima et lui dit... »

19 MAI. — Avant-hier soir, après avoir peiné tout le jour sur un article, je le trouve mauvais, inutilement irritant. Je le déchire. Il faut recommencer ; mais il me reste une heure et je ne puis écrire à la diable que sur des souvenirs. Le gala d'*Asmodée* s'impose et je bâcle quatre pages là-dessus. Ainsi les 500 000 lecteurs du *Figaro* ne mettront pas en doute (et avec toutes les apparences de raison) que j'ai fait à ma pièce une publicité cynique, — alors qu'il s'agit d'un pis aller, d'une improvisation de dernière heure à la suite d'un article manqué. Mais qui le croira?

21 MAI. — Reprise officielle d'*Asmodée* hier soir en présence du président de la République. Après seize ans, j'écoute cette pièce qui est de moi et qui est totalement détachée de moi. Ce malaise que je ressens toujours à cause de tout ce qui dans l'œuvre représentée appartient au metteur en scène, à l'interprète, garde les traces d'influences subies au cours

des répétitions. Que mon cœur est loin de tout cela, ces temps-ci ! Que j'y crois peu ! L'arrosage des compliments rituels.

Tout à l'heure, assis sur une chaise au beau milieu de la rue Hamelin, nous avons avalé quatre ou cinq discours sur Proust à propos d'une plaque apposée sur la maison où il est mort, où j'ai dîné une nuit à son chevet, où j'ai prié près de cette dépouille rongée de barbe, que tous les démons de la vie avaient abandonnée.

22 MAI. — Leenhardt me fait l'honneur de me consacrer un film. Terrible après-midi : je crains qu'il n'obtienne rien s'il attend de moi une mimique étudiée. Il faut me surprendre au naturel comme une bête, dans ma jungle. Nous repartirons de zéro, cet automne, à Malagar.

26 MAI. — Retour de Chartres. Samedi soir, couché chez les X... d'où nous devions partir le lendemain. L'arrivée inopinée du petit frère du P. de Foucauld qui couche n'importe où. La prière du soir à la chapelle. Peu de sommeil et rêve étrange : état de calme bonheur (en rêve) sans événement auquel je pusse le rattacher. Dès 4 heures et demie des oiseaux, mais moins qu'à Auteuil. Le coucou tout près de la maison. Départ en auto. Messe de la Pentecôte devant des milliers de garçons, dans le parc du château de ... Légère déception : trop seigneurial. Journée brûlante sur les routes (X... est au volant) à la recherche du rendez-vous que le P. Daniélou nous avait donné pour déjeuner avec son groupe. En les attendant, conversation avec X... dans l'herbe épaisse, au bord des blés. Le « chapitre » du P. Daniélou. Le garçon qui me serre la main, né à Rabat, et qui me dit qu'il est le fils d'un de ces colons que je traite si mal. Là-dessus, surgit mon ami Taïbi avec son éloquence d'Arabe lettré et sa merveilleuse mimique. Je les laisse lâchement aux prises. J'observe ces fils du Prophète qui peinent sous le sac et dans la poussière avec tous ces garçons catholiques. L'un d'eux me dira demain : « Oui, c'était dur, ce pèlerinage, mais je sais que je suis appelé à faire d'autres marches forcées sous un soleil plus féroce, sur de plus mauvaises pistes, vers le sud,

vers l'exil... » Ces garçons se savent condamnés d'avance, ils ont renoncé à tout bonheur temporel, ils n'ont pas d'avenir, nous l'avons détruit. Sentiment intolérable d'appartenir à la race qui opprime. La veillée dans le parc de ... Je parle à quelques malades allongés. Demain, durant la messe de Chartres, je surprendrai le regard de l'un d'eux fixé sur moi : le sourire de ce grand malade, l'aumône qu'il me fait de sa joie. Dîner, le soir, avec deux des organisateurs, genre « abbés dynamiques ». On voit par où ils déplaisent (que de rivalités ! que de clans !) Mais ce qui domine en moi, c'est le respect pour ces vies données. Un des Marocains profondément touché, bouleversé par la sublime messe de Chartres. Je l'avertis qu'aucune messe n'est jamais comme celle-là, qu'il ne faut pas juger le catholicisme sur cette merveille, que je n'ai moi-même jamais entendu une aussi belle messe... (au vrai, je parle un peu contre ma pensée : une simple messe basse, avec quelques pauvres femmes dans la nef, une de ces messes d'hiver, à l'aube, dont Jacques Rivière écrivait qu'elles sont encore à demi prises dans la nuit, ouvre comme une porte dérobée par où les humbles accèdent à cette paix que le monde ne connaît pas).

2 JUIN. — Ils exaltent ces cérémonies du Couronnement anglais, mais dans les descriptions qu'ils m'en donnent, je reconnais l'image déformée d'une splendeur qu'ils ont à leur porte, eux qui, nés en pays catholique, bâilleraient à une messe pontificale, à Notre-Dame ou dans une abbaye bénédictine, mais ils n'y assistent jamais. Contrairement à l'opinion courante, hérésie pour hérésie, je préfère le style nu du calvinisme français à ce qui subsiste de catholicisme dans cette Église anglaise fondée par Barbe-Bleue. De leur gothique d'ailleurs genre « vignette Walter Scott », la matière même est friable. Ils ont de mauvaises pierres, comme ils auraient de mauvaises dents : gothique carié.

Dans ce que je ressens aujourd'hui à l'égard de l'Angleterre, dans cette irritation, il entre quelque amertume, un peu de jalousie, oui, peut-être, — mais plus encore ce sentiment qu'exprime la lettre, reçue à l'instant, d'une amie anglaise, lady X..., en réponse à mon article du *Figaro* sur

le pèlerinage de Chartres : « Si vous saviez le bien que cela m'a fait de le lire, et de voir que ces choses si belles se passent en France comme je sais qu'elles se passent. Ici, en Angleterre, personne ne croit à la France que nous aimons. Les journaux, la crise politique, les changements de ministère, le danger communiste, l'instabilité, tout cela est considéré comme étant la vérité sur le cher pays français que j'aime (faut-il le dire?) plus que mon propre pays. De lire votre article m'a donné une telle envie de me retrouver parmi vous tous, de faire des pèlerinages avec vos étudiants, de partir avec vos missionnaires. Car il n'y a qu'en France où le vrai catholicisme a pris une vie nouvelle et forte, où les jeunes esprits les plus intelligents et les mieux doués trouvent une place et un travail où ils peuvent se donner de toute leur âme. Il n'y a pas d'autre pays au monde en ce moment où il se passe tant de belles choses comme ce pèlerinage dont pas un seul journal anglais (à ce que je connaisse) n'a parlé. Pour moi, j'ai donné mon âme et mon cœur à la France pour toujours. Je ne sais pas quand je pourrai y revenir. Mais peut-être serait-il possible que j'y vienne passer le mois d'octobre. Serez-vous à Malagar? »

Je lis et relis cette lettre, ce cri d'amour vers la France défigurée. Cette lettre témoigne d'une grande vérité : ce qu'il y a de plus vivant en France, c'est l'Église de France (malgré ses misères et ses ruines)...

JEUDI 4. — Déjeuner avec la rédaction de *Témoignage chrétien*. Trois problèmes urgents, le Maroc (les caïds), l'affaire Finaly, l'affaire Rosenberg. Le Maroc : notre action prend forme, se développe, sans fièvre, dans la paix de la certitude. Accord si rare, en ce monde, obtenu ici d'une œuvre d'amour et de la sagesse politique. L'autre jour chez J... L'affaire des caïds a été connue ce soir-là. Maurice Schumann qui devait avoir le document dans sa poche, s'est gardé de nous en dire un mot. A tout ce qu'on lui expose, il répond : « Oui, c'est une des interprétations... » Il ne cherche pas la vérité, mais des portes de sortie.

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

★★★★ *FEU L'AMOUR PASSION*

Si la politique est la tragédie de notre époque, (quelque chose qui se jouerait entre la salle Richelieu, le T. N. P. et le Grand-Guignol), l'érotisme en serait plutôt une spécialité d'avant-garde, Babylone relayant les mardis de l'Oeuvre. Ce n'est pas un genre noble, mais intelligent. Nous avons fait dans ce genre des progrès surprenants. Nous sommes loin du clair-obscur des petits Érotiques à octosyllabes, plus loin encore du grand soleil veillant sur les accouplements à la Zola, pratiqués sur les meules, ce qui est court quant à l'imagination. L'érotisme, qui attaque l'homme de face (avec un Roger Vailland), sur ses arrières (c'est le lieutenant de Laclos), par ses trous d'ombre (de Sade à Freud), qui l'encercle (car c'est bien le propos du livre de Claude Elsen auquel je pense ici), l'érotisme se veut partout dans l'homme, nous voulons partout l'y voir, et, l'assumant, l'éclairant, le choisissant, *l'utiliser à une explication totale de nos contemporains. Ce que Malraux disait fort clairement : faire de l'érotisme une* valeur, *et lui rendre « tout ce qui jusqu'ici était donné à l'amour. » Les meilleurs esprits vont plus loin, et, s'ils ont le goût triste, exigent une « ouverture spirituelle », quelque chose comme une fenêtre que cet enfer percerait sur le paradis. Ils parlent alors, comme Thierry Maulnier, d'un « appel à l'esprit à travers les corps », ce qui est bien amusant. Enfin, plus loin encore, à l'antipode des déterreurs d'instincts, des polisseurs de libido, il y a les tenants du grand songe brillant de la passion, les cavaliers amoureux, et, sur l'érotisme, ce petit jugement boudeur et salubre de Nimier : « une recherche vaine... »*

*Le propos de Claude Elsen, résolument précisé et défendu à coups de citations et de références, appuyé par trois appendices, c'est une réhabilitation de l'*homme érotique, *dont le sous-titre pourrait être : « pour en finir avec l'amour-passion. » Mais en a-t-on jamais fini?*

On peut suivre à la trace ses ravages; il a la vie dure dans les romans (les Nimier, André Bay), il est éclatant de santé au cinéma. A ce propos, on pourrait dresser un inventaire parallèle à celui que fait Elsen des films à tension érotique, *et qui, de* September affair *à* Stazione Termini, *donnerait de l'amour-au-cinéma une image floue (noyée de larmes), lyrique et bien propre à séduire les adolescentes.*

L'Homo éroticus *de Claude Elsen est émouvant, dans sa volonté de briser l'Idole. Toutes les armes lui sont bonnes, et cet acharnement est sympathique puisqu'il tend à substituer à l'image sophistiquée de l'homme romantique (Cyrano, Adolphe, Othello), une image de l'homme réel, reins et cœur, à qui l'on rend une de ses dimensions sans pour cela lui supprimer l'autre, que la littérature avait hypertrophiée.*

C'est sans doute le mérite d'Elsen, que d'avoir évité, malgré la sécheresse un peu scolaire de son livre, d'édifier en face de feu l'amour-passion un mythe tout aussi stérile de l'homme érotique. Il ouvre une porte (non pas sur de réconfortantes chances de racheter le « péché ») mais sur l'amour tout simplement, qu'il appelle, par une pudeur excessive, l'autre *amour. Nous entendons bien. Il ne voudrait pas rejeter à la bouillie ce héros nettoyé, lavé à grand-peine. Mais ce ne serait pas non plus un beau cadeau à nous faire qu'un petit bonhomme à systèmes, hérissé de principes, et louchant sans cesse, par dessus la tête de l'objet aimé, vers les pièges possibles de la passion. Pour nous, cela fait beaucoup de méfiance. Il nous semble que les jeunes gens ont remplacé depuis longtemps déjà les philtres par des boissons plus hygiéniques. Quant à l'épée du roi Marc, elle est bien incommode à l'heure de ce sommeil côte à côte, pacifique, que valent un corps souple et une conscience tranquille.*

FRANÇOIS NOURISSIER.

ANTOINE ADAM

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XVII^e SIÈCLE

Sous-titre : « l'Apogée du siècle, » c'est-à-dire « Boileau » et « Molière », ce qui nous avertit que nous nous trouvons jetés en plein cours d'une publication. En effet, nous en sommes au tome III. Le tome II, *l'Épopée de Pascal*, ne nous est jamais parvenu. Mais nous avions analysé le tome premier, *l'Époque de Henri IV et de Louis XIII*, dans un fascicule de *la Table Ronde* de 1950, qui a peut-être échappé au brillant et piaffant auteur.

Ses mérites, ses qualités restent les mêmes, nous n'y reviendrons donc pas; quant à l'intérêt, il grandit du seul fait qu'il se maintient. Il est incontestable que M. Adam renouvelle le Boileau et le Molière de l'histoire littéraire. Il les renouvelle par le dedans de leur œuvre débarbouillée des commentaires de trois siècles. Il les renouvelle plus encore par une connaissance de leurs milieux que personne encore n'avait montrée avec cette exactitude constamment garantie.

Ainsi beaucoup d'erreurs se trouvent corrigées. Ainsi l'on approche d'une vérité toujours fuyante.

Le plus remarquable de l'ouvrage, c'est le tableau prodigieusement vivant des vingt premières années du siècle de Louis XIV (deux autres volumes encore nous sont promis), de ses différentes sociétés, de ses mondes, de l'opposition au régime, de l'entremêlement des intérêts et des passions, des croyances et des doctrines, de tous les aspects d'une intellectualité et d'une littérature en pleine lutte, de tous les périls au milieu desquels les grands écrivains ont évolué, représentants et défenseurs de la liberté dans un milieu social fasciné, happé par la servitude.

M. Mornet s'était essayé à de telles fresques, M. Adam le fait oublier. On ne proclamera jamais assez fort qu'il est invraisemblablement savant. Il l'est avec joie, avec une joie presque insolente. Il a bien raison, ma foi.

(Éd. Domat.) HENRI CLOUARD.

ANDRÉ LEBOIS

LES TENDANCES DU SYMBOLISME A TRAVERS L'ŒUVRE D'ELEMIR BOURGES

Mes dernières notes (novembre 1952) citaient « quelqu'un qui signe André Lebois une piquante chronique de poésie dans *Quo Vadis* »... Phrase maladroite qui avait l'air de présenter comme un inconnu l'auteur d'*Alfred Jarry l'irremplaçable* au Cercle du Livre, de *la Vie de Jean de Boschère* (qui servira sa mémoire) chez Seghers, de *Villiers de L'Isle-Adam révélateur du verbe* aux éditions Messeiller à Neuchâtel, tous livres cuirassés de science et armés d'esprit.

Mais M. André Lebois a également écrit — je ne parle que d'histoire littéraire — *les Tendances du symbolisme à travers l'œuvre d'Élémir Bourges*, et il s'agit là d'un ouvrage si riche en analyses, en confrontations, en références à maints trésors d'une immense culture que ce me sera un devoir d'y revenir avec tout le développement qui convient.

(L'Amitié par le Livre, Le Cercle du Livre.) H. C.

ALBERT BÉGUIN

LES INDES - L'INDE (1)

PIERRE JOHANNS

LA PENSÉE RELIGIEUSE DE L'INDE (2)

Ces deux livres, dont le hasard fait coïncider la « sortie », se complètent, sans y prétendre. Celui d'Albert Béguin constitue un reportage (lucide, objectif), une enquête (nourrie, documentée) sur l'Inde actuelle, menés par un voyageur attentif qui se double, à l'occasion, d'un sociologue sans parti pris, dont on pourrait tout au plus regretter que, sensible aux

(1) *Éd. de la Baconnière.*
(2) *Éd. J. Vrin.*

données du *fait* indien, il le soit moins à une certaine *vérité* indienne, aux expressions profondes de l'âme indienne, telles que nous en livraient le reflet, par exemple, le livre de Vincent Sheean, *le Chemin vers la Lumière*, ou le très beau film de Jean Renoir, *le Fleuve* — auquel font irrésistiblement penser les photos qui illustrent *les Indes, l'Inde*.

Et c'est ici qu'il convient de se reporter au remarquable ouvrage de Pierre Johanns, dont l'auteur, par-delà les problèmes politiques ou sociologiques, étudie avec une clarté et un esprit de synthèse assez rares, les données essentielles de la tradition métaphysique et religieuse de l'Inde. Le sérieux de ce livre (il s'agit d'une suite de leçons professées à l'Institut des Lettres indiennes de Namur par le P. Johanns, qui en a assemblé les matériaux aux Indes mêmes) nous change heureusement de toute une littérature de « vulgarisation » volontiers charlatanesque. Il me semble bien s'agir là d'un ouvrage *capital*.

C. E.

LÉON-PAUL FARGUE

DINERS DE LUNE

Il s'agit, après *Déjeuner de soleil*, d'un deuxième recueil des chroniques de Léon-Paul Fargue sur les sujets les plus divers qui, d'ailleurs, servent de prétexte pour nous délivrer des humeurs joyeuses ou tristes d'un poète qui resta souverainement attaché à la vie et jusque dans ses dernières années où ce « piéton de Paris » demeura immobilisé. Fargue a su humer le monde et s'en rassasier. Il nous parle avec une égale aisance du Bal des Petits Lits blancs, de l'Exposition de New-York, de la haute couture ou des maisons Tellier. Jusque dans la chronique, son style ne se relâche jamais; il reste plastique et organisé, même lorsqu'il en assouplit le ton pour l'usage du lecteur pressé d'un journal parisien. Tout n'est pas dans ces textes, comme eût dit Fargue lui-même, de première cuvée. Aussi bien l'a-t-il compris ainsi et sans jamais pourtant se laisser aller au facile ni même à l'à peu près. Il savait parler gastronomie, vie pratique et quotidien, sans la moindre vulgarité ni la basse connivence d'un certain journalisme de nos jours trop fréquent. De même restait-il de ceux-là qui savent manier la fantaisie avec grandeur et avec même, si paradoxale que cela puisse paraître, l'imperturbable sérieux de qui croit que cette fantaisie se trouve bien incluse dans le donné du monde.

Léon-Paul Fargue n'était jamais quitte de découvrir et de faire valoir de nouveaux rapports entre les choses. Cet homme qui a su écrire le plus admirable des livres sur la solitude ne cessait pourtant pas d'être présent au monde plus que quiconque et d'épier, contrôler, observer toutes les manifestations humaines. Défenseur attendri des territoires de l'ineffable, possesseur d'un vocabulaire et d'une syntaxe à toute épreuve, il avait à cœur de tout réduire à sa poésie la plus naturelle.

(Éd. Gallimard.) JEAN FOLLAIN.

KARL JASPERS
LA FOI PHILOSOPHIQUE

Dans ces six conférences Jaspers résume l'essentiel de sa philosophie. La première traite de la « notion de foi philosophique ».

La philosophie conduisait jadis à la science, mais où conduit-elle aujourd'hui? Le philosophe risque de se faire traiter d'illuminé, car c'est la science qui est l'inspiratrice de notre époque, et en dehors d'elle il n'y a qu'illusion. Mais le philosophe ne peut pas abdiquer, la foi philosophique étant le fondement de sa pensée. La foi et la connaissance sont choses différentes. Un Socrate ou un Giordano Bruno avaient la foi philosophique et sont morts pour elle, ce sont des saints de la philosophie. Tandis qu'un Galilée, lui, sait que la terre tourne et que son reniement devant l'Inquisition ne changera rien à la vérité scientifique. Elle est indépendante de sa vie. C'est là que réside la différence essentielle entre la foi et la connaissance. La foi philosophique est l'acte qui prend sa source dans la transcendance.

Dans la deuxième conférence, Jaspers s'interroge sur les questions que soulève « le credo philosophique ». D'abord : « Que sais-je? » La connaissance n'est possible que par la scission « sujet-objet »; elle est donc fatalement limitée. Mais sa finitude est le tremplin qui rend possible l'acte de transcender. A la deuxième question : « Qui est-ce qui est véritablement? » il y a des réponses types : l'être est objet — l'être est un produit du moi — l'être est logos. Pour Jaspers, l'être véritable est la transcendance, principe qu'on ne comprend vraiment qu'en mettant en jeu tout l'effort philosophique, car la transcendance s'exprime et se manifeste à la fois par l'expérience objective et subjective. A la troisième question : « Qu'est-ce que la vérité? » Jaspers répond : toute vérité s'exprime par le moyen de la conscience en général, mais a sa sourse dans la transcendance (*umgreifend* = englobant). A la quatrième question : « Comment puis-je connaître? » Jaspers répond que la pensée transcendante qu'il faut distinguer de la pensée objective, est le domaine du philosophe. En d'autres termes, pour le philosophe, la lumière se fait dans l'évanescence de l'objet. Après la question : « Dieu est-il? » une autre se pose : « Qui est-il? » Y a-t-il une exigence absolue envers la transcendance? L'incrédule répond par la négative, mais la foi philosophique s'élève contre cette conception.

« L'Homme. » — « L'homme est la mesure de toutes choses, » rien ne peut être abordé que par rapport à lui. Mais qu'est-ce que l'homme? Il est situé dans la hiérarchie des êtres; il est l'animal supérieur, être sensible, être spirituel; il n'est « ni ange ni bête » mais apparenté aux deux. Il est à la fois misère et grandeur; ce que Pascal a si bien vu. Il est objet de science pour l'anatomie, la physiologie, la sociologie, l'anthropologie. Jusqu'où ira la science dans la connaissance de la matière humaine? C'est ce qu'on ne peut prévoir. Mais toute connaissance scientifique de l'homme, lorsqu'elle s'érige en absolu, et prétend l'englober tout entier, fait disparaître la liberté qui est son essence. La psychanalyse, le marxisme, le racisme, toutes ces théories ont vu un aspect de l'homme, mais elles masquent

l'homme véritable quand elles ne veulent plus se contenter d'éclairer ses aspects fragmentaires. L'homme est toujours plus que ce que la science nous révèle de lui. Toute théorie est impuissante à posséder l'homme dans sa totalité. Le savoir expérimental est toujours particulier, partiel, et quand il veut s'ériger en connaissance totale de l'homme, il en fausse l'image, car, aussi loin qu'elle aille, la science ne trouve pas de liberté, et c'est cette liberté qui est le chemin vers la transcendance. On ne peut démontrer son existence puisqu'elle n'est pas une réalité finie, « une nécessité causale, » mais la source de notre action, de notre conscience. Bref, l'homme n'est pas seulement objet de savoir, mais objet de foi. La transcendance se manifeste par la possibilité qu'il a d'être libre. Le manque de foi nous fait retomber dans la fatalité biologique, dans le pessimisme, le matérialisme et le déclin de la conscience. La foi philosophique est la foi de l'homme en ses « possibles », en elle respire sa liberté.

« Philosophie et religion. » L'attitude de la philosophie de libre examen contient un germe de conflit avec la religion. Toute religion comporte un mythe, un culte, une communauté humaine. La philosophie ne connaît ni culte ni communauté dirigée par des prêtres; elle se développe pour l'individu et ne se fixe pas sur le plan social; elle n'a pas de rites ni de mythes, et la tradition qui la transmet reste libre et apte à la transformation. Sur d'autres points, la religion et la philosophie s'apparentent et semblent même coïncider. Le monothéisme est issu de la philosophie grecque et de l'Ancien Testament; de la philosophie grecque, intellectuellement, de l'Ancien Testament grâce à une lutte passionnée avec Dieu. Pour les Grecs et les Juifs de l'Ancien Testament, le monothéisme a le même contenu intellectuel, alors que la présence divine est pour eux radicalement différente. Cette différence est celle de la philosophie et de la religion : entre la philosophie et Dieu, entre la transcendance pensée et le Dieu vivant, entre l'*Un* de la philosophie et la *Personne* de la Bible. — La prière, quand elle ne fait pas partie du culte, qu'elle est individuelle et vraiment personnelle, touche à la pensée philosophique. Mais cette pensée philosophique qui est contemplation, reste distincte du comportement religieux, et possible indépendamment de lui. — La révélation est à l'origine du contenu religieux, tandis que la philosophie s'efforce de concevoir Dieu à l'aide d'une réflexion qui, à chaque moment, semble perdre le terrain qu'elle vient de gagner. La religion est donnée une fois pour toutes, la philosophie est une construction permanente.

Après avoir passé en revue les reproches que, dès l'antiquité, les philosophes adressent à la religion, Jaspers fait deux constatations fondamentales : la tradition biblique contient en germe une prétention à l'exclusivisme, et notre philosophie occidentale est issue de cette tradition biblique. Même dans le Nouveau Testament nous lisons ces mots : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée... » et : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi..., » paroles dictées par la doctrine du salut selon le christianisme. Tous ceux qui vécurent avant le Christ ou vivent sans Lui sont perdus. D'où l'intolérance, l'exclusivisme, qui n'appartiennent pas en propre au christianisme mais à toutes les religions issues de la religion

biblique. Cependant, après s'être élevé contre la prétention à une vérité exclusive, Jaspers se déclare pour la religion biblique à condition de se libérer de la rigidité des formes, en retrouvant la réalité originelle pour exalter la vérité éternelle qui y est contenue. Cette vérité éternelle est conçue comme foi philosophique dont les principaux éléments sont : idée du Dieu unique; choix entre le bien et le mal; amour, cette présence de l'éternel dans l'être humain; activité intérieure et extérieure qui est preuve et confirmation de l'être.

« La philosophie devant l'avenir. » Quel est le rôle de la philosophie dans la situation du monde d'aujourd'hui? se demande Jaspers. Les uns prônent le « dynamisme », le mouvement pour le mouvement, le neuf; les autres, au contraire, le retour au passé, aux réalités primitives, que ce soient celles de la préhistoire, ou celles des peuplades non civilisées d'aujourd'hui, ou au moyen âge; ou encore la recherche d'un mythe nouveau qui s'exprime dans les mouvements totalitaires; ou bien les cénacles ou les esthètes qui célèbrent le mystère d'un Hölderlin ou d'un Van Gogh; cependant que les confessions religieuses renouvellent leurs appels. Les religions rejettent la philosophie et lui reprochent la catastrophe de l'âme moderne; elles veulent nous obliger à la foi révélée. Pour les scientifiques, la philosophie devrait être remplacée par une conception de l'univers, fondée sur la biologie et l'anthropologie. Quant au nihilisme, il rejette la philosophie comme un rêve inutile, il réclame la liberté de l'homme sans illusions, sans fondement et sans but. Pour l'immense majorité de l'opinion publique la philosophie est, à tout le moins, superflue. Mais pour Jaspers, la philosophie ne peut cesser d'exister qu'avec l'homme, car elle maintient son exigence : trouver le sens de la vie, permettre à l'homme de devenir vraiment lui-même en prenant conscience de l'être. Dans ce sens on peut dire que le siècle dernier a eu deux prophètes; Kierkegaard et Nietzsche. La tâche de la philosophie est donc de retrouver à partir de l'expérience d'un Nietzsche et d'un Kierkegaard, dans l'angoisse actuelle, cette communication sans limite, cette volonté essentielle et « englobante » de la foi philosophique.

(Éd. Plon.) RENÉ MASSAT.

ALFRED GROSSER

L'ALLEMAGNE DE L'OCCIDENT

Agrégé d'allemand, assistant à la Sorbonne, animateur du Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle, Alfred Grosser avait en main tous les éléments d'un ouvrage documenté et sérieux. Il a fait mieux encore : un livre accessible à tous et qui porte à réfléchir. A travers un rappel historique de Potsdam à nos jours; une relation du procès de Nuremberg; une analyse du relèvement économique, de la condition sociale et de l'évolution politique de l'Allemagne fédérale, nous suivons l'auteur d'un pas allègre.

La voie est facile puisque à chaque instant nous avons l'impression que les problèmes allemands, qui se présentent en termes si

différents des nôtres, sont pourtant les nôtres et l'intérêt s'en trouve accru. A tout ce qui est allemand, la France a participé à la fois contre l'Allemagne et pour elle. Si les accords de Potsdam se proposaient de détruire la puissance de l'ennemi, ils se préoccupaient déjà du rétablissement de la démocratie chez ce futur partenaire européen. Si l'on songeait à éliminer un concurrent sur les grands marchés mondiaux, il fallait éviter, bien avant même qu'il fût question du réarmement allemand, de créer un vide au centre de l'Europe. Il n'est pas juste de dire que l'Allemagne fut sauvée par le seul désaccord de ses vainqueurs. L'ambiguïté des questions qu'elle pose devait provoquer des réponses complexes et parfois contradictoires. Ainsi l'actuel partage, qui rejette les provinces orientales hors de portée, n'en prive pas la seule Allemagne, mais l'Europe tout entière. C'est à partir de nos conceptions que la vraie Allemagne les avait, dans un effort presque millénaire, amenées à la civilisation et tout autant que conquérante la Prusse fut conquise. L'attitude des protestants allemands, plus soucieux de ces provinces de l'Est que les catholiques, est elle aussi pleine d'enseignements et de conséquences pour leurs coreligionnaires des autres pays de l'Europe. Comme le dit l'auteur : « La plus grande surprise des participants (français ou allemands) a toujours été de découvrir à quel point les problèmes qui se posaient dans les deux pays étaient voisins. » Voisins comme les deux nations sont limitrophes, mais aussi parce que inextricablement mêlés.

(Éd. Gallimard.) JACQUES NANTET.

ALEXANDRE ARNOUX
ÉTUDES ET CAPRICES

Nos essayistes, dit-on, servent la culture. Mais on a vite fait de reconnaître qu'en réalité ils se comportent comme des érudits, des philosophes, des sociologues, des psychologues ou des psychanalystes. Je ne crois pas qu'on les blesse en le leur disant, on les flatte. Alexandre Arnoux fait exception. Puisqu'il s'occupe de culture, il se considère comme un homme cultivé. Voilà qui a l'air simple, mais qui ne l'est pas du tout, car cet homme cultivé, se trouvant bien en peine, à l'époque où nous vivons, de démontrer son utilité, n'inspire guère la confiance. Il ne fait pas sérieux. Arnoux a l'immense mérite de passer outre à ce préjugé défavorable et de professer avec exactitude un métier qui n'en est pas un.

Tout d'abord, il nous remet en mémoire la vertu de modestie. Les grands hommes sont ce qu'ils sont. Il ne nous appartient pas de modifier leurs visages. Les inventions de notre monde moderne existent. Ce n'est pas à nous de vouloir les supprimer ou d'en diriger l'emploi. Bornons-nous à la retouche et au commentaire. Ainsi Arnoux, trop respectueux de la matière même de ses sujets pour oser en percer le secret, n'en analyse que la forme et n'en explore que les abords. Il tourne autour, vise à côté, part en flèche vers l'avenir ou s'enfonce dans le passé. Il varie les perspectives, trace des avenues ou circonscrit, rêve sur le fortuit, plus révélateur que l'essentiel, et sacrifie au démon de l'analogie. Créateur d'espace et

de recul, on dirait qu'il dessine des jardins devant des édifices déjà construits pour nous aider à les admirer. Plutôt qu'Études et Caprices, je dirais plus volontiers Études en forme de Caprices. Mais ces caprices ont un but. Car en se livrant à sa danse autour des personnages et des problèmes qui lui sont chers, Arnoux les situe et les fixe dans leur juste atmosphère. Il épingle Giraudoux où il doit être en parlant de La Motte-Fouqué, met Calderon sur des tréteaux de théâtre, évoque des rayons de bibliothèque en dissertant de livres, et le b-a-ba de l'école élémentaire à propos de vocation littéraire. Si bien que la démarche fantaisiste de son esprit n'est au fond que d'apparence. Dans l'univers où nous vagabondons à sa suite, tout est replanté à sa place, viable, aéré. La circulation y est facile. Tandis que tant de critiques étouffent la flamme de ce qu'ils aiment sous le boisseau de leurs théories, je verrais plutôt Arnoux occupé à peindre des auréoles et des clartés diffuses autour de ce qu'il veut nous faire voir. De l'objet de ses méditations jusqu'à nous, il est le véhicule de la lumière.

(Éd. Albin Michel) GEORGES PIROUÉ.

HENRI GUILLEMIN

SOUVENIRS PERSONNELS DE VICTOR HUGO

En publiant dans l'état où le poète eût souhaité les voir éditées les notes que Hugo prit au jour le jour dans les années 1848-1851, Guillemin nous rend le triple service d'arracher un livre à la forme mutilée sous laquelle nous le connaissions, de le tirer de ces derniers tomes d'œuvres complètes où les spécialistes seuls vont mettre le nez et de lui permettre de jouer, sous une couverture neuve, le rôle qui lui revient dans la littérature d'aujourd'hui. Il exhume de l'oubli une sorte de Légende des Siècles mineure dont les récits de la mort de Chateaubriand et de Balzac, l'évocation des journées de février ou de juin 1848 seraient les pans de murs restés debout. Il replace Hugo dans une juste perspective par la révélation de détails que les proportions d'une œuvre immense nous avaient fait négliger. Il nous le rend tout proche et moderne en nous rappelant des calembours et nombre de jugements surprenants — je n'en donne pour preuve que cette phrase : « Savoir au juste la quantité d'avenir qu'on peut introduire dans le présent, c'est là tout le secret d'un grand gouvernement. »

Henri Guillemin n'a pas seulement le mérite, dans une telle entreprise, de rétablir la vérité d'un texte, mais surtout de réinvestir dans notre présent l'une des valeurs du passé les plus sûres, injustement méconnue ou calomniée. Comme il arrive bien souvent, il fait œuvre révolutionnaire en bouleversant nos souvenirs.

(Éd. Gallimard.) G. P.

MIRCEA ELIADE

IMAGES ET SYMBOLES

Les essais sur le symbolisme magico-religieux que Mircea Eliade vient de réunir en un volume se présentent comme un complément à son copieux *Traité d'histoire des religions* paru chez Payot en 1949.

Mircea Eliade étudie les liens qui existent entre les différents mythes. Nous ne savons pas comment se sont créés les mythes, nous savons du moins qu'il s'en fait tous les jours et qu'ils prospèrent parce qu'ils correspondent à quelque chose de profond, c'est-à-dire d'éternel dans l'homme. L'auteur ne cherche pas à savoir de quoi ils proviennent, mais bien à quoi ils se réfèrent : à des archétypes tels que la terre, le ciel, la mer, les pierres, etc... Ces archétypes existent aussi dans l'homme; on peut les y étudier à divers points de vue religieux, poétique, psychologique, moral. Ils forment le substrat de la pensée symbolique.

Dans un excellent avant-propos que devront lire tous ceux qui veulent comprendre l'esprit de leur siècle, Mircea Eliade nous montre la permanence des mythes au XX^e siècle. « Le symbole, le mythe, l'image appartiennent à la substance de la vie spirituelle : on peut les camoufler, les mutiler, les dégrader, on ne les extirpera jamais. La pensée symbolique précède le langage et la raison discursive. Le symbole révèle certains aspects de la réalité, les plus profonds, qui défient tout autre moyen de connaissance. Il répond à une nécessité et remplit une fonction : mettre à nu les plus secrètes modalités de l'être. »

Mircea Eliade montre ensuite quelle erreur commettent, à la suite de Freud d'ailleurs, la plupart des gens en prenant *à la lettre* la psychanalyse : « Ces complexes, nous dit-il, ne sont choquants que dans la mesure où ils sont traduits tels quels, au lieu d'être présentés en tant qu'Images. Car c'est l'Image de la Mère qui est vraie, et non pas telle ou telle mère, *hic et nunc*, comme le laissait entendre Freud. » Le complexe d'Œdipe, par exemple, ne signifie pas que le fils désire posséder charnellement sa mère, mais qu'il souhaite réintégrer la béatitude de la matière vivante non encore formée, subir l'attraction de la matière sur l'esprit, retrouver l'unité première, abolir les opposés, les contraires, bref quitter le monde infernal de la dualité pour se fondre dans la contemplation divine du seul et de l'unique. « C'est l'Image en tant que faisceau de significations qui est vraie, conclut Mircea Eliade, et non pas une seule de ses significations et un seul de ses nombreux plans de référence. »

On ne saurait mieux dire. Cette revalorisation et cet approfondissement de l'idéologie freudienne caractérisent la tendance qu'ont prise les recherches intellectuelles en ce milieu du siècle.

Sa qualité d'émigré rend Mircea Eliade particulièrement sensible à « l'histoire ». Déjà dans son précédent essai sur le *Mythe de l'éternel retour*, dans le chapitre intitulé « Malheur et histoire » il déclarait que l'homme archaïque tente de s'opposer, par tous les moyens dont il dispose, à l'histoire. Dans ce nouvel essai, il ne s'agit plus de l'homme primitif, mais de notre contemporain et Mircea Eliade a beau jeu de nous prouver qu'en « échappant à son historicité, l'homme n'abdique pas sa qualité d'être humain pour se perdre dans l'animalité; il retrouve au contraire le langage, et parfois l'expérience d'un paradis perdu ».

En lisant les études de Mircea Eliade sur le symbolisme du centre, du temps et de l'éternité selon les mythes indiens, des nœuds, des coquillages, du baptême et du déluge, ce n'est pas une excursion

que nous faisons à travers les mentalités primitives, mais une plongée en nous-mêmes : nous apprenons à nous mieux connaître.

(Éd. Gallimard.) MARCEL SCHNEIDER.

CLAUDE MAURIAC

HOMMES ET IDÉES D'AUJOURD'HUI

Ce livre a une vertu tonique, dans un temps où la vie littéraire se réduit trop souvent aux leitmotive de la mode et du conformisme. Indépendance et sûreté du jugement : c'est un jeune maître de la critique qui s'affirme dans ces pages.

Sont évoqués d'abord les ancêtres du proche passé : parmi eux, c'est Gide qui me semble le mieux éclairé. Est-ce parce que Claude Mauriac a connu l'homme, et subi, puis rejeté son charme? Quoi qu'il en soit, il cite quelques lignes de Claudel dans son émouvant dialogue avec Gide, qui jettent une lumière crue sur le problème de l'homosexualité gidienne : « Il y a une chose infiniment plus odieuse que l'hypocrisie, c'est le cynisme (...) C'est tout autre chose de pécher en le regrettant, en sachant qu'on fait mal, en désirant faire mieux, en demandant à Dieu la force de faire mieux, et autre chose que de croire qu'on fait bien en faisant mal, et de le dire et de s'en vanter. » Comment s'étonner après cela des confusions de la conscience de Gide? On sait qu'il se prenait (naïvement?) pour un moraliste capable d'exercer une action *désintéressée* sur les adolescents, — sans s'apercevoir qu'il désirait d'eux autre chose que la culture de leur esprit et l'ennoblissement de leur âme... Seule la notion d'une vérité chrétienne extérieure à la conscience peut percer les innocents subterfuges de cette sincérité toujours prête à se leurrer.

Le chapitre des Poncifs contemporains s'ouvre sur la déification de Sade, qui paraît à l'auteur caractéristique de l'une des modes de notre temps : la transmutation du Mal en Bien. Peu importe que Sade soit tout autre que l'idole forgée par nos contemporains — ce qui importe, c'est qu'il soit enrôlé dans la sombre milice des Lucifers modernes. Il y rejoint Lautréamont, Rimbaud, Jarry, Apollinaire, et enfin, le plus grand de tous (sans doute parce qu'il est le dernier venu) Raymond Roussel. Quelques textes de thuriféraires au lyrisme chaotique nous révèlent que Roussel « se sentait Dieu dans son être le plus intime »; et aucune concurrence du Très-Haut n'était à redouter pour cet homme qui « considérait le dieu chrétien avec la plus parfaite indifférence; mieux, qui l'ignorait ». Faut-il sourire? En l'an de grâce 1953, le prophétisme vaticinant est peut-être le nouveau mal du siècle...

C'est dans le dernier chapitre de l'ouvrage que se révèle le mieux la critique de Claude Mauriac. Croyants avec ou sans la foi. Ombres de Julien Green, de Simone Weil, de Landsberg : notre époque est remplie de ces âmes tourmentées qui cherchent en gémissant. Claude Mauriac évoque ces visages et ces destinées avec une sympathie fraternelle. Agnostique gardant la nostalgie de la foi, il peut comprendre la décision de S. Weil refusant le baptême pour ne pas se séparer de la masse des incroyants.

Claude Mauriac évoque enfin Paul-Louis Landsberg qu'il rencontra à Pontigny en août 1939, dans une décade de philosophie centrée sur le thème de la destinée. Exilé d'Allemagne, puis d'Espagne où il s'était réfugié, Landsberg était déjà, parmi les subtils dialecticiens qui autour de lui jouaient avec les idées et les mots, celui qui était au cœur du problème, et qui « jouait sa vie ». Quatre ans plus tard il mourra en déportation au camp d'Oranienburg, après avoir délibérément rejeté la solution du suicide, auquel il était prêt pourtant, — avant d'avoir rencontré le Christ. Claude Mauriac montre comment la vie et la mort de cet homme portent témoignage sur sa recherche spirituelle. Il avait su distinguer l'espoir de l'espérance : « L'espérance, écrivait-il, tend, en principe, à la vérité; l'espoir, en principe, à l'illusion. L'espoir admet un temps qui appartient au monde et au hasard, l'espérance reconstitue un autre temps, qui appartient à la personne même et à la liberté. »

En notre époque de thaumaturges, de faux prophètes, et de folles illusions, il n'était pas inutile peut-être que Claude Mauriac nous rappelât par la voix de Landsberg, « ce grand Ange aux ailes invisibles, » le message de l'authentique espérance.

(Éd. Albin Michel.) ANDRÉ SÉAILLES.

LES ROMANS

PLAIRE A QUI ?

En différents endroits, et notamment dans Arts *et dans* la Parisienne, *Jacques Laurent a rompu quelques lances en faveur de la littérature qui plaît. On voit bien ce qu'il veut dire et qu'il entend par là, contre les curieux prestiges de l'ennui, défendre une littérature plus animée, plus brillante, plus allègre. Sur ce terrain, on le suit bien volontiers. Il y a pourtant dans sa formule quelque chose qui ne va pas.*

Quelque chose sur quoi Jacques Laurent lui-même met l'accent puisqu'il ajoute (je cite de mémoire) : en écrivant dans la Parisienne *que cette revue se proposait de plaire, je me suis attiré bien des reproches. Ce qui reviendrait à dire que plaire peut déplaire. A quoi un critique de la* Nouvelle Revue française *n'a pas tort d'ajouter que, si Léautaud et Jouhandeau maintenant plaisent, ils ont commencé par déplaire. Et d'ailleurs ils ne plaisent pas à tout le monde. D'où il appert que le vocable plaire est, en l'occurrence, assez flou et surtout qu'il nous mène à confondre fâcheusement autour avec alentour, le résultat avec la méthode, le domaine public, si j'ose dire, avec celui, plus fermé, de la création.*

Le public existe. Le rapport entre le public et une œuvre,

ça existe. On peut trouver ce rapport accessoire, estimer qu'il est lourd généralement de tous les malentendus, mais enfin il est. Que tel roman plaise et que tel autre ne plaise pas, c'est là un phénomène qu'on peut constater, commenter, dont on peut chercher les raisons. A condition de ne pas oublier que le public vient après *la création. Après, dans son sens le plus simple. Dans son sens chronologique. Le rôle du public commence lorsque celui de l'écrivain est fini. Ou plutôt, si l'on préfère, il y a là deux rapports : l'un entre le public et un volume, l'autre entre l'écrivain et un manuscrit. N'importe quel imprimeur, vous dira que le volume ne commence que lorsque le manuscrit est fini. (J'enfonce ici des portes bien ouvertes. Mais c'est ça aussi, écrire : faire un peu de courant d'air.)*

On le voit, il n'y a aucune place là-dedans pour un rapport entre l'écrivain et le public. Ou alors un rapport indirect, en quelque sorte par personnes interposées. La preuve : au moment où le public lit son livre, l'écrivain pourrait tout aussi bien être mort, cela n'y changerait rien. Et l'écrivain pourrait très bien aussi écrire sans publier, cela ne changerait rien à son livre. En fait, pour l'écrivain, le public n'existe pas. Ou plutôt : ne doit pas exister. Ou ne doit exister qu'après. Il ne s'agit pas de le mépriser, ce public. D'ailleurs, le mépriser, c'est encore en tenir compte. Il s'agit simplement de ne le laisser entrer qu'au bon moment. Le chirurgien ne méprise pas la famille de son patient. Au contraire. Son émoi le touche. Ses inquiétudes lui fendent le cœur. N'empêche qu'il se garde bien de la faire entrer dans la salle d'opérations. Or, c'est une opération, un roman. C'est une confrontation, c'est un tête-à-tête, c'est un corps à corps, c'est un combat. Que viendrait faire le public là-dedans, ou la préoccupation du public? Déranger, rien d'autre. Déranger le chirurgien. Déranger le romancier. Non, non, dans le couloir, la famille! Qu'elle attende. Son tour viendra.

Que l'écrivain, une fois son œuvre finie, éprouve le besoin de la communiquer au public; qu'il se préoccupe même de le faire dans les meilleures conditions, c'est bien naturel. Mais c'est autre chose. Nous changeons de secteur. On insiste : à ce moment, l'œuvre est finie. L'œuvre est finie le jour où l'écrivain en a écrit la dernière ligne. Permis alors de penser au public. Pas avant. Il faut bien l'avouer, l'écrivain n'écrit pas pour le public. Il écrit parce qu'il ne peut pas faire autrement. Il écrirait aussi bien dans une île déserte et, s'il le fallait, jusque sur les feuilles des palmiers. Tout au plus, écrirait-il peut-être un peu moins. Il écrit parce que c'est sa manière à lui de parler, sa manière d'exister, sa manière de se réconcilier avec lui-même, sa manière de sauver son âme. J'emploie des mots graves. C'est ce que c'est grave, une vocation. N'importe quelle vocation. Si, en se livrant à la sienne, l'écrivain plaît, tant mieux. Hosannah! *Mais ce n'est pas là le nœud du problème. Ou alors, au maximum, s'agirait-il surtout, pour l'écrivain, de se plaire à lui-même. Écrire pour le plaisir, c'est une formule. Et comme, quand on a la tête bien faite, on ne respecte rien tant que son plaisir, c'est peut-être un assez sûr moyen de respecter son œuvre. Mais ce n'est un secret pour personne qu'il y a aussi des écrivains — et parmi les meilleurs — qui n'aiment pas écrire. S'ils le font, c'est qu'une force les y oblige. Ils*

écrivent comme le pommier porte ses pommes. Où est le désir de plaire? Imagine-t-on un pommier qui, pour plaire, s'efforcerait de porter des poires. Il y arriverait peut-être, mais ce seraient de mauvaises poires. Des poires qui n'auraient que l'air d'être des poires. Et dont les gens bientôt se lasseraient. Car le public ne se laisse jamais rouler longtemps, cet adage vaut dans tous les domaines. A la lumière de quoi il apparaît que le meilleur moyen de plaire au public — et, en tout cas, de le respecter — est de ne jamais y penser.

Pour l'écrivain écrivant, le public n'existe pas. En fait, il faut bien dire qu'il en est ainsi. Quelque chose de si peu connu et qui reste si vague, peut-on dire que vraiment il existe? Or, que savons-nous du public? Il est possible qu'après vingt ans d'éclatants succès, un écrivain commence à avoir quelques lumières sur ses lecteurs. Mais en attendant? Qui nous lit? Nous avons des chiffres. Ces chiffres n'ont pas de visage. Pour une revue, il y a encore la liste des abonnés. Mais pour un volume? Où va-t-il finir? Qui a-t-il touché et pour quelles raisons? Brouillard. Il y a bien les critiques, mais leur fonction est d'éclairer l'écrivain sur ses défauts plutôt que sur son audience. Le public existe, mais nous ne savons pas qui il est. Et c'est à cet anonyme qu'il faudrait s'efforcer de plaire? C'est de cet inconnu qu'il faudrait deviner les goûts? Peine perdue. Course après l'ombre. Les éditeurs eux-mêmes, dont c'est pourtant l'affaire, avouent qu'ils y perdent leur latin. Les plus intéressés par le succès, il leur arrive de publier des livres invendables ou d'en refuser d'autres promis à d'éclatantes revanches. Et nous irions nous montrer plus avisés? Nous, les écrivains, dont le destin, assez généralement, est d'être des ahuris dans le siècle? Allons, allons. Il vaut mieux écrire selon son cœur et comme ça nous chante. C'est le seul moyen d'écrire quelque chose qui ait du sens. Et peut-être aussi, au bout du compte, le seul moyen de le rencontrer, ce public. En vertu de l'apologue selon lequel une pendule qui court après l'heure exacte risque de ne jamais la rattraper tandis que, paisiblement arrêtée, au moins marquera-t-elle l'heure juste deux fois par jour.

FÉLICIEN MARCEAU.

MALRAUX ROMANCIER

Cette chronique est inutile. Pour définir et situer Malraux romancier, il suffirait, à peu de chose près, de reproduire la longue note figurant à la page 38 du Malraux par lui-même *que nous présente Gaétan Picon* (1). *Picon ayant noté que « Malraux ne cherche nullement, comme Balzac ou Proust, à donner à chaque personnage une voix personnelle, à le délivrer de son créateur », l'auteur des* Conquérants *répond (entre autres choses) : « Je me demande s'il n'y a pas, sous votre analyse, une idée de la spécificité du roman — qui m'a toujours été suspecte... L'autonomie des personnages, le vocabulaire*

(1) Ed. du Seuil, coll. *Écrivains de toujours.*

particulier donné à chacun, sont de puissants moyens d'action romanesque, non des nécessités. Ils sont plus marqués dans Autant en emporte le vent *que dans* les Possédés, *nuls dans* Adolphe. *Je ne crois pas vrai que le romancier doive créer des personnages; il doit créer un monde cohérent et particulier, comme tout autre artiste. Non faire concurrence à l'état civil, mais faire concurrence à la réalité qui lui est imposée, celle de « la vie », tantôt en semblant s'y soumettre et tantôt en la transformant, pour rivaliser avec elle... La grandeur de Proust est devenue évidente lorsque la publication du* Temps retrouvé *a donné leur sens à des moyens qui, jusque-là, ne semblaient pas dépasser ceux de Dickens... » Mais il faudrait tout citer (il y en a trois pages).*

Je sais bien que Malraux, en qui tout le monde (ou presque) s'accorde à voir un grand écrivain, l'un des plus grands de ce temps, est discuté en tant que grand romancier, au nom, justement, de cette prétendue « spécificité » du roman dont lui-même conteste le bien-fondé. Il est certain que, de ce point de vue, son œuvre romanesque apparaît moins pure *que celle d'écrivains beaucoup moins importants : pour s'en tenir aux contemporains, Simenon, certains Anglo-Saxons sont peut-être plus « spécifiquement » romanciers que lui, je veux dire davantage soumis à cette « réalité de la vie » à laquelle Malraux entend faire concurrence plutôt qu'il n'aspire à la recréer. A aucun plus qu'à lui ne s'applique la formule de Sartre selon laquelle « la technique d'un romancier renvoie toujours (?) à une métaphysique ». Considérée en soi, la technique romanesque de Malraux évoquerait assez celle de certaines formes musicales : ses premiers romans* (les Conquérants, la Voie royale, le Temps du mépris, la Condition humaine) *font penser tantôt à des concertos pour un ou plusieurs personnages, à des symphonies concertantes, avec leurs « solistes » (Garine, Perken, Gisors, Ferral) se détachant tour à tour sur un « fond » orchestral (la révolution chinoise, la forêt laotienne, l'Allemagne hitlérienne). Viendront ensuite les grandes symphonies de* l'Espoir *et de* la Lutte avec l'Ange. *Dans tous ces livres, au monde réel, au monde donné — qui est le matériau habituel du romancier « spécifique » — se substitue, ou plus exactement s'oppose le monde propre de Malraux, riche d'une dimension supplémentaire (qui est peut-être celle de l'intelligence, tout simplement).*

On nous embête un peu avec les « lois » du roman, avec sa « spécificité », — sur lesquelles, au reste, les théoriciens et les puristes sont loin eux-mêmes d'être d'accord. A ce genre de codification limitative, je crois que je préfère encore la commode définition de M. Larousse : « Roman, *n. m., récit en prose d'aventures inventées et combinées pour intéresser le lecteur. » Le roman n'est pas une forme fixe, comme la tragédie classique... ou le sonnet. Ce n'est, au fond, qu'une étiquette. On sait tout ce qu'elle couvre, depuis* la Comédie humaine *jusqu'au* Journal d'un curé de campagne, *en passant par* Adolphe, les Possédés, la Princesse de Clèves, le Temps perdu, Autant en emporte le vent, les Deux Étendards *et* Ambre. *Il est bien qu'il en soit ainsi. C'est la diversité du roman qui fait sa richesse et sa vie. Juger l'œuvre romanesque d'un Malraux du point de vue d'une esthétique « spécifique », cela revient un peu à juger le théâtre de Shakespeare*

du point de vue de la règle des trois unités. Lui contester le titre de (grand) romancier, cela revient un peu à condamner la peinture de Picasso ou de Braque parce que n'y sont pas respectées les lois de la perspective. La littérature romanesque du vingtième siècle n'est pas tellement opulente (combien de romans 1° authentiques, 2° dignes d'être retenus, depuis disons vingt ans : cinq, dix? C'est un maximum) qu'il soit opportun, au nom de discutables critères de ce genre, de mettre en cause, sur ce terrain-là, une œuvre qui est, avec celle d'un Montherlant, l'honneur de la littérature française de notre temps.

CLAUDE ELSEN.

PIERRE GASCAR

LES BÊTES

Lorsque, sous le patronage d'Émile Zola, quelques jeunes écrivains décidèrent de publier un recueil de nouvelles ayant trait à la guerre, et qui devait s'intituler : *Les Soirées de Médan*, un Maître de la nouvelle se révéla d'un seul coup, l'auteur de *Boule de suif*. *Les Bêtes*, de Pierre Gascar, pourraient bien être le signal d'un renouveau de la nouvelle, mais ce qui me pousse surtout à faire ce rapprochement, c'est que, par une curieuse coïncidence, la guerre est aussi présente, dans presque toutes ces nouvelles, auxquelles elle sert de toile de fond, que dans *Les Soirées de Médan* : ce qui permet de mesurer le changement de ton depuis *Boule de suif*. Voici que la guerre est devenue une obscure aventure animale, un drame de l'espèce explorant son tragique. Pierre Gascar le dit expressément : « ... (l'enfer) où nous retrouvons, dans l'étonnement de la fraternité, notre propre face tourmentée, comme dans un miroir griffu. » Là réside, à mon sens, la réussite exceptionnelle de ce livre. On a applaudi à cette absence de communication entre l'homme et la bête en disant que toute tentative de comprendre l'âme animale se heurtait à l'anthropomorphisme : peut-être, mais qui ne saisit ici sur le vif un de ces malentendus entre l'auteur et son public dont vit la littérature? L'univers animal n'est que le prétexte de l'auteur, le lieu idéal de sa découverte de l'homme. Peindrait-il demain des personnages de roman, je suis sûr que Pierre Gascar les entourerait de la même solitude presque idéale, du même tragique aveugle, de la même magie d'éclats froids. Ce pessimisme foncier de M. Gascar nous préférons en rejeter le poids vers « l'enfer animal » : nos applaudissements sont suspects de détourner la question, et tels qui se voilent la face devant Sartre ou Kafka...

Il faut bien revenir au disciple de Flaubert : par l'intérêt habilement ménagé, l'art d'amener un « mot de la fin », par toutes les astuces du récit, ces nouvelles, traduisant une pleine maîtrise, semblent étudiées chez Maupassant; la troisième nouvelle du recueil surtout, où l'on a l'impression de voir la perfection, à cent ans d'intervalle, couler dans le même moule. Mais cela ne concerne que la technique : pour le style, M. Pierre Gascar poursuit le rêve d'un Breton, d'un Gracq, le rêve que la chair se fasse Verbe, selon la magnifique expression de Balzac. Ici, l'explorateur se laisse guider par l'écriture; c'est elle qui soutient le mystère et taille de grands

pans d'irréel en pleine réalité; c'est elle qui trace des arêtes nues et sûres dans une matière soudain promue à l'éclat. Style feutré, pourtant, que celui de Pierre Gascar, plein de décharges soigneusement disposées dans la gaine des mots, et paré de cette ampleur ombreuse du lyrisme contenu, sous-jacent, embrassant un tragique hérissé des surprises de la poésie. Un livre « d'inventeur du réel ».

(Éd. Gallimard.) MANUEL DE DIÉGUEZ.

MARCEL GUERSANT
JEAN-PAUL

On l'a déjà souligné ici, à propos de Jean Genêt et des dithyrambes démesurés qu'il inspira à M. Jean-Paul Sartre : si la littérature consacrée à l'homosexualité apparaît abusive, c'est moins d'un point de vue « moral » — qui n'est pas de mise en l'occurrence — qu'en raison de la complaisance exhibitionniste qu'elle atteste volontiers. Les gens aux poumons sains ne s'offusquent pas d'une littérature inspirée — par exemple — par la tuberculose. C'est que ses auteurs ou ses héros ne songent pas, en principe, à présenter leur mal comme un état privilégié, comme une forme de santé *supérieure*, ni à militer en sa faveur. Ce qui est trop souvent le cas pour les chantres de l'uranisme.

Le livre de Marcel Guersant mérite, à cet égard, une place tout à fait exceptionnelle dans ladite littérature. Je doute qu'on ait jamais poussé plus loin l'analyse à la fois subjective et objective, à la fois lucide et sans basse complaisance, d'un « cas » d'homosexualité à l'état pur, si j'ose écrire. Jean-Paul Chargnier, le héros de Marcel Guersant, est homosexuel sans recours, sans honte comme sans forfanterie. S'il a en lui la « mauvaise conscience » de son mal, le sentiment de son anomalie, de sa *différence*, de sa *séparation*, et le désir *moral* d'être autre qu'il n'est, il a conscience, en même temps, de son impuissance à se transformer (et fait l'expérience douloureuse de cette impuissance au cours d'un épisode touchant et cruel à la fois). Les 170 premières pages du livre décrivent, avec une précision audacieuse, mais d'une incontestable *nécessité*, l' « esclavage » de Jean-Paul. La deuxième partie nous fait participer, pas à pas, à la difficile conversion de Jean-Paul — au sens propre du terme : il ne deviendra pas un homme « normal » mais demandera à l'esprit, à la foi, de lui apprendre à dominer, à surmonter son mal.

Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas ici de littérature « édifiante », mais du récit haletant, passionné, passionnant, d'une déchirante aventure *intérieure*.

(Éd. de Minuit.) CLAUDE ELSEN.

CHRISTIAN MURCIAUX
LE DOUZIÈME IMAM

Les hommes passent, les temps changent, mais se transmet la légende et se recréent sans cesse les symboles. D'âge en âge, immuablement, l'esprit humain traque les dogmes de la sagesse, poursuit la recherche du Sacré, aspire à l'Inef-

fable inaccessible. L'homme a-t-il à jamais perdu l'Imam, *Celui qui se tient devant les fidèles*, le guide?

Ces routes étranges, ces étapes singulières des pèlerins en marche, Christian Murciaux les retrace ici en une série de nouvelles attachantes, chaudes et mystérieuses autant que la terre africaine où l'auteur en situe la plus grande partie, poétiques et sages autant que la terre chinoise, théâtre des autres. Plus encore que des « Nouvelles », il faudrait dire des contes et des légendes : d'abord parce que l'auteur a choisi tous ses thèmes dans le passé, les colorant de mythes, de prophètes et de sages qui accentuent chez le lecteur l'impression du recul du temps; ensuite parce que, par le symbolisme même qui se dégage de ces récits, le ton de conteur adopté par Murciaux leur sied mieux qu'aurait pu le faire un style de nouvelliste. Ainsi cette phrase n'appartient-elle pas à la légende plutôt qu'à la nouvelle : « ... Alors Premier-Matin-d'Avril redevint très belle comme le jour où le fils du roi d'Or l'avait découverte dans les forêts de Yunnan et ses joues parurent ces branches de corail poudrées de neige que le poète de la cour célébrait... » (P. 94).

On pense parfois aux *Légendes des Terres Sereines* de Pham Duy Khiêm.

Mais pour lointains que nous paraissent ces guerriers farouches, ces femmes voilées et mystérieuses, ces sages ermites, les préoccupations qui les agitent ne sont-elles pas d'une actualité toujours poignante, et chaque civilisation tour à tour ne cherche-t-elle pas ses Signes, différents dans leur forme, sinon dans leur fond? Avec Christian Murciaux, nous pénétrons dans un monde apaisant où le temps n'est plus le facteur astreignant dont nous avons l'habitude, où nous est enseigné par l'exemple la science de l'attente et de la patience, du combat muet et de la recherche silencieuse. Message à notre monde fébrile et à nos activités fiévreuses de civilisés. C'est ainsi qu'il faut comprendre *Le Douzième Imam*, en même temps qu'il faut jouir sans arrière-pensée de sa poésie et du charme de ses récits.

D'autres temps, d'autres lieux, gage d'un monde possible entre l'homme et la Divinité.

(Éd. Plon.) Éric Heltier.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

MARBRE

Dans ce « récit », plusieurs traits sont évidents. Et d'abord, l'élégance de la démarche. Aucun maniérisme, mais une allure à la fois lente et décidée comme une danse esquissée dans une lumière éclatante. Car ce texte est d'une clarté aveuglante. Et l'éblouissement est tel qu'il faut suivre l'auteur à tâtons, guide ailé, inquiétant, qui nous fait signe, nous incite à poursuivre seul, puis reparaît.

Partant d'un décret absolu, celui de la création, il suscite un personnage, Ferréol Buq, né d'une méditation légère à propos d'un scarabée, d'une songerie et de souvenirs d'Italie. Le récit, comme une longue-vue dont les divers miroirs sont tantôt éloignés les uns des autres — et alors le paysage est clair — tantôt rapprochés — et

alors tout se brouille — se déroule sur le plan de la réalité et sur le plan du rêve. Mais non pas de façon systématique, je veux dire absolument simultanée ou alternative. La réalité évoquée passe insensiblement au surréel tenacement accroché au réel. Aucune confusion pourtant, mais plutôt un accord subtil et précaire, la découverte d'une zone de réconciliation où seuls pénètrent ceux qui d'abord se sont dépouillés du langage vide.

Ferréol lui-même est soumis à l'épreuve du vocabulaire. Il pénètre dans un lieu étrange où se donne le « spectacle des grands mots ridicules », ensemble de mécanisme qui opèrent des mouvements circulaires propres à écraser « le glossaire antilibéral ». Rien là de facilement satirique. « Il ne s'agit pas de présenter les mots détestables sous un vêtement en rapport avec leur signification admise mais au contraire, à l'effet de mieux « dépayser les masses » on a « ordonné cette procession d'absurdités burlesques sans aucun rapport avec les images communément proposées de leurs modèles ».

Parti d'un érotisme, d'un épicuréisme grossier et facile, Ferréol voit ses rêves l'affiner. « Je me demande s'il est aussi porc que je l'avais annoncé au début de cette histoire, » avoue l'auteur. L'attention qu'il porte aux choses est un piège qui le fait sortir du monde réel pour l'introduire dans un autre univers. Ainsi d'une plante « à mesure qu'il s'efforçait vers une reproduction exacte, le fiasco s'affirmait... L'euphorbe sous son regard trop attentif... était maintenant une forteresse pentagonale, dressée à hauteur prodigieuse ». La réalité se disperse immédiatement en contes aux significations éparses qui en épousent toute la richesse et lui conservent son mystère. Inversement les rêves s'imposent, tels des blocs de marbre rigide et donnent de la consistance à cette réalité mouvante. « Il ne pouvait s'empêcher, comme un vrai maniaque, de décomposer... tout ce qui tombait sous son regard, en surfaces et en volumes réguliers. »

Et alors? Alors, finie la contrainte que l'auteur et le lecteur imposent à la création. Seul demeure Ferréol : « Je me sentais ivre de joie, comme un homme de l'espèce ordinaire et qui survivrait à son créateur et à son juge. » Libre enfin, Ferréol accède, au sommet du récit, au « théâtre de la mort. » C'est en quelques pages la mise en présence de tous les éléments explosifs, plus ou moins isolés dans les pages précédentes. Ferréol assiste à la mort d'une vieille femme, « agonie tirée en longueur selon les lois de certain code esthétique, » spectacle réservé aux seuls hommes. Un érotisme gris, l'ironie, la cruauté, la précision du détail font de ces pages un cauchemar d'un parfait détachement.

Après quoi, l'auteur rompt avec son personnage. Il en a utilisé les virtualités pour décrire la mystérieuse géométrie de toute création littéraire. Elle se déploie en un récit qui prétend se suffire à lui-même, suffisance niée ironiquement. Les cercles qui composent l' « histoire » ont des points d'intersection qui varient sans cesse, un centre qui est partout et nulle part. Un livre riche qui admet des lectures superposables.

(Éd. Laffont.) GUY LE CLEC'H.

ROBERT POULET

LA HUTTE DE COCHENILLE

Comme *Moby Dick* ou plus près de nous *Le Rivage des Syrtes*, *La Hutte de Cochenille* est un de ces romans, de plus en plus nombreux aujourd'hui, qui semblent écrits, si l'on peut dire, en comptabilité double.

D'une part, le lecteur se laisse prendre au charme d'une aventure. Un bateau fait escale dans une île lointaine. Les passagers descendent à terre. D'étranges indigènes choisissent une gouvernante peureuse, scrupuleuse, aussi plate de poitrine que d'esprit, pour en faire leur dieu. Le garçon confié à sa garde la suit. L'espace d'un instant, on s'amuse de voir deux êtres si peu préparés à vivre dans l'exceptionnel accéder à un destin divin. Et pourquoi pas? On les accepte pour guides. D'ailleurs l'itinéraire qu'ils parcourent est savamment calculé. De même qu'en gravissant une montagne, on s'élève par paliers à des visions de plus en plus curieuses du paysage, on débouche, à les suivre, dans l'ethnologie, la magie, l'érotisme.

Mais, d'autre part, il arrive aussi que le lecteur lève soudain les yeux de dessus son texte. Une analogie l'a frappé. Il cherche en vain à donner un nom au symbole qu'il entrevoit — et quand je dis symbole, je suis encore trop clair. L'aventure à laquelle il croyait et les idées qu'il avait faites à son propos lui apparaissent tout à coup dérisoires. Incapable de préciser ce qu'il devine, il hésite, tâtonne, craint de se tromper, de diminuer l'effet de révélation en l'analysant. C'est qu'à ce moment, à la fois déçu et comblé, il a rejoint l'auteur parmi les « choses qu'on ne voit pas et qui existent ». Il n'y a plus de dialogue entre lui et l'écrivain, plus de message transmis et accepté, mais une sorte de rencontre de tous les deux dans un indistinct essentiel, au-delà des mots et de ce qu'ils ont désigné jusque-là.

Cependant, on poursuit la lecture. Non plus dès lors pour comprendre, mais comme on accomplirait un rite, en accord avec l'artiste-prêtre, qui n'est pas le chemin de la vérité et pourtant le seul chemin qui mène à la vérité.

On ne saurait dire à quel point ce genre de livre est aujourd'hui important. A une époque où le monde nous devient trop connu, il nous révèle un exotisme nouveau en nous dépaysant dans le spirituel. Par voie de conséquence, la réalité ne joue plus dans de telles œuvres que le rôle d'une sorte d'attribut de l'irréel, appelé à s'abolir devant l'inexprimable. Si bien qu'on peut aller jusqu'à dire que la littérature elle-même sort humiliée de cette manière d'écrire et de se faire lire. Elle n'est plus que magie plus ou moins adroitement maniée, jeu ambigu, significatif pour les lecteurs-dévots, lettre morte pour les autres, bref, une cérémonie autour de laquelle se rassemble une église. Cette église, Robert Poulet peut être sûr d'en avoir augmenté à cette heure les fidèles.

(Éd. Plon.) G. P.

MAURICE CIANTAR
ET QU'ON N'EN PARLE PLUS

Jacques Vorageolles et *la Mongolique*, les premiers livres de cette trilogie, nous faisaient craindre que Maurice Ciantar ne se spécialise dans la littérature exhibitionniste qui a ses amateurs, mais espérer, dans le même temps, que ses dons assez surprenants s'exercent dans un autre domaine, qui a aussi les siens, le roman.

Maurice Ciantar a enfin abandonné Lautréamont aussi bien que la gouaille du garçon d'ascenseur. Il a découvert l'indignation, la sobriété dans l'expression, et cette note si difficile à imiter parce qu'elle ne trompe pas : celle de sa première peine d'homme, celle qu'il n'oubliera pas.

Percepteur, liftier, vendeur de pommes de terre, clochard, engagé à la Légion étrangère, puis rédacteur politique au *Populaire*, Ciantar a été tenté par l'autobiographie. Son mérite est d'être souvent aussi celle d'une époque.

Aussi cynique que les deux premiers qui donnaient par éclipse une vue à la fois juste et passionnée de cette génération qui a trente-cinq ans en 1950, ce dernier livre nous amène à l'âge qu'a aujourd'hui l'auteur. Il en a donc fini avec sa jeunesse, avec l'expérience personnelle, avec le style direct. On peut attendre de lui un très prochain livre qui l'obligera à la fiction, à la transposition. Un livre qui tout bonnement, racontera une histoire. C'est cette discipline qui, je crois, nous donnera un Maurice Ciantar définitif.

(La Nouvelle Édition.) POL QUENTIN.

PAUL GUTH
MÉMOIRES D'UN NAIF

Mystérieux et original, ce journaliste qui rit de tout et de lui-même feint de nous livrer aujourd'hui ses secrets dans les *Mémoires d'un naïf*. Dès les premières pages on est surpris de découvrir un style libre et uni où les facettes sont rares, d'autant plus précieuses. C'est un livre simple, un livre « de bonne foy », comme disait cet autre Gascon. Tout un monde revit, monde de la campagne à Ossun près de Tarbes au pied des montagnes, monde des petites villes provinciales à Villeneuve-sur-Lot, monde de la famille où passent, humbles et touchantes silhouettes, l'oncle de Paul Guth, qui tel l'oncle de Jerphanion, rentre les foins, quand sonne, en 1914, le tocsin; la grand-mère qui pétrit et cuit le pain, fermant la porte du four avec une bouse de vache, tandis que « coques et capous » prennent une teinte dorée; « bon papa » qui discute gravement avec son petit-fils près du feu; la mère enfin, douce et jolie, effacée devant son mari, le père de l'écrivain, mécanicien bourru et méridional. Les fêtes paysannes où l'on égorge le cochon, et leurs légendes, succèdent aux cérémonies bourgeoises de Villeneuve. Voici le petit Paul avec son chapeau trop grand, ou déçu à jamais par la natation, voici le mécanicien et ses moteurs malchanceux, voici enfin le grand-père et son béret, qui ne plaisante pas sur le respect qu'on lui doit. Tout est vivement conté et avec esprit. Pourtant le petit Guth est un petit paysan qui apprend l'existence

difficile de cette France toute de traditions, faite de terre et de soleil, parfumée comme le sont les vergers au printemps, les champs à l'automne. Son enfance se confond avec la pluie, les labours, la poésie mélancolique de la campagne. Adolescent épris d'amour et de bonheur, voué à la solitude et à l'esprit, comme beaucoup d'autres, il tient son intelligence de lui-même et de ses ancêtres qui n'ont connu que les purs métiers de la liberté, de cette liberté qui a l'odeur des foins, des Pyrénées, de l'Espagne.

Comme tous, il monte à Paris, nouveau khagneux éternel avec son appétit de savoir, sa nostalgie de l'existence, ses rêves de femmes, sa rage de vivre. Les murs de Louis-le-Grand, qui emprisonnent avec Paul Guth, Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Thierry Maulnier, s'ouvrent sur la vie et grâce, à un portrait de Diderot sur l'Université.

Le professeur timide est devenu brillant et sémillant écrivain. Ce sont les mémoires d'un sensible, d'un rêveur, d'un poète. Mais la naïveté n'est qu'une arme. Paul Guth refuse de se prendre au sérieux, il se moque; et d'une vie toute de sensations, de songes, il fait un livre drôle. Au lecteur de deviner entre les lignes, de se méfier de ce naïf qui n'a qu'une naïveté, celle du cœur.

(Éd. Pierre Horay.) JEAN-BERNARD RAIMOND.

MOULOUD FERAOUN

LA TERRE ET LE SANG

On voudrait être Kabyle pour être sûr de n'être pas dupe. Ce roman a l'attrait mystérieux et inquiétant d'une terre étrangère. On est séduit, mais est-ce par la vérité, ou par l'artifice? *La Terre et le sang* est tout à la fois un livre de passion et de mesure. L'écrivain mêle les tons avec un art nouveau, tantôt Kabyle exilé dans les mines du nord de la France, et mêlé à ses compatriotes, à leurs joies, à leurs souffrances, à leurs drames, tantôt Kabyle revenu dans son pays avec une femme française mais secrètement berbère, heureux de vivre au milieu des oliviers, des champs, libre et nu dans sa gandoura, tantôt, et ce n'est pas la métamorphose la moins étonnante, sage descendant des ancêtres de la grande Kabylie, mesurant les passions, la vanité du travail, de l'amour, de la vie, et la justice immanente d'Allah, sans trop y croire; Mouloud Feraoun habite tour à tour l'âme de chacun des héros de la tragédie intime d'Ighil-Nezman, avec Amer-ou-Kaci il se souvient de la France, de la guerre (la première celle de 1914-1918) et de son adolescence brisée, absurde; avec la vieille Kamouma il rejoint la vie antique, éternelle, d'un monde oriental où la ruse s'allie à la superstition; avec Slimane, il vit la jalousie, la rancune de l'incapable, terré dans sa maison, usant la vie comme si elle était éternelle, tandis que la jeune Chabha aime le soleil, les pierres chaudes, la campagne brûlée de Kabylie. Étouffée dans ce village où l'Orient ressuscite un nouveau moyen âge, une flamme s'élève peu à peu, flamme de l'amour, de la joie des corps ivres de la nuit transparente de l'Afrique; comme Rabah qui mourut dans la mine, pour avoir aimé, Amer disparaît victime du destin.

Seules restent les femmes, veuves et mères, messagères d'une vie

inconsciente. Chabha a échoué dans son rêve d'amour : la vie est une mort lente.

Ce livre beau et riche a, malgré sa brièveté, le poids du temps.

(Éd. du Seuil.) J.-B. R.

FÉLICIEN MARCEAU
EN DE SECRÈTES NOCES

Les dix nouvelles qui composent ce recueil ont l'Italie de 1943-1945 comme décor, comme sujet un écrivain neuf, libre, doué d'un style d'une netteté à la Mérimée — avec un tremblement en plus — et comme objet le bonheur, le malheur, la sagesse et la folie des hommes. L'objet est commun, mais tout en art, on le sait depuis quelques siècles, dépend de l'exécution, c'est-à-dire du sujet.

Deux êtres se rencontrent, se regardent, s'aiment sans rien se dire, se quittent : ce n'est qu'une petite ride à la surface de l'eau, un fruit qui tombe, une herbe écrasée. Un homme bête, un peu lâche, est peu à peu prisonnier de l'image qu'il a voulu présenter aux autres; il meurt. Des êtres rencontrés dans un hôtel mêlent leurs petits espoirs, leurs trahisons, leurs mensonges. Des officiers italiens se cachent dans les catacombes pour échapper aux Allemands. Des comédies se jouent : maris trompés, petites villes en délire, coups de sensualité et de soleil. Des drames aussi (les dix pages de *Marie de Brunico*, qui ne se racontent pas; *Bombardement sur Bologne*). Que ces nouvelles aient dix pages ou trente, elles respirent la même santé esthétique : une histoire, un paysage, des caractères, un style. Pas une phrase n'est inutile, pas un artifice apparent : c'est d'un art médité et spontané, libre et vigoureux à la fois, d'un art heureux.

Naguère *L'Homme du Roi* nous donna la certitude que Félicien Marceau, après le ballet cruel et bien monté de *Chasseneuil* (le roman vaut la peine d'être lu, il vient d'être réédité aux *Presses de la Cité*), après *Casanova*, *Chair et cuir*, *Capri, petite île*, atteignait à la maîtrise. Celle-ci n'est pas discutable dans *En de secrètes noces :* une réflexion ironique, mais plus encore sereinement tendre, sur les hommes et leurs vies qu'ils tiennent serrées comme autant de poignées d'eau, sur leurs volontés et leur sort; le coup d'œil du moraliste et celui du peintre, la connaissance des êtres et l'amour des paysages humains — voilà qui compose un ensemble, où transparaît discrètement un homme et où s'impose, pour la deuxième fois en un an, un écrivain que, déjà, on ne peut confondre avec aucun autre. Il faut, si on ne l'a pas encore fait, le lire dans sa nouveauté, dans la surprise qu'il nous apporte. Bientôt cette maîtrise sereine, ce lourd et riche tissu dont il compose ses livres seront connus et reconnus.

(Éd. Calmann-Lévy.) GILBERT SIGAUX.

ROGER GRENIER
LES MONSTRES

Les « monstres », ici, ce sont les journalistes. Pourquoi pas? Après les Nazis, les gangsters, les médecins psychiatriques et les politiciens, voici les journalistes. Mais il faut bien se dire ceci. C'est souvent grâce aux journalistes que nous avons conscience des

monstres précédents. Et, monstres pour monstres, les journalistes sont plus innocents. Plus cyniques aussi, puisque lucides. Mais tellement plus plaisants. Et, pour finir, ce roman de Roger Grenier est un roman très plaisant (même si c'est le roman d'un journaliste qui a « mauvaise conscience »). D'un humour macabre irrésistible. Une sorte de conte moraliste, philosophico-satirique. Du Voltaire « Série Noire ». De l'Albert Londres très XVIII^e siècle.

Oui, une « Série Noire » XVIII^e siècle. Lisez les pages où le « reporter » récrit le « journal du Vampire », ses « forcing » en compagnie de photographes impudiques et sceptiques, ses entretiens sardoniques avec Galiani, le chef des informations (dit « l'Araignée » parce qu'immobile, impassible, dirigeant de son bureau les reporters, les tenant, ainsi que par des fils, au bout de ses lignes téléphoniques), avec ce bourreau qui vend ses « Souvenirs » au journal (« Souvenirs » d'un satanisme très spirituel. D'un Deibler qui aurait lu Chamfort), et, enfin, son séjour en Autriche, pendant des sports d'hiver, pour un reportage « mondain » (mais aussi pour se « désintoxiquer » de Paris, du journal, des salles de rédaction, des saouleries et du cynisme des autres journalistes). Oui, ces pages acides, écrites dans un style faussement littéraire, Roger Grenier les a choisies juste entre la plaisanterie et le pessimisme. La fin du livre est salement noire. Mais l'humour est là, entre chaque ligne. Et c'est ce qui fait ce livre plaisant.

Un esprit critique regrettera peut-être un style plus simple, plus direct, plus « journaliste », un choix plus définitif et plus « Série Noire », plus « Sang à la Une », un document humain. Il pensera (cet esprit critique) à certaines pages, à certaines phrases. A celle-ci (prise au journaliste du « Pylone » de Faulkner) : « Allons-y. Il faut manger et il faut que les autres lisent. Et si on supprime la fornication et le sang, où serons-nous, tous ! » A celle-ci, dite par le « reporter », ici : « Je n'ai plus de destin personnel et je participe à mille destins étrangers. » Oui, par instant, il y a cet « humain » qui ressurgit. Et ce sont les pages que je préfère.

Mais je ne serai pas cet « esprit critique ». Et je ne regretterai rien. Ces « Monstres » sont si plaisants à lire. Et puis les critiques sont un peu des « monstres », eux aussi...

(Éd. Gallimard.) JEAN-LUC TERREX.

SIMONNE JACQUEMARD
SABLE

C'est un livre aussi fragile et impalpable que son titre. Il nous propose quelques images brèves d'une petite fille qui devient femme et répond au prénom banal d'Anne. Ces images, mises les unes à côté des autres, ne composent ni une histoire, ni un caractère. A peine un portrait. Plutôt une esquisse de portrait. On a l'impression de feuilleter un très vieil album de photographies dont on aurait arraché plusieurs pages, et sur des clichés jaunis, à demi effacés, on reconnaît de loin en loin, dans des paysages et sous des chapeaux différents, un regard, une lèvre, une courbe de visage qui rappellent la petite fille appelée Anne.

Simonne Jacquemart joue du sous-entendu, de l'allusion, de la subtilité avec une maîtrise rare. On ne peut que l'en féliciter. L'équilibre littéraire de notre époque ne peut être maintenu, que si certains écrivains consentent à apporter de l'eau au moulin de « l'art pour l'art »... Il faut remercier ces quelques courageux qui ne méprisent pas la littérature, et, se plaisant aux jeux de l'écriture, invitent leurs lecteurs à partager leur plaisir. Peu importe qu'on sourie d'eux, dans certains cercles. Ils maintiennent une tradition essentielle.

On aimerait cependant que Simonne Jacquemart ne restât pas aussi pudiquement à la surface de ses livres, et qu'elle choisît, pour tracer ses portraits, des supports moins fugaces que le sable des plages. Puisqu'elle admire tant Jean Cocteau (le chapitre qui se passe à Cabourg, où se profile la silhouette de Marcel Proust, est à cet égard une réussite, mais qui tient avant tout du pastiche), elle ne devrait pas oublier que s'il aime écrire à la craie sur des tableaux noirs, son maître ne dédaigne pas la plume, l'encre de Chine et le trait appuyé. Quelques pages de *Sable* prouvent que Simonne Jacquemart y réussirait aussi bien. Elle a brodé sur un sujet aussi classique que l'exode de juin 1940, des variations remarquables d'acuité, de force et d'originalité. De même tout ce qui concerne la grand-mère Grany.

« Il faut suivre sa pente, mais en la remontant, » disait Gide. En suivant ce conseil, Simonne Jacquemart atteindra vite à la place que ses qualités lui désignent.

(Éd. du Seuil.) JACQUES TOURNIER.

ÉRUDITION

LE SOUVENIR DE JEAN BARUZI

Bien que la présente chronique paraisse sous le signe de l'érudition, nous laisserons à d'autres l'honneur et le soin de louer l'œuvre de Jean Baruzi. Ils salueront en lui le connaisseur fervent, l'explorateur charmé du monde de Leibniz, de l'Espagne mystique, de l'Allemagne de la Réforme, des contrées intérieures visitées par Saint Paul. Effrayés de trouver partout les vestiges sacrés des flammes qui le consumaient, ils se remémoreront peut-être l'épigramme que François Mauriac lui décochait jadis avec une affectueuse ironie : « Jean Baruzi? lorsqu'il apparaît à mes yeux, j'ai l'impression d'apercevoir un hérétique que l'on a retiré du bûcher avant qu'il fût cuit à point et je me retiens pour ne pas crier : des linges ! des linges ! des linges ! »

Quant à nous, nous considérons que la plus heureuse fortune,

dont le destin nous ait jamais fait présent, c'est d'avoir rencontré chez Paul Desjardins Jean Baruzi, alors que nous traînions, étudiant capricieux et fantaisiste, sur les bancs et dans les caves de la Sorbonne un ennui vulgaire et stérile. C'est lui qui, plein de patience et de longanimité, essaya de nous enseigner la civilité et la conscience intellectuelles. C'est lui qui, grâce à quelques propos cursifs, grâce aussi à de brefs compte rendus, nous permettait de rattraper soudain le temps que nos recherches sans méthode nous aidaient, chaque semaine, à perdre.

Il excellait à transformer en anecdotes de valeur générale ses expériences, ses aventures particulières. Ayant, par exemple, entendu, un après-midi de février 1925, Mme de Noailles discourir chez Mme Melchior de Polignac, il nous décrivait en ces termes tendus l'audition qui l'avait enchanté :

« *Ces vingt minutes furent incroyablement belles. Beauté stupéfiante, de lyrisme sombre et lucrétien... Il me semble avoir assisté à quelque orage, à quelque violente tempête. J'ai l'impression d'avoir eu le visage, le corps et l'esprit balayés par je ne sais quelle force distincte de notre ordinaire humanité, et qui pourtant montait de la Terre. Le thème était le néant, je veux dire le néant du destin d'outre-tombe. Je suis sûr de n'avoir jamais rien entendu qui ressemblât à cette étrange et véhémente musique... Quant à la beauté elle-même aussi, étrangère à l'ordinaire humanité, de cette femme effrayante, qu'en dire? sinon que bien peu d'êtres ont assez de puissance en eux pour saisir tout de suite qu'il faut abandonner les critères habituels pour la juger. Effroi, mais effroi bienfaisant, voilà ce que j'ai éprouvé. Les pauvres petits fantômes intérieurs — soucis, obsessions, misères morales — balayés comme une fumée! Mais que seraient de longues heures passées auprès d'une telle femme? J'ai peine à l'imaginer.* »

Il s'entendait à raffiner les plus simples délicatesses de la vie de relations affectives au point que l'on pourrait extraire des lettres innombrables qu'il adressait sans cesse à ses disciples et à ses associés les éléments d'un traité de l'amitié hors de pair. Il rêvait perpétuellement à ce livre idéal auquel il eût donné un poignant accent métaphysique. Il nous confiait un jour, commentant certaines maximes de Descartes :

« *Sans doute songeait-il avec fierté à* (la) *magnifique intériorisation du désir. Vivre ainsi en soi, deviner que les plus hardies tentatives seront réalisées, puisqu'elles concerneront un bien qui est nôtre et dont il ne faut pas avoir peur... Il me semble que la perfection de l'amitié serait faite d'un univers que cette amitié créerait elle-même, l'univers de nos pensées, pénétrées, suivies en leurs sinuosités et enfin devenues dociles à notre rêve... Je voudrais trouver une sorte de* loi de constance intérieure, *éliminer tout ce qui est dur et spatial* (18 mai 1925). »

L'amitié tenait une telle place dans sa vie qu'il lui prêtait des vertus d'apaisement international. En 1938, afin de conjurer une catastrophe dont il pressentait les horreurs, il essaya d'organiser

entre tous les amis qu'il avait dans le monde une sorte de réseau de magie blanche et de prières existentielles. Il nous écrivait le 31 octobre 1938, encore bouleversé par la crise précédente :

« *C'étaient des heures où il fallait songer à telles pages d'Aristote sur l'amitié et à ce qu'il dit sur l'inutilité de tout le reste dans les rapports humains, lorsqu'il y a cette amitié même.* »

Ce saint de l'évangile du cœur devait mourir de l'excès de sa sainteté. Il vivait avec son frère Joseph dans un état d'intimité totale. Il s'était établi entre eux tous les rapports, difficilement exprimables, d'une véritable symbiose. Lorsque Joseph trépassa, rompant l'unité d'un couple que Paul Valéry nommait celui des *Frères Zemganno de la Mystique*, Jean Baruzi sembla d'abord se réfugier dans une méditation anxieuse, mais lucide, des prestiges de l'au-delà. Mais bientôt il cessa de parler, s'absorba dans un silence morne dont il n'arrivait pas à s'exclure, et s'éteignit, l'un des derniers représentants d'une philosophie qui croit à l'efficacité plastique de la pensée et de l'amour.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

L'HISTOIRE

UN MILIEU SOCIAL DANS LA FRANCE CONTEMPORAINE : LE CORPS DES OFFICIERS

Nous ne connaissons pas l'histoire, posée comme réalité objective, mais nous savons comment les contemporains se représentaient leur époque — d'après leurs opinions exprimées — comment ils la vivaient collectivement — d'après les traits inaperçus des mœurs. Cette vue partielle est encore, pour notre proche passé, la seule authentique. La causalité des faits — il s'agit presque toujours de faits de gouvernement, de faits politiques — nous apparaît seulement à travers le prisme des opinions, des passions et des mœurs, à travers les manifestations de *milieux*. Le plus souvent, les auteurs ont négligé le milieu : ils traitaient des idées, des événements, sans égard aux groupes où vivaient les hommes de pensée ou d'action. Il faut d'abord connaître ces milieux dont la particularité était souvent ignorée de ceux qui la vivaient, mais n'échappait pas aux étrangers, aux allogènes. C'est à l'étude d'un milieu dans la France du XIX^e^ siècle que Raoul Girardet consacre un livre exemplaire, tant par sa méthode que par sa manière (1) : le corps des officiers en France de 1815 à nos jours.

(1) Raoul GIRARDET, *la Société militaire dans la France contemporaine* (1815-1939), éd. Plon. Un chapitre a été publié dans cette Revue.

Le jour où nous disposerons d'essais de cette valeur, de cette pénétration, sur d'autres milieux, soit professionnels : la magistrature, la diplomatie, soit religieux : les prêtres, soit familiaux, l'histoire contemporaine nous paraîtra moins obscure.

Le livre de P. Girardet est à la fois l'histoire d'une opinion et l'histoire d'une structure.

L'histoire d'une opinion : quelle opinion avait-on de l'officier, hors de l'armée? Et d'abord on avait une opinion, ce qui était nouveau et n'apparaît guère avant le premier Empire. Ensuite cette opinion a varié au cours du XIX^e^ siècle. Dès la Restauration, l'armée (comme le clergé) a été affectée d'une couleur politique. Il existera désormais une opinion favorable à l'armée et une opinion méfiante ou hostile — au moins jusqu'en 1940. Il n'est pas sûr que ce soit vrai aujourd'hui, phénomène de désaffection passionnelle où Girardet voit la conséquence d'un affaiblissement du sens national. Mais pendant toute cette période, chargée d'affectivité, les familles spirituelles, dont la continuité est pourtant indiscutable, ont changé leur sentiment à l'égard du soldat. A droite, les partis de la résistance sont passés de la réserve, de la méfiance, à l'enthousiasme et au militarisme. A gauche, les partis du mouvement ont suivi le même chemin, mais en sens inverse : attachés d'abord aux souvenirs guerriers de la Révolution et de l'Empire, défenseurs du soldat, ils sont devenus hostiles à l'armée, aux officiers, et pacifistes. Comment et quand s'est fait ce transfert de gauche à droite de l'idée militaire? Tel est le problème posé par R. Girardet, et on devine tout de suite son importance. Notre auteur montre qu'il s'est fait en deux temps : d'abord autour de 1848, quand l'armée, victorieuse de l'émeute, apparut comme l'outil nécessaire au maintien de l'ordre ; ensuite après 1870, quand le patriotisme blessé par la défaite se confondit avec le culte de l'armée. Alors, la noblesse et la haute bourgeoisie, qui s'étaient tenues à l'écart de l'armée pendant la première moitié du siècle, fournirent au corps des officiers un recrutement régulier. L'officier, de provenance plus aristocratique, fut réhabilité dans le « monde », d'où il était auparavant exclu. L'analyse de la provenance des officiers est, notons-le, une des contributions les plus neuves du livre de R. Girardet.

Le mouvement inverse de l'antimilitarisme ne progresse pas avec la même régularité : il est coupé d'arrêts, de retours. Son allure brisée montre qu'il n'a pas de racines profondes : ce n'est pas le cas de l'anticléricalisme, beaucoup plus continu, et vraiment caractéristique d'une gauche populaire. La gauche réagit seulement aux alliances de l'armée et de l'ordre social — c'est la première poussée du deuxième Empire, et c'est aussi l'antimilitarisme syndical des années 1900, — de l'armée et du patriotisme, — et c'est la poussée du pacifisme humanitaire, — pour se calmer aussitôt : en 1914, la proportion des réfractaires, prévue à 13 pour 100, fut à peu près nulle.

Cette analyse des attitudes devant l'armée dépasse l'étude sociologique du milieu militaire. Elle éclaire les origines du nationalisme français du XX^e^ siècle. En effet, le même renversement

observé pour l'armée, se répète : l'antisémitisme, l'antiparlementarisme, le nationalisme proprement dit, passent également de gauche à droite. L'insertion de ces éléments d'origine jacobine, bonapartiste, dans le cadre traditionnel, légitimiste ou libéral, avec Maurras et Barrès, donnera à la droite française son originalité.

L'histoire d'une structure : le corps des officiers est un groupe sociologique, qui se recrute, non pas par hérédité, sauf après 1870, mais par cooptation. Son étanchéité a été compromise lorsque son recrutement est devenu plus héréditaire (des officiers ont appartenu autant à leur milieu qu'à leur corps) et plus ouvert : le recrutement par concours dans les écoles spéciales s'est alors substitué à l'avancement par le rang qui fournissait à l'ancienne armée la majorité de ses cadres subalternes. Aussi les traits typiques de la société militaire se sont-ils constitués pendant la première partie du XIX^e siècle, avant 1870. R. Girardet analyse avec un rare bonheur ce milieu de célibataires, où les mariages sont rares et tardifs, sans attaches familiales ni sociales, sans foyer même, sinon le mess, en perpétuel déplacement. Mais cette psychologie collective a cependant survécu au recrutement par concours de provenance plus aristocratique, après 1870. Il a duré de Vigny à Psichari, et cette permanence est très étonnante, d'autant plus étonnante que le corps des officiers n'a pas préservé son insularité avec les mêmes moyens que les autres groupes sociaux. Ceux-ci ont en général pris conscience de leurs caractères particuliers, non pas d'après l'expérience de leur propre comportement, trop vécu pour être aperçu, mais sous les traits déformés que leur prêtaient leurs voisins. C'est le cas des collectivités somatiques et minoritaires : nègres, Juifs, des communautés religieuses, quand elles sont combattues : protestants sous l'Ancien Régime, catholiques sous la III^e République. L'armée a au contraire refusé avec opiniâtreté l'idée que l'opinion se faisait d'elle, militariste ou antimilitariste. Ce refus au monde est même le trait le plus caractéristique de sa mentalité. Il est à la base d'un esprit de discipline et d'abnégation, dont la grandeur n'a été reconnue que très tard, pas avant la fin du siècle, époque où l'officier a été associé au prêtre. Cette mentalité ne doit rien, absolument rien, au XIX^e siècle : elle est à contre-pente. Elle ignore à la fois l'idée démocratique d'émancipation, et le passéisme réactionnaire. Les essais de démocratisation qui ont suivi l'affaire Dreyfus, s'ils ont provoqué un malaise, n'ont pas modifié le fond.

L'obéissance au régime établi, quel qu'il soit, apparaît d'ailleurs comme une réaction de défense du milieu contre les facteurs politiques de désagrégation. Il est curieux d'observer la différence, à cet égard, entre le milieu ecclésiastique et le milieu militaire. L'Église de France, au XIX^e siècle, a été profondément politisée. Toutefois on peut noter, au moins dans la hiérarchie, depuis les années 1930, une tendance à adopter une attitude plus neutre à l'égard des régimes et des opinions. L'armée a pu maintenir sa particularité grâce à ce silence, qui n'était pas toujours conforme à ses sentiments. A partir de 1940, elle a été forcée de prendre partie

contre une tradition de plus d'un siècle. Les officiers ont dû choisir entre Vichy, Londres, Alger : et ils ne pouvaient pas éviter le choix. Ce choix n'était plus seulement politique, mais aussi moral. Depuis 1945, les conseils de guerre, ces jurys d'officiers, ont reconnu, à propos des crimes de guerre, l'obligation, dans certaines circonstances, de désobéir aux ordres. Certes, le cas de conscience avait toujours existé. Mais il est désormais tranché dans un sens contraire à celui de la tradition militaire du XIX^e siècle. Ainsi finit la mentalité dont R. Girardet a écrit l'histoire.

★

Cet esprit militaire, que le corps des officiers a transmis jusqu'à nos jours, est un héritage de l'Ancien Régime, par-delà l'armée napoléonienne, d'inspiration différente. R. Girardet a bien noté cette filiation. Mais il ne lui a pas accordé l'importance qu'elle mérite. De même aurait-il été intéressant de comparer l'évolution française à celle d'autres armées européennes. L'idéal de discipline existait sous sa forme moderne, quand, dans son fameux discours de 1792 contre la guerre, Robespierre constatait « l'habitude de la soumission passive » à laquelle « une astucieuse politique associe l'idée d'honneur ». A la fin du XVIII^e siècle (1), les officiers cessaient d'être des gentilshommes de service à l'armée, pour devenir des soldats de carrière, dont un grand nombre demeura sous le drapeau tricolore. A ce moment, apparaît un phénomène nouveau, dont l'importance n'a pas été assez soulignée : l'assimilation de l'officier à la noblesse, soit que les grades fussent réservés aux nobles nés, soit qu'ils ennoblissent le sous-officier qui les avait gagnés par son mérite. Cette idée ne correspondait à rien dans l'ancienne société, où, contrairement à une opinion aujourd'hui répandue, aucune considération spéciale n'était accordée à la fonction militaire. Or, dans l'Europe continentale, sauf en France, l'officier, au cours du XIX^e siècle, et dès le début, a été confondu, dans les mœurs, sinon dans le droit, avec la noblesse. L'uniforme militaire, qui, auparavant n'avait jamais été porté à la Cour, devint le signe du gentilhomme : les rois et les princes l'adoptèrent comme costume d'apparat. L'évolution, constatée en France au XVIII^e siècle, avait donc suivi son cours dans le reste de l'Europe.

La France d'avant 1850, où, comme le montre R. Girardet, la noblesse s'est longtemps détournée de l'armée, apparaît donc comme une anomalie. C'est vrai non seulement de la position sociale de l'officier, mais aussi de la valeur attribuée à l'idéal militaire. Il suffit de comparer *Servitude et grandeur militaire* et *Le Prince de Hombourg* pour évaluer la différence qui sépare à cet égard la France de l'Allemagne. Le « métier sauvage », « arriéré et barbare », où l'humble sacrifice du soldat est voué à l'obscurité et à l'incompréhension : Vigny met l'accent sur la servitude. Au

(1) Voir à ce sujet le très bel article de E. G. Léonnard, cité par R. Girardet, dans *Amales*, 1948, p. 135 à 149.

contraire le prince de Hombourg exalte l'exécution qu'il a méritée pour avoir gagné malgré les ordres : « Cette mort, libre et volontaire, n'est qu'un hommage rendu à la *sainte loi de la discipline* que j'ai violée devant l'armée entière. » Le ton est bien différent. Le triomphe de la consigne sur l'improvisation valeureuse, est associé à l'éclat de la jeunesse romantique, de la beauté, de la poésie.

Dans ces conditions, on peut se demander si la réhabilitation de l'officier en France, après 1840, n'est pas due à d'autres causes que celles retenues par R. Girardet : l'inquiétude sociale et le sentiment de la Revanche. D'ailleurs les dates qu'il avance ne coïncident pas assez avec la chronologie politique. Il reconnaît le fait important que les princes d'Orléans ont fait une carrière militaire qui n'avait pas tenté, sous la Restauration, les princes de la branche aînée. De même note-t-il que l'armée commence à recruter ses officiers dans l'aristocratie dès la fin du second Empire. On se demande alors si les événements de 1848 et de 1870 n'ont pas seulement polarisé et accentué une évolution des mœurs qui leur était étrangère, et si la tendance à l'assimilation du noble et de l'officier, générale à toute l'Europe, ne regagnait pas la France où elle avait été interrompue par la cassure révolutionnaire? Constatons que ce retour coïncide justement avec la sclérose de la notion de noblesse : il y a une noblesse d'empire, une noblesse de la Restauration, peut-être encore de Louis-Philippe : l'anoblissement authentique, consacrée par le consentement public, s'arrête à Napoléon III. Ce n'est pas le lieu ici de chercher pourquoi, mais on touche à l'un des aspects de la grande révolution des mœurs d'où est sortie notre société actuelle. Le concept de noblesse, dans une société où la notion de service disparaissait, ne s'est-il pas alors transféré sur l'officier, l'homme d'épée? Alors, l'opinion commune a remonté dans un passé devenu légendaire l'alliance de la noblesse et des armes, sans s'effrayer du contresens historique, et ce glissement était d'autant plus facile qu'il avait son origine au XVIII^e siècle, et qu'on le retrouvait ailleurs en Europe.

★

C'est le propre des beaux livres d'histoire de ne pas éteindre la curiosité, mais de la reporter plus loin. R. Girardet a le sens de l'histoire : expression banale peut-être, parce qu'usée par la critique. Elle correspond à quelque chose d'extrêmement rare, en particulier parmi les spécialistes d'histoire contemporaine. Il se devine d'ailleurs à un frémissement qui court à travers le livre, mais n'apparaît presque jamais à la surface, qui est au-delà de l'excitation intellectuelle, et proche de la pitié : la lucidité de son analyse n'est jamais froide. A la tendresse toujours discrète qui la guide, on devine que cette recherche ne répond pas à une curiosité d'un historien détaché. L'histoire n'est-elle pas, pour R. Girardet, ce que le roman autobiographique est à d'autres écrivains de sa génération, une manière plus rigoureuse, mais aussi existentielle, de témoigner?

PHILIPPE ARIÈS.

LES LETTRES ÉTRANGÈRE-

CESARE PAVESE

AVANT QUE LE COQ CHANTE

Traduction de Nino FRANK

En lisant les trois romans qui composent *Avant que le Coq chante*, il ne m'a pas été possible d'oublier le suicide de Pavese ni son *Journal* comme si, dans son cas, vie, journal et romans n'étaient que les moments d'un homme tout entier préoccupé par l'angoisse de son échec. Pourtant, nous sommes bien devant trois romans dont seuls les thèmes ont un rapport direct avec *l'aventure* de Pavese, car chaque personnage possède son poids et son existence propre. Mais, grâce à la réalité de ses thèmes, Pavese est toujours présent et, s'il nous raconte des histoires autres que la sienne, il n'est pas possible de ne pas l'imaginer devant sa feuille de papier en train de s'interroger sur l'univers qu'il décrit avec minutie et rigueur.

On sent à chaque ligne que Pavese a voulu retracer des expériences et qu'il s'est servi de ses dons de créateur uniquement afin de formuler concrètement les questions que des hommes lucides et sans tricherie peuvent se poser devant la réalité.

Chacun des trois romans est en effet une illustration particulière de la lucidité et de la solitude d'un personnage. Comme Pavese, disciple de Benedetto Croce et technicien de la pensée à la recherche « d'un style d'être », les personnages centraux de ses récits sont des techniciens qui eux aussi possèdent une méthode, une orientation qui les pousse plus à s'interroger qu'à agir. Chacun découvre la vérité sur le pays et les visages étrangers qui l'entourent. Mais chacun, du même coup, découvre son échec. Ces personnages sont incapables de se mêler aux autres, que les *autres* soient une colline, la mer, la guerre, ou une famille de paysans, ou un village du sud. Et en fin de compte ils se retranchent sur eux-mêmes pour assumer leur solitude dans le pays de leur enfance (et adolescence) auquel seul le passé les attache, comme Pavese a assumé son propre échec devant la vie en se suicidant.

Si *Par chez nous* est une œuvre timide placée sous le signe des romanciers américains dans ses moindres détails, il n'en va pas de même de *la Prison* et de *la Maison sur la Colline* qui sont des œuvres fortes, des romans dépouillés, jusqu'à n'avoir plus qu'une centaine de pages chacun, gagnant ainsi en densité ce qu'ils perdent en péripéties. Je voudrais signaler surtout *la Prison* dont chaque phrase est une question, dont chaque évocation, même la plus simplement formulée (par exemple : Stéfano regardait la mer, ou : Stéfano vit sa valise fermée), est le signe d'une réalité angoissante.

Pour terminer, signalons enfin le soin qu'a porté Nino Frank à sa traduction. Il s'agit là, bien plus que de fidélité, de respect devant Pavese. Voilà pourquoi, sans doute, il a su trouver ce style désolé

et aride qui nous fait admirablement bien sentir que l'homme qui a écrit ces romans était un solitaire sans complaisance, sans illusion et sans défaillance.

(Éd. Gallimard.) CLAUDE CICCIONE.

MANÈS SPERBER
LA BAIE PERDUE

Avec *la Baie perdue* s'achève le cycle romanesque qui enferme les événements des années 1931 à 1945, commencé avec *Et le Buisson devint cendre*. C'est l'histoire d'un groupe d'hommes qui ont mis leur pensée et leur action au service d'une transformation radicale du monde, et celle de leurs souffrances et de leur progressive disparition. Une machine implacable détruit à travers l'Europe les communistes qui ne savent pas deviner quand se rompra la ligne prescrite par Moscou ou ne veulent plus s'y conformer.

Ce troisième volet, *la Baie perdue*, comprend l'épisode désormais fameux, de la révolte du ghetto de Varsovie, *Qu'une larme dans l'océan*, préfacé avec autorité par André Malraux. Il est difficile d'en dire quoi que ce soit de neuf.

Ce qui demeure alors, c'est le récit de la lutte des partisans yougoslaves à partir de 1941. Comme dans les précédentes œuvres de Manes Sperber, Doino Faber est au centre des événements. Un moment découragé après l'effondrement de la France, décidé à consacrer sa vie à un orphelin qu'il a recueilli, il rejoindra pourtant, mais sans illusion, la brigade Djoura, composée de résistants sans ambition politique, et qui finira par succomber sous les efforts conjugués des staliniens, des titistes, des nazis et des oustachis. Seul Doino parvient à s'échapper, rentre en France, apprend la mort de son protégé, est écœuré par le spectacle que lui donnent ses anciens camarades communistes au lendemain de la Libération et se réfugie dans une sagesse très simple.

Ce roman, malgré de belles pages — l'épisode de la mort du poète Djoura qui donne son nom à la brigade est le meilleur du livre — n'est pas entièrement convaincant. Quand l'action et l'idée fusionnent, le ton devient juste, la pensée prend un sens éclatant, elle a un mouvement proprement dramatique, qui donne au geste qui suit ou précède une véritable intensité. Mais trop souvent l'auteur semble frapper quelque sentence en marge des personnages, de leur combat. Les acteurs semblent s'en désintéresser pour devenir des juges ou des témoins intemporels. L'auteur oublie qu'il écrit un roman. Ce qui importe à ses yeux, c'est ce que, lui, veut exprimer et non la façon de le faire. C'est frappant lorsque Manès Sperber présente des enfants. Ce sont déjà des adultes. Bien sûr, ils appartiennent à une époque brutale. Mais on ne peut entièrement négliger leur prodigieux pouvoir d'évasion, le silence où ils savent s'enfermer.

Ce bilan des espoirs déçus se termine par des considérations politiques qu'échangent à Rome, Doino, des officiers anglais et américains pendant que les Russes avancent en Pologne avec l'accord tacite des Alliés. Ici encore, Manès Sperber semble oublier qu'il écrit un roman. Ses personnages voient les événements de 1945 avec les

yeux d'un homme vivant en 1953. Cette leçon politique, intéressante en soi, n'implique pas assez la présence de ceux qui la donnent.

C'est là le danger qui guette toute œuvre fondée sur une actualité encore très proche. L'auteur le palliait auparavant grâce à une abstraction plus poussée que dans cette œuvre. Au professeur Statten notamment était dévolu le soin de dégager le sens des souffrances de ses amis.

Ce bilan sévère des espoirs d'une génération nous aide en tout cas à comprendre que les solutions qu'elle proposait ne nous conviennent pas et qu'il nous faut patiemment en découvrir d'autres.

(Éd. Calmann Lévy.) G. Le C.

WILLIAM STYRON
UN LIT DE TÉNÈBRES

Le fini d'un ouvrage. Sa perfection achevée. Ce n'est pas simple hasard si ces mots signifient en même temps parfait et terminé, s'ils visent tout ensemble l'apothéose et la mort. En littérature du moins, il y a une manière de porter une technique à un point de perfection tel que, dans un certain sens, on la tue; qu'on l'épuise; qu'on la rend pour les autres inutilisable. Tous les fruits ayant mûri d'un seul coup, il ne reste qu'à se tourner vers d'autres poiriers. Témoin Proust, si lu, si fêté et pratiquement sans descendance. Témoin aussi le monologue intérieur. Dans son dernier chapitre d'*Ulysses*. Joyce l'a porté à un tel point qu'il en a épuisé à peu près toutes les possibilités.

A la différence de Proust pourtant, ici, la leçon a porté des fruits. La porte est restée ouverte. La descendance existe. Mais une descendance qui, abandonnant le monologue intérieur sous la forme radicale de Joyce, s'en est plutôt servi pour aboutir à cette technique, une des plus caractéristiques du roman contemporain, qu'on pourrait appeler le dégorgement. *Un Lit de ténèbres* en constitue un excellent exemple. Un homme se trouve dans une gare. Il y vient chercher le corps de sa fille et le conduit au cimetière. C'est tout. Et cela prend quelques centaines de pages au texte serré. Ce n'est pas que l'auteur s'attarde en route, ni que, comme Proust, il ait fait de chaque quart d'heure la matière de vingt pages. Mais, s'emparant de son personnage, il le presse comme un citron, il l'exténue et le harcèle jusqu'à ce qu'il lui ait fait dégorger tout son jus, tout son drame, tout son passé. Nous sommes loin du « sujet » ou de la tranche de vie tels que les concevaient, par exemple, Flaubert et Zola. S'il reste encore des chapitres ou des alinéas, c'est pur artifice typographique et pour la commodité du lecteur. La coulée est discontinue. Cela tient du volcan en éruption, de l'égout qui se débonde, du fleuve qui déborde, qui entraîne les meules et les maisons dans son mouvement lent mais irrésistible. Cela tient aussi de l'interrogatoire policier, de l'aveu péniblement arraché. Peu à peu et dans un apparent désordre, se dégage le drame conjugal qui a abouti au suicide de cette fille. Je dis : apparent désordre. Nul n'ignore que plus une technique semble désordonnée, plus elle exige de rigueur. Au point de vue de la rigueur, ce *Lit* est parfois

mal fait. Quelques passages auraient gagné à être émondés. Mais d'autres, le plus grand nombre, sont extraordinaires. Imbibés d'alcool, ils en ont la violence, l'âpreté. S'y reflète le désespoir d'un monde qui, entre ses pompes à essence et ses distributeurs de pastilles à la menthe, a vu surgir l'antique visage de la fatalité. Que l'homme soit destiné à la catastrophe, c'est ce que nous enseignent, par une curieuse rencontre, à la fois la tragédie grecque et le roman américain. La démarche seulement est ici plus titubante. L'alcool a emplacé la main impérieuse des dieux. *Quos vult perdere whisky dementat.*

(Éd. del Duca.) F. M.

HANS RUESCH

IGLOOS DANS LA NUIT

Il y a trois sortes de romans exotiques. Ceux où les palmiers ne sont là qu'en guise de décor et sans que leurs régimes modifient en rien ceux des personnages. Ceux, au contraire, où les palmiers, le folklore, les détails prennent toute la place et où les personnages semblent n'être là que pour les animer (comme le monsieur qu'on photographie devant un menhir pour en faire apprécier la hauteur). La troisième sorte enfin, la seule bonne, où palmiers et bonshommes, si on peut dire, s'interpénètrent, où les palmiers entrent dans le roman et le roman dans les palmiers, où les deux ont leur nécessité. *Igloos dans la nuit* (que Mme Van Moppès vient de traduire de l'américain) appartient à cette troisième espèce. C'est plein de détails curieux, presque incroyables mais qui, à aucun moment, ne viennent étouffer les personnages. Amours et ennuis, mort et passion, pêche au saumon et recette de potage, tout cela est présenté sur le même plan, avec le même accent. Dans un ouvrage de ce genre, il est rare que l'auteur arrive à ce point à faire œuvre de romancier, c'est-à-dire à entrer dans la peau de ses personnages et à nous faire oublier qu'il n'a été, lui, qu'un témoin.

(Éd. Albin Michel.) F. M.

LE THÉATRE

ABONDANCE DE BIENS

Chacun des spectacles que j'ai vus entre le début de mai et la première quinzaine de juin mériterait une longue analyse — à l'exception toutefois du spectacle du Théâtre de Babylone où la pièce de Kayser : *l'Incendie de l'Opéra* ne m'a guère convaincu.

Pour les autres, chacun pose un nombre incalculable de problèmes qui touchent à l'essence même du théâtre.

La vie active du théâtre à Paris — et bientôt, nous aurons à nous transporter à Angers, à Lyon, à Avignon — nous conduit à des formes d'émotion bien différentes. Si l'on est honnête envers sa mémoire et envers sa sensibilité, aller au théâtre cinq ou six fois en un mois (un critique de journal voit plusieurs spectacles par semaine), représente une dépense affective qu'il est difficile de contre-balancer par la mise en ordre des idées générales. Ce passage d'un ordre d'émotion à un autre condamne l'esprit théorique : on ne peut constater que la diversité des œuvres et les juger sur leur seule qualité. Comment pouvoir autrement rapprocher dans le même article les noms de François Mauriac, Maurice Clavel, Corneille et Molière, Tchékov, Fletcher et Roger-Ferdinand?

Encore n'ai-je pas à parler des deux spectacles montés à Suresne par Jean Vilar, qui a voulu que la reprise de *Richard II* (le plus admirable rôle qu'il puisse jouer) et la création de *la Garde-Malade* de Henri Monnier (en octobre, la redécouverte de Monnier par Vilar étonnera Paris), ne soient données qu'à titre d'essai — ces deux spectacles devant être présentés à Paris l'automne prochain, dans leur distribution définitive. D'ailleurs, quand cet article paraîtra, nous serons à quelques jours du Festival d'Avignon où Vilar doit créer *Don Juan* et continuer ainsi la tâche écrasante qu'il assume depuis qu'il dirige le T. N. P. — depuis qu'il a fondé, contre vents et marées, un nouveau théâtre que des dizaines de milliers de spectateurs veulent voir durer.

★

Il est gênant de parler dans cette revue de la reprise d'*Asmodée* non loin du nom de François Mauriac — surtout si c'est pour faire part d'un sentiment qui, à bien des yeux, peut paraître naïf.

Je crois en effet que cette reprise d'*Asmodée* a été importante dans la mesure où elle constituait la même épreuve que pour le *Siegfried* de Giraudoux. Il s'agissait de savoir si ces pièces, ayant franchi le profond fossé que la guerre n'a pas manqué de creuser entre deux époques, étaient devenues *classiques*, au même titre que des œuvres écrites depuis bien plus longtemps. La réponse est affirmative.

Ce que j'avais ressenti le soir de *Siegfried* — que je voyais, bien entendu, pour la première fois, — je l'éprouvais devant *Asmodée* que je m'étonnais de voir jouer, seize ans après sa création, par les deux principaux créateurs : Fernand Ledoux et Germaine Rouher, qui n'avaient pas dû tellement changer et paraissaient surgir intacts du passé. Et comment ne pas s'étonner aussi que la pièce nous soit parvenue dans la mise en scène de Copeau — le modèle du genre, — comme si devaient être réunies ce soir-là toutes les conditions du passé?

Il y a seize ans, les personnages de Mauriac devaient paraître à la limite d'un monde en voie de disparition, baignés par le luxe, l'esprit religieux, les mœurs d'une province aussi éloignée de Paris

que pourrait l'être un pays étranger. Aujourd'hui, ils appartiennent au passé. Ce n'est pas que nous croyions qu'il n'existe plus dans un château landais une Mme de Barthas victime du démon de midi ou envoûtée par quelque M. Couture. Mais le fait même qu'aucun auteur de théâtre ne songerait plus à les porter à la scène leur confère cet éloignement que Racine, dans la préface de *Bajazet*, réclamait pour ses personnages. A la valeur du type, du milieu social qu'ils définissent, s'ajoute l'intemporalité des sentiments. Les conditions du classicisme se trouvent tout à fait remplies lorsqu'on examine enfin le langage de Mauriac, infiniment supérieur à celui de tous les autres auteurs du théâtre psychologique. Malgré la netteté du dessin, chaque acte, la composition de la pièce échappent au cadre étroit de la scène, s'ouvrent sur la noirceur et l'horreur de la tragédie. Tragédie de la médiocrité certes, de la force triomphante de l'hypocrisie — quoique M. Couture soit loin d'être un nouveau Tartuffe : sa volonté de puissance suppose une réelle duplicité à l'égard de lui-même, — mais aussi mise en accusation de la vie, évocation (la présence même de Couture dans cette maison, pour Mme de Barthas, l'approche du vieillissement) de la fatalité.

★

Comme il serait tentant de comparer l'art d'un Mauriac et aussi l'ensemble du naturalisme français à Tchékov, dont le « Centre dramatique de l'Ouest » nous présentait les *Trois Sœurs*. Ici, plus d'envoyés de l'enfer ou du ciel, plus de « sujet » ni de « caractères » à proprement parler, mais l'homme et la femme quotidiens — russes, peut-être, mais il y a aussi Strindberg — qui parlent pour ne rien dire, rêvent l'irréalisable et de temps en temps, s'ouvrent — corps ou âme, peu importe — pour crier leur désespoir.

Les *Trois Sœurs* ne sont pas les Parques. C'est pour leur propre tristesse, leur fatigue et leurs doutes qu'elles dévident l'écheveau du temps. Le fil, pour ainsi dire, ne casse pas : l'orage n'éclate jamais dans Tchékov, mais il ne cesse de peser sur les destins de ces personnages, les mêmes que Pirandello jettera plus tard sur une scène vide.

Quel dommage que Hubert Gignoux n'ait pas compris comme metteur en scène ce qu'il a très bien compris en tant qu'acteur. Il joue comme Georges Pitoeff. Mais il est le seul. Auprès de lui, l'actrice chargée du rôle d'Olga s'essoufflait à retrouver la voix inimitable de Ludmilla. Les autres personnages, caricaturés, le décor de mauvaise venue, ne parvenaient cependant pas à étouffer la beauté de la pièce — ni même à changer sa signification. On oubliait les auteurs, le décor : Tchékov était le plus fort et le cri final : « *La musique joue si gaiement, si allégrement, et il semble que bientôt nous saurons pourquoi nous vivons, pourquoi nous souffrons... Si l'on savait!... Si l'on savait!* », nous parvenait comme la question à jamais sans réponse que nous posons à la vie.

★

La *Canduela* de Maurice Clavel a beaucoup déconcerté les critiques. On lui a surtout reproché d'être un auteur « difficile » — et il partagerait, en ce cas, ce défaut avec tout le théâtre classique français : je voudrais voir la tête des gens si on leur présentait pour la première fois une tragédie de Corneille ou de Racine.

Personnellement, ce n'est pas au style de Clavel que je reprocherais d'être obscur, mais au dessin de sa pièce. Même si l'on se réfère — comme cela n'a pas manqué — à Claudel, il est évident que la multitude des thèmes, dans *Canduela*, nuit considérablement à l'inspiration initiale. Maurice Clavel veut être lyrique, baroque, aveugle dans la façon de conduire ses personnages, alors que je le crois fait pour la clarté, l'ascétisme, la rigueur du théâtre français.

En dehors de cette voie qu'il n'a manifestement pas choisie, on lui en veut de ne pas rester fidèle au même ton, même si celui-ci devait être volontairement confus. Le seul monologue vraiment « obscur » de *Canduela :* celui du chef espagnol qui, après quinze ans et après avoir remporté la victoire de Bailen contre les Français, revient violer sa fille, ne serait à sa place que si toute la pièce était placée sous le signe de ce lyrisme désordonné. Il faut être Audiberti ou Ghelderode pour se permettre ces plongées où l'on n'obéit plus qu'à une logique subjective. Clavel, dès qu'il dépasse le but que sa lucidité lui a fixé, n'est plus fidèle envers lui-même.

Raymond Hermantier avait pourtant fait une mise en scène extrêmement ordonnée. Les acteurs qui l'entouraient, tous excellents, étaient bien portés par le texte — ce qui est tout de même à la louange de Clavel. Nos critiques lui ont reproché d'être difficile, obscur. Reproche vain : c'est en polissant son langage, en ordonnant la composition de ses pièces, que Clavel réussira au théâtre. C'est alors qu'il retrouvera la véritable simplicité.

★

Il faudrait enfin s'étendre plus longuement que je ne pourrais le faire ici sur cette *Psyché* que les jeunes « Comédiens de Paris » ont eu l'audace de monter au Théâtre des Champs-Élysées.

Créé au cours de l'hiver 1670 pour inaugurer, aux Tuileries, le théâtre des machines des « sieurs Ratabon et Vigarini », repris en 1671, *Psyché* ne fut plus joué qu'une fois par Antoine, depuis la date où « Mademoiselle » Molière (Armande) s'éprenait de Baron, emporté par son rôle.

On sait que Molière qui composa la pièce d'après le conte de La Fontaine, pour satisfaire une commande royale, se déchargea sur Corneille, dont il avait joué peu auparavant le *Titus et Bérénice*, de la presque totalité du poème. Molière écrivit un premier

acte charmant où les sœurs de *Psyché* se moquent d'elle en ces termes :

Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs
C'est un air, en tout temps, désarmé de rigueurs
Des regards caressants que la bouche seconde
Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde
Et ne vous promet que faveurs.

Mais après cela, plus désarmé par l'Amour que par le Temps, il cède la parole à Corneille qui, des années vaincu par Racine, va le dépasser :

Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens comme les miens paraissent interdits,
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis

La pièce alors volera jusqu'à la fin entre ciel et terre. Jamais peut-être la poésie française n'a atteint ce degré de sensibilité frémissante. L'époque était favorable : avant que la poésie se taise pour plus de cent ans et cent ans après le grand éveil de la Pléiade, *Psyché* marque le sommet, le point parfait de cet équilibre fragile. Mystique ou profane — et, comme toute grande chose, les deux, — le dialogue de l'Amour et de Psyché, sa descente aux Enfers et sa montée aux cieux représentent avant tout le sublime voyage que les plus grands poètes ont tenté. Parvenu à sa perfection, le langage de Corneille (le langage français) s'élance, aérien, comme la lumière à travers un vitrail. Je m'étonne que l'on ne cite pas plus souvent cette date de 1670 : elle devrait prendre rang parmi celles de la publication des *Amours* de Ronsard, du *Cid*, de *Phèdre*, des *Méditations* de Lamartine et des *Fleurs du Mal*.

Molière, Corneille, Quinault et Lulli. Le miracle dans tout cela, c'est que l'on puisse se servir de ces quatre noms aujourd'hui sans changer une seule « entrée », un seul personnage. La composition de *Psyché* : comédie, tragédie, danse et chant, est si mesurée, si bien calculée, devrais-je dire, que ce spectacle si sottement oublié depuis près de deux siècles, paraît composé hier.

Hier? Hélas, qui serait capable, de nos jours, de nous offrir tant de *grâces?*

★

La tâche des jeunes « Comédiens de Paris » était écrasante. Avec *Psyché* nous eûmes la révélation de trois noms qui me paraissent désormais liés au destin de notre théâtre. Celui de Jean Négroni d'abord qui doit, comme on sait, sa formation à deux esprits particulièrement rigoureux : Albert Camus et Jean Vilar. Je crois que c'est à ce dernier qu'il doit d'avoir pu faire se mouvoir plus de quatre-vingts comédiens, danseurs et chanteurs sur un immense plateau, sans que l'ordre du spectacle — celui de Corneille, Molière et Lulli — soit jamais menacé. Longue vie à ce metteur en scène.

Le nom de Françoise Spira, ensuite. Armande Molière jouait-elle ainsi le rôle de Psyché? Aucune actrice jamais n'a donné ce ton, comme la pièce, à mi-chemin entre ciel et terre, fragile comme la rosée, transparent comme les larmes.

Son costume était simple et blanc. Lui seul, parmi la splendeur des cent autres costumes que l'intelligence et l'imagination de Jacques Noël avaient composés. C'est le nom de ce très jeune décorateur qui doit couronner l'exceptionnelle réussite de *Psyché*. Mais il faudrait en parler trop longuement : Jacques Noël me paraît tellement au-dessus des autres qu'il n'est pas si facile de définir en quoi consiste son génie. Lui aussi participe de la mesure à laquelle il faut toujours revenir si l'on veut juger ce spectacle. La parole est brève devant tant de choses en une seule fois exprimées (1).

GUY DUMUR.

LA SAISON THÉATRALE A STRATFORD

La petite ville romantique de Stratford-sur-Avon a naturellement voulu prendre sa part aux fastes du couronnement et a brillamment ouvert sa saison dramatique. Connaisseurs et gros public étaient alléchés par un programme aussi imposant que varié ; l'affiche portait en effet : *le Marchand de Venise; Antoine et Cléopâtre; — Richard III.*

Qui allait hériter des grands rôles pendant que sir Anthony Quhayle, la vedette attitrée à la tête de sa troupe habituelle faisait applaudir aux antipodes le vieux répertoire shakespearien dont j'ai parlé l'an passé dans *la Table Ronde?*

Aujourd'hui, heureusement, une nouvelle étoile brille à sa place. Michaël Redgrave s'était déjà signalé il y a deux ans sur cette même scène dans le rôle de Richard II et dans celui d'Hotspur ; l'hiver dernier à Londres, il avait fait salle comble au « Saint James theater », en évoquant l'étrange personne d'un vieux tragédien tombé dans l'alcoolisme. Allait-il être capable de paraître sur le vaste plateau du Memorial Theater un soir sous la gabardine de Shylock et le lendemain dans l'armure d'Antoine? L'attente du spectateur n'a pas été déçue. Avec lui, l'Angleterre, à n'en pas douter, possède un artiste encore jeune, susceptible de se mesurer aux Gielgud et aux Olivier ; peut-être plus doué que ceux-ci de puissants moyens.

Les Français gardent le souvenir de Firmin Gémier dans le rôle de Shylock et se rappellent le vieil usurier maigrichon, cachant sous des vêtements sordides ses très nombreux ducats. Les Anglais eux n'ont pas oublié sir Henry Irving dans ce rôle qu'il aimait

(1) La chorégraphie, de Paul Goubé, n'a pas déshonoré le spectacle, mais, elle m'a paru un peu froide et très au-dessous de ce qu'évoquaient les merveilleux costumes de Noël.

entre tous et où comme Gémier il portait une petite barbiche clair-semée. J'entends encore la belle langue châtiée d'Oxford dont il avait doté le fils d'Israël.

Tout autre parut Michaël Redgrave quand il sauta de sa gondole pour traiter d'affaires avec le marchand Antonio. On eût dit un noble prophète, Isaïe of Ezekiel, peint par un maître du Cinque cento. Une barbe fleurie et imposante mêlée de fils d'argent descendait sur sa poitrine. Des mèches bouclées cachaient ses oreilles. Conscient de ses richesses mais rempli d'amertume, il dissimulait mal sa haine des chrétiens et surtout son mépris de cet Antonio qui prêtait son argent sans demander d'intérêt et discréditait ainsi à Venise l'usure traditionnelle des camarades du ghetto.

Dès que Redgrave commença à parler, la salle fut saisie par sa conception originale du rôle et sa conscience d'artiste. Il m'a raconté que, pour composer le personnage de Shylock, il était allé vivre pendant quelques semaines à Amsterdam dans un quartier d'affaires hébraïque pour se familiariser avec la langue et les gestes des prêteurs et des revendeurs. Il en rapporta un accent qui jamais ne se démentit sur la scène. Jacob et Liban étaient devenus Yacop et Lipan. Ce réalisme nouveau a renforcé le caractère de Shylock. Mais après tout, l'idée était-elle nouvelle? Le premier interprète du Juif assoiffé de vengeance, Richard Burbage imitait, on le sait, Roderigo Lopez l'infortuné médecin de la reine Elisabeth, mis à mort pour avoir imprégné du poison des Borgias le pommeau de la selle royale. L'acteur portait même perruque et barbe rousse « couleur Judas » pour mieux ressembler au pauvre docteur.

Le lendemain, après cette tragi-comédie où du commencement à la fin le spectateur entend le tintement des pièces d'or et où l'intrigue amoureuse se confond avec l'âpre passion du gain, nous voilà transportés dans la Rome Impériale et la frémissante Égypte devant le « Serpent du vieux Nil », cette Cléopâtre que l'âge fut incapable de flétrir.

L'Antoine de Shakespeare est de tout son répertoire le personnage le plus difficile à interpréter. Amoureux passionné, soldat intrépide et fier, jouisseur infatigable, il est obligé, à chaque instant sur la scène même, de changer de caractère, de passer d'un lyrisme romanesque à une jalousie tempétueuse. Oubliant complètement son Shylock de la veille, Redgrave a paru tantôt entouré des guirlandes fleuries des festins, tantôt sous le casque et la cuirasse romaine, mais toujours avec son visage ouvert et attrayant. Son dynamisme étonnant soulignait le caractère de son amour effréné qui, malgré ses boucles grisonnantes et une ambition débordante, l'unissait à jamais à la reine d'Égypte.

Trois scènes m'ont paru spécialement réussies :

Celle où sur la galère de Pompée, au milieu des libations — ce Yalta d'autrefois — les triumvirs Octave Caesar, Lepide et Antoine se partagent le monde. Jamais bacchanale ne fut plus endiablée. Redgrave avec une fougue inouïe sauta de banc en banc et même sur la table, passa sur le corps de Lepide ivre mort, pour ensuite entraîner la ronde vertigineuse comme le veut le texte de Shakespeare.

Celle où Antoine vaincu sur mer par la trahison de Cléopâtre, s'abandonne au désespoir et demande à son fidèle serviteur de mettre fin à ses jours. « Dis-moi quand il faut frapper ; mais détourne les yeux. »

La dernière qui fut l'occasion pour Redgrave et Peggy Ashcroft de rendre avec maîtrise le duo d'amour, chef-d'œuvre de la muse tragique, du grand dramaturge.

Peggy Ashcroft connue jusqu'ici comme une actrice spécialisée dans les rôles légers, s'est en effet révélée d'un trait comme une tragédienne de rare qualité, pareille en cela à notre charmante Yvonne Printemps qui s'est montrée dans *Hyménée* capable de jouer un rôle qui aurait pu convenir à Eleanora Duse. Je dois citer aussi la gracieuse compagne de Redgrave, Rachel Kempson, qui interpréta parfaitement la tendre Octavie abandonnée et a soutenu remarquablement dans *Richard III* le rôle tragique de lady Anne.

Dire que mise en scène et costumes furent à la hauteur des artistes serait exagéré. L'immense plateau du théâtre de Stratford semble obliger décorateurs et dessinateurs à tout styliser. Or l'art de Shakespeare a été de rendre réels et éminemment humains des personnages qui se meuvent dans tous les temps et dans tous les lieux. Si l'on veut le bien servir il faut s'efforcer d'être naturel et non excentrique dans la présentation de ses drames. Est-ce pour éviter des frais — pourtant les recettes doivent être considérables — que les décors montés font place aux subterfuges symboliques? Il faut au moins, s'il en est ainsi, que les costumes soient évocateurs des lieux où l'action se passe et conformes au texte de la tragédie. On sait comment étaient habillés le doge et les magnificos de Venise ; tout le monde connaît l'accoutrement du guerrier romain ; le shakespearien n'ignore pas que Cléopâtre apparaissait sous les minces draperies de la déesse Isis. Tout cela fut oublié à Stratford.

Richard III, un drame d'une tout autre allure et d'un sujet bien différent, complète le programme. Bien que mis en scène par Glen Byam Shaw, le même qui monta *Antoine et Cléopâtre*, il est présenté selon la tradition ; décors et costumes sont en parfaite conformité avec l'histoire.

Ce fut Marius Goring qui assuma la tâche de représenter le roi monstrueux. Après avoir dénaturé le monologue par une déclamation outrée, il s'est bien acquitté des terribles scènes de fausse amitié envers son frère Clarence qu'il compte éliminer du trône où il pensé monter lui-même. Avec une ironie macabre il écoute la malédiction de la reine qu'il a rendue veuve, Marguerite de France, « ce cœur de tigre caché dans une peau de femme ; » et lorsque dans sa tente à Bosworth il rêve de la bataille à venir et que toutes ses victimes, y compris les enfants d'Édouard, viennent tour à tour pour annoncer sa fin prochaine, il ne se départit pas de ce cynisme odieux que Shakespeare considérait le plus grand des vices.

Les spectacles en préparation pour la fin de la saison comprennent *la Mégère apprivoisée* et *le Roi Lear* où Redgrave va encore

fournir une occasion de se faire apprécier. Au début de l'hiver il présentera au théâtre des Champs-Élysées *Antoine et Cléopâtre* et *le Roi Lear*, ce qui permettra aux Parisiens de voir les deux spectacles qui à Stratford attirent le plus la curiosité.

LONGWORTH CHAMBRUN.

LE CINÉMA

* DON CAMILLO * CRIN BLANC

En sortant d'une salle l'autre soir, je me demandais si le principal grief que l'on pourrait faire au cinéma ne serait pas de n'être exercé que par des hommes qui n'expriment jamais crûment leurs opinions, mauvaises ou bonnes. De bien gentils garçons, en vérité. De charmants producteurs. Des réalisateurs à qui le premier machiniste venu peut taper sur le ventre. Et je ne leur reproche pas : le cinéma use, corrompt, oblige à composer. Les exemples abondent. Regardez Stroheim. Dès qu'une tête émerge, la seule question est : quand baissera-t-elle pavillon, quand rentrera-t-elle dans le rang? On guette la chute d'Orson Welles, on guette celle de Clouzot. Le cinéma apprend la ruse (aux réalisateurs d'abord) : il faut avoir l'air de ressembler à tout le monde.

Duvivier et Barjavel ont remporté une première fois le gros lot avec le *petit monde de Don Camillo*. Ils vont le remporter une seconde fois avec le *retour de Don Camillo*. Don Camillo et Caroline chérie : le dieu et la déesse de notre olympe. Il est amusant de constater que le commerce du cinéma est en ce moment régi par les mêmes lois que celui de l'édition : Cécil Saint-Laurent et Daniel-Rops se disputent les plus forts tirages. En réalité, le plus grave dans ces aventures, ce sont les précédents qu'elles créent. Tous les producteurs rêvent de Caroline et du curé italien. Il faut se ranger sous l'une ou l'autre bannière. Le succès établit une loi draconienne. *Caroline* et *Don Camillo* sont les nouvelles unités de mesure. On dira d'un film qu'il est une moitié de *Don Camillo*, d'un autre qu'il est un tiers de *Caroline chérie*. Je n'ai aucune prévention contre les deshabillés de *Caroline* et je n'ai pas du tout envie de bouder les drôleries de Fernandel, le bon dialogue de Barjavel ni le travail de Duvivier, qui est l'un de nos meilleurs auteurs de films, et qui pourrait exceller dans la satire, si on lui en laissait les moyens, et si plus qu'un autre il n'était pas attaché aux chaînes qu'il a concouru à forger. « Mais non, monsieur Duviver, vous qui êtes capable de nous rapporter tant d'argent, ne vous croyez surtout pas fait pour autre chose : faites-

nous une troisième version de Don Camillo. » Mais ces triomphes sont pourtant de funestes exemples. Ils se solderont par des séries de films révolutionnaires et aguichants sans Martine Carol, qui est trop chère, et sans Cécil Saint-Laurent, par des séries de films, M. R. P, sans Julien Duvivier, sans Barjavel, sans Fernandel. On parle beaucoup d'union sacrée en ce moment. Cette formule politique équivaudrait dans le cinéma au mariage de la courtisane française et du prêtre transalpin, et il y a beaucoup à redouter des fruits de cette union.

Peut-être, la liberté ne sera-t-elle plus le privilège que des courts métrages. Dès qu'elle traite un sujet mineur et avec des moyens réduits, la camera retrouve une fraîcheur de regard qui nous enchante. *Crin blanc :* un cheval et un petit garçon de Camargue, quatre gardians, une maison, les sables, les marais, les eaux méchantes du Rhône, la mer, il n'en faut pas plus. A nouveau, voilà les débuts du cinéma : tout est possible. Il suffit de regarder. L'autre jour, je voyais un documentaire sur la vie de pêcheurs d'un port hollandais. Il faudra oublier le théâtre, le roman feuilleton, et recommencer tout à partir de la fameuse sortie d'usine photographiée par Lumière. C'est cela qu'il me semble que le cheval sauvage de *Crin blanc* pouvait nous apprendre. Le plaisir du public est très évident à ce film, mais il comporte un enseignement pour les professionnels, embarrassés dans mille conventions. Et qui voyagent en carrosse tandis que le jeune héros du film monte sans selle ni étrier. J'aimerai dire encore que dans ce programme qui comporte *Crin blanc* et la *Bergère et le Ramoneur*, le vrai dessin animé, c'est *Crin blanc*, bien évidemment. *La Bergère* grimace comme ces grandes personnes qui singent l'enfance. *Crin blanc* nous parle d'un autre monde, que le cinéma, en ses meilleurs jours, réussit à mettre à notre portée.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

DEUX CONCERTS DE JASCHA HORENSTEIN

A défaut d'avoir un bon chef permanent, l'Orchestre National voit défiler à son pupitre, une semaine après l'autre, tout ce que le monde compte actuellement de grands chefs d'orchestre. Ce système a du bon et du mauvais. Du bon pour le public qui bénéficie ainsi du plus prestigieux échantillonnage que l'on puisse souhaiter et qui, peut le familiariser avec les styles, et les œuvres les plus diverses et la plupart du temps les plus négligées des associations dominicales, lesquelles continuent de ronronner leur répertoire routinier et squelettique de cinquième symphonies et

de concertos de Tchaïkowsky. Du mauvais pour l'Orchestre National lui-même qui ne peut jamais s'appuyer sur un style solide de fond, ni affermir vraiment sa personnalité propre. Il en résulte très nettement cette année que tout en restant celles d'un des plus beaux orchestres du monde, les exécutions du National souffrent d'une certaine inégalité, n'ont pas l'homogénéité et la solidité convaincantes et inébranlables qu'elles ont eu par le passé. Cela, on peut le constater même lors des meilleurs concerts qu'il nous a donné ces temps-ci, et alors même qu'il se trouve placé sous la baguette de chefs aussi remarquables que Jascha Horenstein.

Cet incomparable artiste vient de diriger deux concerts d'un intérêt tout à fait exceptionnel et consacré à des nouveautés de première grandeur. Il s'agissait des *Textes de cartes postales illustrées* d'Alban Berg et de la *Sinfonia partita* de Marcel Mihalovici, d'une part, et de *la Maison des morts* de Léos Janacek, d'autre part.

La parition d'Alban Berg consiste en cinq mélodies pour voix et orchestre opus 4. Œuvre de jeunesse donc. Les textes sont du poète autrichien Peter Altenberg qui avait coutume d'écrire des poèmes en prose sur des cartes postales qu'il envoyait aux gens qu'il aimait... comme à ceux qu'il n'aimait pas, distinction dont dépendait évidemment, et vigoureusement, le sens de ces envois... C'est à ce titre que l'œuvre provoqua un scandale mémorable lorsqu'elle fut exécutée pour la première fois : c'était à Vienne en mars 1913 lors d'un concert qu'Arnold Schönberg avait organisé en l'honneur de ses deux élèves Alban Berg et Anton Webern, ainsi que de Gustav Mahler. Bien que donné dans le milieu intellectuellement assez avancé de l'*Akademischer Verband für Litteratur und Musik*, il fut impossible d'exécuter l'ouvrage jusqu'au bout, tant en raison du contenu de certains textes, que de la musique elle-même de Berg laquelle choqua le public le plus conservateur du monde, celui de Vienne.

Tout cela s'est évidemment bien atténué depuis. En fait, il n'en reste qu'un chef-d'œuvre de Berg de plus, ce qui n'est pas mal.

L'œuvre s'impose tout d'abord par sa qualité sonore. Ce qui frappe dès ce premier contact, c'est sa richesse et sa subtilité d'écriture orchestrale, le foisonnement et le scintillement des effets sonores, effets dont certains sont proprement « inouïs », et qui témoignent d'une conception vraiment géniale dans la façon de manier les timbres des instruments et de la voix.

Par ailleurs, ces cinq lieder qui, par bien des côtés — écriture et esthétique — s'apparentent encore au post-romantisme viennois, sont baignées d'atmosphères d'une surprenante présence par leur pulsation dramatique, leur dynamisme intérieur, leur intensité, leur fièvre, leur violence et leur raffinement. Déjà ici, plus de dix ans avant, le musicien et le dramaturge de *Wozzeck* se révèle. D'autre part, voici une œuvre qui est également prophétique à un autre point de vue : en 1913, Schönberg est encore loin d'avoir conçu et codifié sa méthode dodécaphonique sérielle ; or dans les *Cartes postales* de Berg, les douze sons sont déjà utilisés aussi bien horizontalement que verticalement dans un esprit tout à fait

parent de celui qui animera par la suite le système schönbergien. Par conséquent, l'œuvre présente un intérêt tout particulier du point de vue de l'évolution qu'a subie, du fait de l'école viennoise, toute une branche de la musique contemporaine, puisque ces lieder se trouvent en charnière entre l'ancien chromatisme wagnérien et mahlerien, et les promesses du futur dodécaphonisme.

On y remarque également un souci qui a toujours été celui de Berg : l'utilisation des formes instrumentales classiques, ainsi que cela ressort en particulier de la dernière pièce — la plus belle peut-être — laquelle est composée en forme de passacaille.

Mme Irma Colassi, qui continue courageusement et inlassablement de mettre son admirable voix de contralto au service des œuvres nouvelles ou peu connues, en a donné une interprétation d'une beauté vraiment extraordinaire, tant par les moyens vocaux qu'elle y a déployés, que par son style, son intelligence musicale, et l'intensité du sentiment.

★

J'ai déjà parlé récemment ici même, à propos d'un quatuor à cordes, de la personnalité de Marcel Mihalovici, ce compositeur qui sait se maintenir en un si heureux équilibre entre la tradition et la nouveauté. Cette fois, c'est de la première audition de sa *Sinfonia partita* qu'il s'agit. Cette œuvre pour orchestre à cordes est justement très significative de cette attitude. D'une part, souci d'exploiter des formes traditionnelles, celles de la *symphonie* et de la *partita* combinées. On retrouve l'esprit de cette dernière dans les trois premiers mouvements qui sont respectivement *Intrada e Ricercar* (avec une triple fugue), *Invenzione*, *Perpetuum mobile*. Quant au finale, *Allegro vivace*, précédé d'une introduction lente, il ressortit surtout à l'esprit de la symphonie.

Rigueur d'écriture et de forme, mais jamais rien de scolastique dans cette belle œuvre vigoureuse, riche, où la sensibilité du musicien joue en toute liberté dans le cadre qu'il s'est imposé. Par ailleurs, comme souvent chez Marcel Mihalovici, on retrouve ici, à côté de ses penchants pour le langage chromatique, une légère saveur rappelant son terroir roumain natal.

★

La Maison des morts du compositeur tchèque Léos Janacek demanderait à elle seule une étude détaillée.

A fortiori, la personnalité de ce grand musicien si mal connu en France demanderait, elle aussi, d'amples développements qui ne peuvent évidemment avoir leur place ici.

Qu'il suffise de rappeler que Janacek — mort en 1928 à Prague à l'âge de soixante-quatorze ans — a été, un peu en marge, un des musiciens les plus audacieux de son époque. Il s'est particulièrement signalé par la façon dont il a renouvelé le vocabulaire musical en s'affranchissant des règles d'école, surtout en ce qui concerne l'enchaînement des accords, enchaînement qu'il a pratiqué avec une grande liberté, ce qui a donné chez lui naissance

à un langage nullement atonal, comme on l'a dit, mais d'une physionomie effectivement très nouvelle.

Ce langage convenait tout à fait aux sujets que Janacek a traités dans ses opéras où il met volontiers en scène la misère matérielle ou morale, des pauvres gens ou des criminels, cela correspondant à son pessimisme foncier et chronique.

Ce sont ces caractères que l'on retrouve dans *la Maison des morts*, opéra en trois actes dont il a écrit lui-même le livret d'après le roman de Dostoïevsky. Sujet sombrement, terriblement réaliste, musique sombre et terrible. L'ouvrage comporte assez peu d'action, étant presque entièrement constitué par les seuls récits que font les condamnés, récits de leurs vies et des crimes qui les ont conduits en Sibérie. Mais ce qui est frappant — même dans une présentation comme celle-ci, en oratorio, non en scène — c'est de voir quel étonnant climat poétique se dégage de l'œuvre, de voir comment cette partition vit intensément sans le soutien d'une action dramatique vraiment construite et serrée.

La Maison des morts ne comporte que des rôles d'hommes, tous tenus ici par des solistes de la Radio, et parmi lesquels on a surtout remarqué Lucien Lovano et Jean Giraudeau.

★

Ces deux concerts, comme je l'ai dit, ont été dirigés par Jascha Horenstein. Félicitons-le d'abord de l'initiative qu'il a prise et de l'effort qu'il a fait de nous offrir des œuvres inconnues. Il est un des rares chefs qui se consacrent aussi courageusement à la musique contemporaine. Félicitons-le ensuite du soin qu'il a apporté, comme toujours, à la préparation de ces exécutions, ainsi que du style qu'il a donné à ces interprétations, de l'intelligence, du sens musical, de la sensibilité qu'il y a montrées. Ce qu'il a fait là est d'un grand chef, d'un grand artiste.

CLAUDE ROSTAND.

ALBAN BERG
ET LES PROBLÈMES DE L'OPÉRA MODERNE

Voici trente ans que l'opéra *Wozzeck* n'a cessé de courir les capitales, de New-York à Leningrad : Paris vient de le découvrir. Donnée par deux fois au cours de ces dernières années (1), cette œuvre semble, malgré sa trop brève apparition, avoir fortement impressionné la majeure partie du public parisien : on en

(1) Par l'Orchestre National sous la direction de J. Horenstein, en concert, puis par l'Opéra de Vienne (direction Karl Böhm), lors du festival « L'œuvre du XX^e siècle ».

parle encore. Cela est réjouissant pour la musique contemporaine dont Paris fut naguère le champion. Malgré quelques belles exceptions comme l' « Œuvre du XX^e siècle » (Festival de mai 1952), notre repli sur les musiques du passé est particulièrement sensible à l'heure actuelle. Cela a quelque chose de paradoxal si l'on considère qu'aucune époque antérieure n'a connu un refus du présent aussi systématique.

Dans cette conjoncture, tout événement ayant trait à la musique d'aujourd'hui mérite d'être signalé. Or un livre, dernièrement paru, semble particulièrement digne d'attention : c'est le *Wozzeck ou le nouvel opéra* de M. Pierre Jean Jouve, en collaboration avec M. Michel Fano (1). Cet ouvrage constitue une analyse de l'opéra de Berg, analyse qui, au fur et à mesure qu'elle se développe, cherche à rendre compte de l'extraordinaire synthèse que le compositeur réalise entre sa musique et le texte de Georg Büchner. Il est difficile de critiquer ce livre : son importance est grande, son appui sur la partition de Berg solide, et son ton celui d'un homme passionné, comme peut profondément l'être quelqu'un qui sait ce qu'est la création, et qui connaît les lourds problèmes de la construction d'une grande forme. L'amour de l'auteur pour l'œuvre qui le préoccupe est si intense que parfois sa phrase semble échapper aux conventions d'un style ; toujours est-il que sa sincérité est là, et son intelligence passionnée.

Telle que nous la propose M. Pierre Jean Jouve, l'analyse de *Wozzeck* est non seulement une clef à la structure complexe de l'œuvre, mais encore une remise à jour de problèmes graves, dont celui — capital — des rapports entre texte et musique. Qu'il nous soit permis de trouver la valeur de cette interprétation non point dans ce qu'elle aurait de définitif (tant par rapport à *Wozzeck* qu'à l'opéra en général), mais dans sa grande richesse de matière fertile.

Une liaison organique du texte et de la musique est-elle, comme le pense l'auteur, possible sur le plan des figures sonores même? Berg est un des rares compositeurs qui, en effet, croient à un « symbolisme » musical direct. Il serait intéressant de se demander jusqu'à quel point une relation de cette nature entre texte et sons serait vraiment un lien *essentiel*, serait plus qu'une apparence plausible, *Wozzeck* étant un « cas-limite ». Strawinsky par exemple va, autre extrême, jusqu'à nier le sens psychologique (2) de la figure musicale ; il la tient pour incapable d'exprimer quoi que ce soit. Qu'un compositeur croie à ces choses, ou n'y croie pas, cela ne change pas de beaucoup le destin de son œuvre : *Wozzeck*, la *Première Leçon des ténèbres* de Couperin ou les *Noces* de Strawinsky sont des œuvres aussi profondément expressives que les doctrines de leurs auteurs sont contradictoires. Le lien profond entre texte et musique se réalise là sur un autre plan : celui de la *forme* musicale, et du sens qui lui est inhérent.

(1) Éd. Plon.

(2) Nous empruntons ce terme à B. DE SCHLOEZER qui lui consacre un chapitre dans son *Introduction à J. S. Bach.* (Éd. Gallimard).

Wozzeck atteint pleinement cette unité, sur ce palier en quelque sorte « supérieur ».

Les figures sonores ont leur développement spécifique, parfois latent, parfois même fatal. On peut dire que la figure contient en quelque sorte son avenir. C'est là que le problème devient grave, car le compositeur peut réaliser ce développement, mais il peut aussi le contredire : en faire une primitive « musicalisation » du texte, et sacrifier la réalité musicale — c'est-à-dire priver l'œuvre de son sens en tant que structure organique. Sur le plan du *rythme* cela devient particulièrement évident : chaque mot a le sien, spécifique. Les rythmes de la figure musicale sont loin d'être identiques à ceux de la parole. Combien d'œuvres ont succombé à la force rythmique d'un texte, se bornant à l'« habiller » d'un contour sonore ! Il est évident que tout cela n'est aucunement le cas de *Wozzeck*. La forte structuration de l'opéra par des schèmes formels (que M. Jouve analyse très clairement) nous montre que Berg a été conscient de ces périls. Cette puissante ossature formelle ne provient pas uniquement du souci d'articuler un nouvel espace sonore dépourvu des fonctions tonales : elle tend aussi à la volonté de garantir à la partition sa plénitude de développement *musical*, *malgré* le texte. Cette préoccupation devient encore plus évidente si l'on examine l'opéra *Lulu*, écrit par Berg environ vingt ans plus tard. Il y a incontestablement une évolution, de *Wozzeck* à *Lulu*. Celle du langage musical saute aux yeux. C'est la structuration du « chaos atonal » par le système dodécaphonique. Mais, dans la perspective de ce qui nous préoccupe, nous remarquerons une autre évolution qui fait de *Wozzeck* une expérience unique et en quelque sorte dépassée par le second opéra. Les thèmes de *Wozzeck*, fonctions non seulement musicales mais aussi « symboliques », deviennent dans *Lulu* séries de douze sons. Par des procédés particuliers et assez mécaniques, celles-ci sont dérivées d'une seule série initiale, sorte de matériau abstrait, et constituent l'arsenal thématique de l'œuvre. Voici un échantillon de ces opérations déductives : pour obtenir une nouvelle figure de douze sons, Berg déroule la série « mère » un certain nombre de fois et y prélève chaque septième son — ce qui lui donne une série différente. Une autre figure est obtenue en prélevant chaque cinquième son (il y a aussi, bien entendu, des maniements plus complexes). Il ne s'agit certes pas de discuter ici l'authenticité de ce système ; le dodécaphonisme, avec ses nombreuses manières de procéder, a déjà fait couler beaucoup d'encre. Il s'agit, en ce qui nous intéresse, de constater simplement qu'il est difficile de parler là de symbolisme ou de sens psychologique de la figure musicale. Thématiquement, celle-ci est traitée en quelque sorte comme « indicatif sonore » : il s'agit donc d'un réseau de conventions formelles. Cela permettrait de faire deux constatations : d'une part, Berg sacrifie le psychologisme individuel de la figure sonore au profit d'une volonté de cohérence interne du langage. D'autre part — et ceci est également important — il a beaucoup moins besoin, pour garantir à l'œuvre un développement spécifiquement musical, de couler son langage dans des

schèmes formels pareils à ceux qui charpentent l'opéra *Wozzeck* : ce développement, il le réalise ici *in statu nascendi*, au moment même où prend naissance le moindre rapport sonore. Berg est sûr, ainsi, de dominer le texte à chaque instant. Et en effet, *Lulu*, loin d'être construit en fonction de schèmes formels dont *Wozzeck* se faisait le surprenant chef-d'œuvre, constitue en lui-même une forme immense et nouvelle. A l'époque de *Wozzeck*, Berg avait réellement donné naissance au « nouvel opéra », ayant trouvé le moyen d'en dominer les problèmes par ce qui nous semble avoir été l'unique solution à ce moment ; et c'est cette impression d'*unique* qui caractérise tout « coup de génie » : *Lulu*, vingt ans plus tard, est unique, aussi...

Les règles du jeu changent. Elles seront demain nouvelles, une fois de plus. Berg est resté jusqu'à présent le seul qui ait profondément vécu les problèmes de l'opéra moderne.

Les règles du jeu changent ; ce qui, de *Wozzeck* à *Lulu*, ne change pas, c'est l'implacable déroulement de leur action musicale qui structure notre durée en nous transportant dans un temps nouveau dont la loi s'impose sans recours.

ANDRÉ BOUCOURECHTLIEV.

LES BEAUX-ARTS

BAZAINE ET PIGNON

Tout est dit et l'on vient trop tard depuis soixante-douze ans qu'existe Picasso et cinquante que l'on écrit sur lui. Aussi n'entreprendrai-je pas de rendre compte de l'exposition faite aujourd'hui à la Galerie Louise Leiris et qui prouve que son invention, sa dextérité manuelle, sa faculté unique de démiurge et de Protée apte à tout transformer et à se transformer soi-même demeurent, après dix lustres de production intarissable, aussi jeunes, aussi fécondes, aussi prodigieuses qu'au premier jour. Si l'œuvre de Léger a provoqué moins de commentaires que celle de Picasso, elle n'en a pas moins fait l'objet de gloses sans cesse plus abondantes, plus attentives, plus ferventes. A quoi bon, par conséquent, parler des quelque trente toiles qu'il accroche chez Louis Carré? Elles établiraient, si le besoin s'en faisait sentir encore, l'importance primordiale de cette production qui m'a toujours paru et me paraît plus que jamais l'expression même de notre époque, et, par cette raison, le ferment le plus capable de faire lever l'art de demain. Sans insister, ainsi, sur ces deux manifestations d'une portée capitale et d'une beauté qui s'impose, tournons plutôt nos regards vers les toiles qui viennent de montrer à la Galerie Maeght et à la Galerie de France deux de nos jeunes maîtres les plus doués : Jean Bazaine et Édouard Pignon.

Fils de la même génération, celle qui vient depuis peu de dé-

passer la quarantaine, Bazaine et Pignon s'affirment de plus en plus, avec cinq ou six de leurs camarades, comme les peintres français les plus capables, comme les seuls peintres français capables, d'assumer la relève de leurs grands aînés, et de continuer, en un temps de facilité, de compromissions et de veulerie, la grande tradition de la peinture moderne. Tandis qu'en effet, aux applaudissements d'un certain public — le plus abondant — et pour complaire à ses goûts les plus bas, trop d'artistes aujourd'hui confondent art de peindre et commerce de mode ou illustration, et au lieu de faire des tableaux, fabriquent, qui des articles de Paris et qui des panneaux-réclames, Bazaine et Pignon se gardent, eux, d'oublier la leçon exemplaire des Matisse et des Braque, des Picasso et des Léger, et ce qui est le meilleur hommage qu'il soit possible de lui rendre — au lieu de l'imiter, la continuent et la poursuivent. Partis de débuts analogues, les voici maintenant parvenus, au jour de leur maturité pleine d'assurance et de hardiesse, à des résultats très divers — mais qui ont, du moins, ceci de commun, heureusement : c'est que leurs deux peintures — moins figurative chez Bazaine, plus figurative chez Pignon — se placent dans la perspective irréaliste et novatrice qui est celle des recherches les plus valables de la peinture moderne depuis Cézanne, Gauguin, Van Gogh et Seurat. A la frontière du réalisme expressionniste l'une, à celle, l'autre, de l'abstraction, elles savent, toutes deux, éviter l'appauvrissement que risque la peinture à être soit uniquement abstraite, soit totalement réaliste. Bénéficiant, grâce à cette position frontière, de la rigueur plastique et de la poésie, apanages de l'abstrait, ainsi que de la chaleur humaine que possède souvent le réalisme expressionniste, peinture pure et peinture message, qui montrent la vanité (et la difficulté) de nos classements catégoriques et de nos distinctions entre abstrait et concret, elles unissent rigueur et humanité, musicalité et puissance de conviction, complexité et richesse : peu d'arts aujourd'hui sont aussi amples et aussi complets.

Cette ampleur et cette plénitude, qu'ils doivent à leur nature même, ils les doivent encore à la rare excellence où leurs auteurs les ont portés. Impossible d'en douter en face des tableaux exposés chez Maeght et à la Galerie de France : Bazaine et Pignon sont en plein épanouissement, ou plutôt, réalisent, en leur maturité, leurs anciennes virtualités, qu'ils enrichissent encore de qualités nouvelles, inhabituelles jusqu'alors dans leur art.

C'est ainsi que Bazaine, qui fut toujours l'intelligence même, tout rigueur, et tout volonté, développe un dynanisme et un lyrisme pleins de liberté qui pointaient chez lui depuis plusieurs années, et qui, déjà sensibles dans sa décoration de l'église d'Audincourt (1), atteignent maintenant à un splendide paroxysme.

(1) A propos de cette église dont nous avons déjà parlé en son temps dans *La Table Ronde* et qui demeure jusqu'ici le chef-d'œuvre de l'art sacré français contemporain, signalons le remarquable ouvrage, que le R. P. Régamey O. P. vient de consacrer au problème de l'art sacré : c'est là un livre essentiel, une *somme* que tout homme cultivé doit lire et méditer.

Est-ce le fruit du travail que lui a donné cette mosaïque immense, ou celui d'un voyage aux États-Unis qui l'a mis en contact avec une civilisation plus agitée que la nôtre ? Peu importe. Le fait seul compte que, désormais, dans l'œuvre jusqu'ici un peu tendue et un peu sèche de Bazaine passe maintenant un souffle fougueux qui lui donne, pour ainsi dire, une dimension supplémentaire. Jamais ses rythmes n'ont été plus larges, ses compositions mieux vivifiées par un mouvement plus puissant (ce n'est pas par hasard s'il les fonde si souvent maintenant sur des diagonales génératrices d'élan), sa facture plus libre, plus impérieuse, plus décidée — plus décisive. Jamais surtout l'accord n'a été plus intime entre couleur, dessin, exécution et inspiration. De sorte qu'une harmonie d'une merveilleuse plénitude se dégage de ses tableaux — une harmonie qui s'harmonise avec leur plénitude, je dirais leur foisonnement, si le mot n'impliquait une idée de désordre fort étrangère à leur équilibre et à leur sûreté. Une totalité de vie les emplit chacun, les sature — celle de la vie américaine, la toile intitulée *Chicago*, et celle, plus encore, de la vie de la nature, l'œuvre qui se nomme *Le Grand Rocher*, réplique donnée par Jean Bazaine aux *Carrières de Bibemus* jadis peintes par Cézanne, et réplique digne de leur ancêtre. Intensité, assurance, densité s'ajoutent ainsi aux qualités traditionnelles chez l'auteur pour faire de ses dernières œuvres les meilleures qu'il ait encore peintes.

Jaillissement de vie, fougue, dynamisme ne sont pas choses neuves dans la peinture de Pignon. Ce gars du Nord a du Rubens, si je puis dire, dans la peau. On le savait de longue date — depuis ses *Maternités* peintes avant 1940 et que l'on est si heureux de revoir, exposés aujourd'hui à la Galerie Galanis Hentschel. On le réapprend aujourd'hui de ses *Nus*, de ses *Oliviers*, de ses *Chantiers Navals*, tout palpitants, les uns, de la chaleur de la chair, les autres, de la vie de la végétation, et les derniers, de l'ardeur du travail humain. Mais ce qu'ils nous enseignent en plus, c'est que jamais Pignon n'a utilisé ses dons avec plus de justesse et plus d'exigence envers soi. Les défauts dans lesquels il tombait parfois — mollesse, laisser-aller, brio, clinquant — il les évite magnifiquement. Son dessin se fait plus rigoureux, sa couleur plus raffinée (on a rarement tiré parti plus coloré, plus chatoyant, d'une gamme réduite et rare de gris). Il serre sa forme avec une précision d'une nerveuse autorité ; rien de lâché dans son exécution, d'où disparaissent les morceaux de bravoure, pour la seule raison que tout y est également fort et achevé. La même volonté préside à l'agencement rigoureux des ouvrages : à côté des peintures qui sont construites selon les rythmes circulaires ou obliques chers à ce baroque, d'autres compositions — sur le thème, généralement, de la *Cueillette du jasmin* — s'ordonnent selon des verticales et des horizontales d'une calme majesté ; et cette conquête de l'ordre se fait sans qu'il en coûte rien à la saine vigueur de cet art robuste.

Santé, force, maturation enrichissante, définissent ainsi l'art de Pignon et de Bazaine, légitimant tous les espoirs qui depuis

longtemps les accompagnent. A eux de dépasser, demain, ce sommet auquel aujourd'hui ils accèdent. La maîtrise avec laquelle ils comblent aujourd'hui nos espérances nous autorise à former ce souhait et les oblige à le remplir.

BERNARD DORIVAL.

P. S. L'abondance des expositions nous empêche de rendre compte de celles, fort intéressantes, du peintre Cortot, de l'excellent sculpteur Joseph Rivière, de Sonia Delaunay et de beaucoup d'autres artistes qui mériteraient une étude — sans parler de la prodigieuse exposition des vitraux au Musée des Arts Décoratifs.

LA VIE COMME ELLE VIENT

DU COTÉ DE LA TERRE

L'éducation du regard se fait moins par les tableaux et les paysages que par les objets, à commencer par les objets domestiques. Ma mère, puis Colette, m'apprirent à rechercher en eux, autant l'efficacité que la forme. Toujours je me souviendrai du geste de Colette, rejetant sur un éventaire du Marché aux Puces, un couteau à plusieurs lames que je venais d'y prendre à son intention. Elle aimait les couteaux et j'en avais conclu qu'elle les aimait tous. Mais elle me fit observer qu'il y a couteaux et couteaux. Ceux qui ont une bonne forme... et les autres. C'était un des autres que j'avais choisi.

« Regarde mieux, » me dit-elle. Je regardai mieux. Le couteau était lourd, laid, inexplicablement hostile et dangereux. Ainsi pensai-je encore l'autre jour, en choisissant entre deux scies celle dont la poignée trouvait le moyen d'ajouter à la commodité du maniement, la grâce d'une arabesque.

Ainsi pensais-je de salle en salle, tout le long de « *l'Exposition des objets domestiques de nos provinces* » qui réchauffe d'un mystérieux bien-être le froid, d'hypogée du Palais de Chaillot. D'un bien-être de vie intime sinon confortable. La vie autrefois n'était pas confortable, mais elle était lente, repliée, individuelle. Elle avait pour centre ces foyers profonds dont nous mesurons la dimension, aux landiers, aux crémaillères, aux grils, aux tisonniers, à la panse des marmites, au manche des poêlons et des écumoires.

Au rebours des exigences modernes basées sur le manque de place et la nécessité de faire vite ; cette vie disposait de deux dimensions poétiques, celles de l'espace et du temps ! Certes nous n'avons pas encore atteint à la neurasthénie que dégagent déjà, pour les Américains par exemple, la perfection et la série. Vaincre l'obscurité, le froid, le chaud, la fatigue ménagère, est un art admirable. C'en était un autre que de tricher avec tout cela ;

et de le faire par une série d'objets auxquels un tendre et constant usage finissait par conférer une âme.

Je ne sais pas encore quel folklore naîtra du frigidaire, de la machine à laver, ni quelles légendes planeront comme des vapeurs sur les « bloc-cuisine » aux impeccables éléments. Mais en regardant les pots de grès pour le beurre et l'eau, les jarres pour l'huile, les écuelles pour la soupe, les terrines pour les confits et les conserves ; les huches pour le pain ; les saloirs, les égouttoirs et les cuveaux, ce n'est pas tant la vie ménagère d'autrefois que je contemple, mais un immense livre d'images. Je vois comment fut pétrie la galette du petit Chaperon Rouge et comment sa mère barattait le beurre destiné à la mère-grand. Et le lit de la mère-grand, je puis l'imaginer semblable à ce lit clos ou mi-clos, exhaussé sur son profond tiroir formant tabouret.

Au temps où les fers à repasser n'étaient pas électriques, je vois quels fers repassaient vos coiffes, Jehanne ou Grisélidis. Et comme tout était intelligent bien que rudimentaire, délicat bien que simple. Si quelque principe général décidait de l'épaisseur des grès et des faïences, il semble bien qu'une inspiration, un modelage particuliers, empêchaient que le même modèle se renouvelât sous chaque toit. Si le même usage appelait le même ustensile, les couleurs, la décoration en différaient de province en province essentiellement. Beaucoup de ces ustensiles, de ces récipients, de ces assiettes, de ces plats à barbe portaient même le nom de leur propriétaire, peint ou gravé dans un entrelacs de fleurs ; de même que des initiales frappées en clous de fer ou de cuivre signaient l'armoire, la maie, le coffre.

On a peine à imaginer maintenant que l'objet participait non seulement à la vie affective et domestique d'une famille, d'un clan, mais qu'il était aussi une manière de drapeau, un pamphlet politique, le porte-parole d'une doctrine, la proclamation d'une foi, l'illustration d'un événement. Si la légende est dans le pot de beurre ou le saloir, l'Histoire est dans le pichet, la bouteille, les assiettes de présentation, qu'il s'agisse de l'Assassinat du Duc de Berry, des Adieux de Fontainebleau, de la Charge de Reischoffen, ou bien des Conquêtes coloniales, des Merveilles de l'Exposition, des Bienfaits et des Méfaits de la Crinoline... L'assiette contient aussi la chanson, le rébus, et la devinette. Il s'agit de retrouver le chasseur dans les branches de l'arbre, son chien dans les roseaux de la rive, sa belle-mère dans le ruisseau.

Que de rêves enfantins ont pris leur essor en parcourant ces paysages hantés de figures, en épelant ces mots figurés par des images, en mêlant, au dessert, les crèmes et les héros, les fruits et les aventures, de sorte qu'à jamais un goût de frangipane accompagnerait Geneviève de Brabant, et qu'on ne verrait plus Christophe Colomb sauter à terre, que parmi des cerises.

Là, réside en vérité, le charme majeur de ces objets d'autrefois ; de ces lampes, de ces mazagrans, de ces quenouilles, de ces blutoirs, de ces daubières, de ces chaufferettes et de ces pétrins, c'est qu'ils nous parlent avec une autre voix que celle de leur utilité ; c'est qu'ils sont en même temps l'image d'Épinal et le souvenir

d'enfance (même ceux qui ne s'en sont jamais servi, les ont vus dans de vieilles propriétés de famille, dans des auberges de campagnes, dans des fermes isolées, dans des greniers). C'est qu'ils ont saveur de pâtisserie, de fruits, et de vacances ; c'est que ce sont ceux-là mêmes dont Perrault se servit pour les tâches de Cendrillon, et que tel ou tel de ces fuseaux désormais immobiles, aurait pu percer la main de la Belle et l'endormir pour cent ans.

Je possède, et ne suis point la seule, un de ces objets enchantés : un fer de lingère dans lequel on glissait une pierre en fer de lance, chauffée à blanc ; de sorte qu'aucune souillure, aucune éraflure aucun contact autre que celui des plus fines toiles, n'altéra jamais son métal plus lisse que le miroir dans lequel les filles, par les nuits de lune, cherchaient à voir apparaître le visage de leur futur époux. Qui m'en voudrait d'y vouloir adjoindre tel objet de l'Exposition, la salière en verre rose, par exemple, ou bien une de ces bouteilles ensorcelées qui pendant les veillées servaient de réflecteurs. « Les choses voient » pensait Estaunié. Elles ne voient pas seulement, elles parlent.

Du côté du ciel.

Le passé ne revient jamais seul. Après la vie simple après la vie matérielle, voici la vie royale, voici la vie céleste, voici l'enchantement du vitrail. Reverra-t-on jamais exposition plus prestigieuse que celle-ci qui s'abrite somptueusement au Musée des Arts Décoratifs? Seules d'exceptionnelles circonstances ont permis de la concevoir et de l'organiser. En effet, afin de leur assurer une protection contre les bombardements, presque tous les vitraux anciens avaient été déposés et mis à l'abri. Certains survivent aujourd'hui à leurs églises détruites, et d'autres n'ont pu encore retrouver leurs sanctuaires en voie de reconstruction ou de réparation. Ce sont ces vitraux en exil que nous pouvons contempler, avec quelques précieux fragments (notamment « la nature morte à la chandelle ») provenant de collections particulières. Tous les grands noms de la France chrétienne sonnent ici dans le murmure assourdi des orgues. Reims, Rouen, Beauvais, Le Mans, Saint-Quentin, Évreux, Bourges, Troyes, Semur, Brou... C'est dans les feux croisés de ces épées d'archanges, à l'ombre de leurs ailes blasonnées, que s'agenouillaient les usagers des beaux vieux objets dont nous parlions tout à l'heure. Leur repos et leur spectacle, c'étaient les cérémonies déroulées au pied des prophètes, des apôtres, des martyrs transfigurés par le moindre rayon de soleil ou de lune, et par le vacillement de la lumière des cierges. Avant le temps de la lecture ils lisaient l'histoire sainte et leur histoire, dans ces figures fulgurantes mitrées ou couronnées, avec leurs sacres, leurs cortèges, leurs luttes ; avec la chute des temples et le combat des démons ; avec la glorification des saints et la mort édifiante des rois. Les songes, les signes dans le ciel, les apparitions, les météores et les gloires, c'était le livre, c'était leur livre, c'était l'annonce faite aux patients, aux humbles, aux misérables, aux larrons même, et la promesse de l'éternité.

Haut placés dans les églises, les vitraux se résument souvent

en taches lumineuses. Ici nous les voyons à hauteur de regards, accessibles et d'autant plus mystérieux. Leur art devient prestige par le fait même que nous sommes amenés à en étudier le mécanisme. Et nous comprenons en même temps ce qui se perd, ce qui s'est perdu. Il ne suffit pas d'appliquer des méthodes éprouvées. Il faut encore à un vitrail une céleste alchimie de formes et de couleurs. Deux vertus manquent à notre époque, l'audace de l'innocence, et l'enthousiasme de la foi. Le sens aussi d'une autre vie que celle à laquelle nous sommes obligés de consacrer toutes nos pensées. Au fait, y sommes-nous obligés? Je pense en regardant l'admirable visage byzantin du Christ de Wissembourg, à la condition dans laquelle vivaient les hommes du XI^e siècle. A la férocité des mœurs, à la misère des campagnes, aux pillards, aux loups, aux épidémies, aux famines. Les gibets jalonnaient, les routes et c'était la justice du Roi. Les serfs mouraient à la tâche, et c'était la justice des seigneurs. Mais quelqu'un pensait à quelque chose de plus haut et de plus consolant que cette justice de la terre ; à une paix telle que n'en connaît pas la terre, et surtout à un droit d'asile éternel. Et cette tête de Christ est l'expression d'une telle pensée. Je me demande en quelle espérance se transpose aujourd'hui la douleur humaine?

GERMAINE BEAUMONT.

IDÉE DE LA MORT

Sur Arnaud Dandieu, mort prématurément à trente-six ans, le 6 août 1933, on peut reprendre l'opinion que lui-même formulait de Georges Sorel : « Sa pensée... procède de sources extrêmement nombreuses et parfois inattendues. » Ce qui est souvent le propre de ceux qui cherchent à réagir contre les systèmes ou les scolastiques en vigueur.

Par réaction contre les excès, théoriques et pratiques, du rationalisme diffus et sclérosé, où tant de nos contemporains trouvent aujourd'hui encore refuge, Arnaud Dandieu, dans ses écrits poétiques, critiques, philosophiques ou politiques, cherche à définir une position nouvelle, que l'on dirait existentielle. Pour ce faire, ses sources « extrêmement nombreuses et parfois inattendues », comprennent des philosophes reconnus, tels que Husserl, Heidegger, dont il est un des introducteurs en France, Jean Wahl et Gabriel Marcel, dont il apprécie le courage et l'authenticité. Elles comprennent aussi tout ce que les diverses disciplines intellectuelles comptent de chercheurs indépendants, médecins, sociologues, théologiens, essayistes voulant restituer à l'esprit sa présence au monde et dans l'homme.

On voit alors quelle peut être, encore de nos jours, l'actualité d'Arnaud Dandieu. On voit quelle pourrait être l'importance de son itinéraire spirituel, que le dépouillement ardu de nombreuses notes inédites permet progressivement de reconstituer par étapes.

Comme chez tant de créateurs, le souci de la mort ne cesse pas de stimuler la réflexion de Dandieu. Le texte de jeunesse ci-dessous, qui ouvre la publication des inédits, montre avec quelle vigueur et quelle franchise, il aborde ce thème essentiel.

R. A.

Ciel imbécile, ô ciel plus bête que les hommes ! En vain, la honte de novembre ternira l'aurore et le soir. En vain, nous irons aux faubourgs de la ville piétiner où commence le coin des cimetières. En vain les hommes et les nuées s'habilleront de sombre et se pencheront ensemble vers la terre pour y chercher je ne sais quel asile, je ne sais quelle immobilité languissante que la terre ne connaît pas. Il n'y a pas de jour des morts. Il ne peut y en avoir. Et eussiez-vous habillé de deuil la terre même, il y aurait encore en vous et en elle trop de reflets rouges pour me faire croire à autre chose qu'au

sang et au feu. Il n'y a pas de jour des morts, il n'y a pas d'anniversaire, vous voudriez vous noyer dans vos larmes et vous plongeant avec délices dans les ondes les plus ténébreuses de vous-mêmes, vous croyez échapper au soleil et rejoindre par l'illusion du moindre effort, quelque chose d'indistinct, de neutre et de passé que vous osez appeler souvenir ; mais vous-mêmes, fantômes et fantoches, vous aurez beau vous perdre dans la lande brumeuse, vous ne serez jamais, vous ne serez jamais que des traînards de l'armée des vivants. Vous bâtirez des nécropoles, et vous écrirez le mot « mort » à côté du mot « hommage » sur des monuments en pierre grise. Les arbres et les fleurs pousseront à foison dans vos cimetières, mais vous ne trouverez nulle part de place où un seul cadavre puisse reposer en paix. Car vous vous êtes fait voler en achetant de la terre où il y a des petites bêtes qui ont acquis, avant vous, vos concessions à perpétuité et si la chair même des hommes vous échappe, que sera-ce des âmes, vous qui n'avez pour retenir que des mains de glaise et pour courir que des pieds d'argile?

Nous irons au pays fortuné des vivants, au pays dont nul ne retournera. Nous irons — des hommes iront —. Oui, les hommes, les êtres, les animaux et les plantes, tout, jusqu'aux récifs de corail, toute la vie est une armée en marche vers le pays des vivants. — Et ceux qui, comme vous, malgré le cri éperdu de leur propre cœur, les cherchent dans la mort, ceux-là, j'en suis sûr en sont plus loin que tout autre. Vous croyez courir après les âmes, vous ne courez qu'après votre propre fantôme, fantôme d'un fantôme. Les morts, ceux que vous appelez les morts, sont bien plus loin de vous que vous ne croyez, vous calomniez leurs pauvres âmes, et qui sait si dans les voies obliques où les entraîna le changement d'état, qui sait si leur souffle transformé n'est pas plus près du pays des vivants que le plus vivant d'entre vous? Vous parlez sans cesse de mort, mais je ne crois qu'à d'autres vies et surtout, hélas ! de moindres vies. Et c'est pour cela que je vous dis : « Accrochez-vous à cette vie. » Il y en a sans doute d'autres que je ne connais pas. Je ne dis pas, c'est la bonne route. Et toutes les routes sont bonnes pourvu qu'on ne s'arrête pas. C'est en avant qu'est le salut, c'est dans le sens où votre cœur vous porte. Ne vous arrêtez pas pour regarder le ciel. D'ici on ne voit pas le ciel. Ne vous arrêtez pas pour enterrer vos morts. Car il n'y a pas de morts.

Il n'y a pas de morts, vous dis-je, il n'y a que des soldats fatigués de la route, qui hésitent, qui s'arrêtent et qui prennent à travers champs. Hélas ! on se perd à travers champs, on ne sait plus où on est. Et vous aussi, me dites vous, vous prendrez

à travers champs. Eh bien ! c'est donc que j'aurai hésité et c'est plus fort que nous, comme on dit, il y a quelque chose en nous qui hésite. Il y a chez nous une puissance immonde qui nous fait douter. Et c'est pour cela que depuis longtemps, j'ai décidé de prendre chaque mort comme une injure personnelle, l'injure grossière et méchante du Dieu des religions. Ah ! pleurez tant qu'il vous plaira devant les cadavres. Je pleurerai avec vous si vous voulez, mais au moins pleurons de colère.

Il n'y a pas la haine, l'envie, l'amour-propre, le goût de la haine ou le goût de la guerre, cela n'est rien par soi-même et c'est pour cela qu'on peut en triompher.

Ce qu'il faut tuer en nous, c'est la peur de la méprise. (La crainte de nous être trompés.) C'est la peur de croire en nous, c'est la peur de notre fin, de notre voix, c'est l'essence même de la peur, on n'ose pas croire à l'instinct, on n'ose pas croire à la science...

C'est vous qui êtes des lâches !...

La belle affaire de sourire et d'être gai, vous n'avez ni mémoire, ni imagination, et vous tournez par principe le dos à l'abîme.

Vous êtes comme l'enfant qui n'ayant point trouvé d'arbre pour se cacher, jouant à cache-cache, se croyait à l'abri des regard, en fermant les yeux.

La belle affaire que de s'étourdir ou de s'abrutir. Tous les ivrognes sont des braves. Mais celui qui s'enivre avant le combat, c'est qu'il a peur d'avoir peur. Moi, je veux faire face à l'abîme — et sans fermer les yeux —. J'aurai le vertige, mais j'aime le vertige.

J'aime dire tout haut : « J'ai peur. »

Depuis les fantômes que l'enfance craint de revoir (qui me dira où elles les a vus tout d'abord?), depuis les diverses espèces d'horreur que l'ombre, le silence de la solitude répandent sur les objets — depuis l'écho d'un pas, le reflet d'un miroir, le petit souffle sur le cou, et tout ce qui fait surgir dans l'esprit l'idée du spectre qui vous suit, depuis le frisson léger et je ne sais quel bref et énorme désir d'exclamation et de mouvement, que donnent à l'enfant qui se penche un peu trop à la fenêtre, l'éclair inattendu, l'angoisse du vomissement, la notion rétrospective de la maladie passée et la voiture qui passe trop près — depuis l'étrange majesté que gardent les instruments à tuer ou le bruit d'une foule d'hommes en marche.

Depuis l'image hallucinante, plus lumineuse qu'aucune autre idéalité qu'évoque le seul mot d'exécution capitale. Depuis tous les aspects positifs et sensibles de la mort jusqu'à ses définitions les plus négatives et les plus générales : sanction morale, définitive, dispersion brutale de la personnalité

active, solution de continuité dans la mémoire, victoire de l'immobilité — depuis les émotions communes et pour ainsi dire sociales que crée le sentiment de la mort.

A son degré inférieur, curiosité sadique qui attire la foule au Grand-Guignol ou autour du cadavre d'un chien écrasé. A son degré supérieur, noblesse de l'épouvante et activité merveilleuse chez le malade qui se débat, ou le blessé qui se sauve, jusqu'à ses manifestations personnelles secrètes et presque inconscientes comme cette peur du sommeil qui m'a pris quelquefois, ou cette hantise désespérante du temps perdu. Je m'efforcerai d'apercevoir et de conserver en moi, intactes et vives, toutes les traces du moindre pas de l'ennemie et cela, non pas tant pour lutter contre elle, que pour dérober le tapis mensonger que les philosophes et les religions ont tissu pour amortir la sonorité insupportable de ses pas.

Aucune personne de ceux qui ont regardé la mort n'a osé dire précisément : « Elle est laide. » — ou ceux qui l'ont dit ont essayé de se rattraper.

Job se révolte, mais c'est pour se soumettre. Jésus dit : « Écartez de moi ce calice », mais : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Lucrèce se met devant le non-être et s'en tire par une espèce de jeu de mots. N'être pas n'est rien. Or rien n'est pas à craindre. Dernier mot de la morale philosophique.

Après lui Montaigne, Zara, et autres. Pascal plus brave peut-être que tous les autres, Pascal ne descend dans le gouffre, qu'en ayant la précaution de nous conter que c'est un bénitier. Il faudrait dire : « La mort est », et puis après : « Elle est laide. » Et puis encore : « Elle est laide. »

« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Il est difficile, mais pas impossible. Il faut trouver le moyen de regarder le soleil en face (Job, Jésus, Lucrèce, Pascal.)

Mais cela rend fou, il faut éviter de devenir fou.

La mort est le seul lien extérieur des individus, vraiment certain. En face de la mort, c'est là qu'on se sent épaule contre épaule. La mort est comme ces dépressions atmosphériques qui créent par contraste les grands courants chauds. Le vrai rapport entre l'amour et la Mort c'est qu'ils sont non pas semblables par leur divinité (fiction poétique) mais exactement contraires. La pensée de la mort simplifie et renforce l'Amour. On aime mieux sous l'aiguillon de l'insécurité. La débauche et la guerre. Mais cela est mauvais si cela n'est qu'instinctif, cela est avilissant.

Il faut évoquer la mort, mais à notre gré, pour exciter l'Amour. Il faut que l'aiguillon de la mort soit aux mains de l'homme.

La mort simplificatrice — excitatrice. Simplificatrice : preuve qu'il n'y a pas de solution de continuité. Excitatrice : seule capable de faire aller le progrès en ligne droite : Exemples : les plus grands, les plus profonds génies (Job, Lucrèce, Jésus, Pascal). La pensée de la mort taille l'âme en flèche.

C'est à force de regarder le soleil que l'œil deviendra soleil. L'éblouissement même sème des étincelles créatrices de toutes choses. Mais il est difficile de se persuader que la force est fille de l'épreuve. Paresse naturelle d'où stagnation des brutes qui ne sentent la mort que de tout près ; au contraire progrès des sensibilités tourmentées en apparence défavorisées. Danger du bien-être matériel. Danger des divertissements aphrodisiaques et paraphrodisiaques. (Exemples : détermination des formes du plaisir, code de la jouissance, code de l'amour.) — Danger des divertissements sociaux (avidité, avarice, impérialisme, socialisme). Danger des divertissements mystiques (christianisme, illusion poétique, Nietzsche, etc.) Car tout cela évite la contemplation de la mort. La vérité élémentaire c'est que ce qu'il faut craindre, ce n'est pas le vertige, c'est la chute. Job, Jésus, Lucrèce et Pascal l'ont aperçu. Mais Job cède au vertige. (Il ne l'aime pas assez) et reste dans l'erreur. Jésus comprend, mais abuse du symbole. Il aime le vertige, mais il nie absolument la chute. Il n'évite donc pas le *lamma sabachtani* des illuminés. Lucrèce sent et définit l'homme de la vie individuelle, mais par un étrange contresens, il nie la réalité sensible de la mort, d'où la légende (vraie en droit) de son suicide. Pascal, voyant — prétend raisonner comme un aveugle et son dogme qu'il croit sauveur, n'ayant pu l'abrutir le paralyse et lui met la camisole de force après l'avoir rendu fou. Raison de l'échec de tous les grands hommes : ils ont voulu le salut individuel. La mort n'atteint que la forme de l'individualité et c'est pourquoi, il y a tant de malentendus. Dans ce sens on ne peut pas douter de la mort. Le choc de la mort. Il faut faire le sacrifice total. Oui, il n'y a que cela d'utile. Nul n'ose faire le sacrifice total. Il faut tout d'abord ôter de l'idée de sacrifice tout principe d'humilité (tendance naturelle à supprimer la douleur).

Définition du sacrifice total : culture intégrale de l'individu, car là est la seule réalité vivante. Mais forcer l'individu à regarder la mort, non pas pour s'habituer à la regarder, mais pour se rendre compte qu'on ne peut pas s'y habituer et qu'elle est contraire à la nature de la vie, mais donne la véritable unité à l'action. Je compare la mort à un mur. On ne peut pas le sauter, on ne peut pas le démolir. (La première erreur est celle des religions, la seconde est celle des hommes d'action, vaincus d'avance). Toutes deux aboutissent à cette con-

clusion : Fermons les yeux et figurons-nous que le mur n'existe pas. Il faut grimper car il n'y a rien d'autre à faire et que le mur est haut. Il faut donc bien se dire que dans un assaut contre une muraille à pic ce sont les cadavres qui font l'escalier. Nul ne peut construire les marches.

Si, dites-vous, mais nul ne peut le faire. Si, vous dis-je, le sacrifice total. Mais il est impossible, cela rend fou.

Et pourquoi? D'abord, comment cela rend-il fou? par anémie, ce qui rejoint l'erreur des chrétiens modernes d'une part et de l'autre celle que Pascal appelle pyrrhonienne. C'est-à-dire : Rien à faire, nous serons écrasés. On se représente une ou plusieurs formes d'écrasement et cette image suffit pour arrêter la puissance vitale de résistance (par où s'insère la mort). On croit l'avoir vaincue ou par hypertrophie de l'orgueil on s'habitue à une forme d'écrasement, on la cherche, on en rêve (stoïcisme ou soif du martyre des premiers chrétiens) ce qui rejoint l'erreur socialiste. Renoncement à soi-même, Nationalisme — Esprit de classe — Dévouement ou symbole. (Drapeau délégué ou idée de devoir.) Dans les deux cas, désorganisation de l'intelligence individuelle, adoration d'idoles vite sanglantes et par là plus vénérables.

Maintenant pourquoi? Car la cause donnera le moyen de sortir du cercle vicieux : c'est que ce qui rend fou dans la contemplation de la mort ce sont les tourments qui accompagnent la mort ou la vision trop précise de telle ou telle représentation concrète de la mort. Exemples : Les grands hommes ont senti que c'était contre cela qu'il fallait lutter — Montaigne — Lucrèce et Jésus en réduisant les idées humaines de l'enfer — (Les flammes semblables aux flammes de la terre, les bourreaux, les prodiges, les monstres, les superstitions, etc.). Mais d'autres par eux-mêmes ont succombé. Le silence des espaces pour Pascal, la foudre et l'orage, le sort des batailles pour Lucrèce — L'idée d'enterrement et de résurrection charnelle pour Jésus — et après lui, l'extraordinaire valeur du symbole de la croix. — Le goût des supplices, les anniversaires, les superstitions du vendredi, etc.). Le difficile est de voir toute la mort pour découvrir l'essentiel. Le point d'appui que l'homme d'action doit trouver. Donc il y a deux choses à réaliser. D'abord le déblayage des immondices qui entourent la mort, puis la représentation totale et nue de la statue de la mort. D'où la première œuvre : la santé du corps et aussi l'euthanasie. C'est d'ailleurs là la tendance même de progrès des choses naturelles : plus l'homme prend conscience de la mort, plus la mort s'épure des souffrances qui s'y attachent. Il est sûr que l'euthanasie a ses dangers. Mais ces

dangers n'existent que par suite des deux principales maladies de l'orgueil anémié et hypertrophié qui sont elles-mêmes des déformations de la peur de la mort. Il y aurait lieu de présenter l'euthanasie comme un moyen de progrès social et non pas comme un remède individuel car cela libérerait beaucoup de consciences. Ce n'est bien entendu qu'un pis aller, mais il est indispensable. — Mais, direz-vous, cela rendra paresseux car la mort n'apparaît qu'à travers les douleurs dont la nature l'entoure. Délivrer des douleurs, ce n'est d'abord pas purifier l'image de la mort, c'est l'obscurcir. Non pas ! Car le monde aussi doit rendre à la mort lumineuse l'intensité que le fumier lui prendra. Et d'abord l'homme n'a déjà plus la notion purement animale de son existence. Sa mémoire et son jugement dégagent en lui l'horreur abstraite des solutions de continuité. De plus il a tout à gagner à vouloir dulcifier l'atmosphère de la mort. C'est l'évolution naturelle, et loin d'atténuer la peur profonde, c'est lui donner des ailes. Il faut substituer à la stupéfaction imbécile, les extrêmes douleurs, l'élan intelligent du sacrifice total.

Le but de la vie est de saisir. L'homme dans la misère, l'homme dans les délices inconscients ne saisit rien. La science est unie au souvenir de la nécessité. La mort, mais dans un moment de calme, est comme ces grandes montagnes glacées dont on voit mieux la majesté et la valeur d'une chambre lointaine aux rayons doux du soleil couchant. Il suffit d'ouvrir la fenêtre. Il faut l'ouvrir — Pour bien voir la mort il faut être jeune, en bonne santé, sans passions, sans souci. C'est alors qu'elle fait vibrer toutes les cordes de l'imagination et qu'elle enflamme en notre cœur l'amour fécond du genre humain.

Ouvrons donc notre fenêtre sur la mort ; l'air des abîmes a le parfum du ciel.

(16-17 avril 1921.)

ARNAUD DANDIEU.

BIBLIOGRAPHIE. — En dehors de nombreux articles de revue, Arnaud Dandieu a publié les livres suivants : *le Cercle vicieux*, poèmes (1925) ; *Marcel Proust et sa révélation psychologique* (1930) ; *Anthologie des philosophes* (1931). Et, en collaboration avec Robert Aron, trois essais politiques : *Décadence de la nation française* (1931) ; *le Cancer américain* (1931) ; *la Révolution nécessaire* (1933).

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 64799.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VI^e^

Je soussigné (nom et prénom) _____

adresse : _____

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du N° de* _____

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A _____, *le* _____

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française.....	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger.....	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les N^os^ de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

BONS DE LIVRES

U. N. E. S. C. O.

★

TARIFS ABONNEMENTS : 6 mois 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.

★

Les bons de livres sont en vente dans les pays suivants :

ALLEMAGNE :	**Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.**
AUTRICHE :	**Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grûnangergasse 4, VIENNE I.**
BIRMANIE :	**The Secretary, National Commission Secretariat, Government of Burma, 545-547 Merchant Street, RANGOON.**
CAMBODGE :	**Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, PHNOM-PENH.**
CEYLAN :	**The Secretary, National Commission for U.N.E.S.C.O., Ministry of Education, COLOMBO.**
ÉGYPTE :	**Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, LE CAIRE.**
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :	**Unesco Office, U. N. Building room 2201, NEW-YORK 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).**
INDE :	**Ministry of Education, NEW DELHI 3.**
INDONÉSIE :	**Ministère de l'Éducation et de la Culture, Djalan Tijlatjap 4, DJAKARTA.**
IRAN :	**Commission nationale iranienne pour l'U.N.E.S.C.O., Avenue du Musée, TÉHÉRAN.**
IRAQ :	**Ministère de l'Éducation, BAGHDAD.**
ISRAËL	**Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, HARIRYA.**
ITALIE :	**Commissione nazionale dell'U.N.E.S.C.O., Villa Massimo, Via di Villa Massimo, ROME.**
LAOS :	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, VIENTIANE (Royaume du Laos).**
PAKISTAN :	**The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, KARACHI.**
ROYAUME-UNI : (Colonies et Territoires sous tutelle Britannique).	**U.N.E.S.C.O. Book Coupons, c/o Book Tokens Ltd., 28 Little Russell Street, LONDRES W. C .I.**

SYRIE :	M. le Secrétaire de la Commission nationale syrienne pour l'U.N.E.S.C.O., Ministère de l'Éducation, DAMAS.
THAILANDE	Commission nationale thaïlandaise pour l'U.N.E.S.C.O., Ministère de l'Éducation, BANGKOK.
TURQUIE :	M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, Milli Kütüphane Müdürlügü, YENISEHIR-ANKARA.
UNION SUD-AFRICAINE :	The secretary, Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, PRÉTORIA.
VIET-NAM :	Commission nationale pour l'U.N.E.S.C.O., Collège Gia-Lon, rue Legrand de la Liraye, SAIGON.
YOUGOSLAVIE :	M. le Secrétaire de la Commission nationale de la République populaire fédérale de Yougoslavie pour l'U.N.E.S.C.O., Moskovska 51, BELGRADE.

★

POSTES DE COOPÉRATION SCIENTIFIQUE DE L'U.N.E.S.C.O.

(Vendent des bons de livres pour les pays suivants : Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan, Chine, Corée, Égypte, Inde, Indochine, Indonésie, Irak, Iran, Israël, Japon, Jordanie, Hachemite, Liban, Pakistan, Philippines, Syrie, Thaïlande, Turquie).

ASIE MÉRIDIONALE :	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Université de Delhi, DELHI, Inde.
ASIE ORIENTALE :	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Bâtiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road, CHANGHAI, Chine; *et* Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Bâtiment des Nations Unies, Padre Faura, MANILLE, Philippines.
ASIE SUD-ORIENTALE :	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Merdeka Selatan II Pav., DJAKARTA, Indonésie.
MOYEN-ORIENT	Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., 8 Sh. el Salamlik, Garden City, LE CAIRE, Égypte; *et* Poste de coopération scientifique de l'U.N.E.S.C.O., Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, ISTANBUL, Turquie.

J U L L I A R D

PRIX FÉMINA-VARESCO

GEORGES CATTAUI

MARCEL PROUST

Préface de DANIEL-ROPS

Le MARCEL PROUST de M. Cattaui est de loin, de très loin, ce qu'on a écrit de plus grand et de plus beau sur l'auteur du *TEMPS PERDU*.

MORVAN LEBESQUE. *(Climats).*

M. Cattaui est à la critique, précisément, ce que Michelet était à l'histoire. Le poète de la critique.

ROBERT KEMP. *(Les Nouvelles Littéraires).*

Il n'y a sous sa plume pas un détail de cette histoire qui ne soit un moyen d'atteindre la vie de l'âme.

ANDRÉ ROUSSEAUX. *(Le Figaro Littéraire).*

RJ

Denoël

ALEX COMFORT

LE TROISIÈME DÉSERT

Roman traduit de l'anglais par René Guyonnet

un Camus anglais ?

Un vol. 680 Fr.

Denoël

Une nouvelle collection
dirigée par
Henri-Irénée MARROU
professeur à la Sorbonne
et **Adalbert HAMMAN** O.F.M.

Cette collection s'adresse à ceux qui cherchent à refaire avec l'Église le chemin oublié qui va de la foi vécue à son expression doctrinale.

THADDÉE SOIRON O.F.M.

LA CONDITION DU THÉOLOGIEN

Introduction et adaptation française par
Yves BECKER et **Jean-ROBERT HENNION** O.F.M.

Notre temps réclame une théologie qui soit plus qu'une démarche de l'esprit : une découverte du mystère du Dieu vivant révélé par Jésus-Christ. La vraie théologie est approfondissement de la parole de Dieu à laquelle le chrétien s'attache dans son existence totale, avec sa volonté autant que son intelligence, avec son cœur comme avec son esprit. Cette méditation de la Parole le chrétien l'opère en l'Église, mais aussi, en constant dialogue avec le monde d'aujourd'hui.

Un volume in-16. 450 fr.

PLON

PLON

CIVILISATIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Collection fondée par RENÉ GROUSSET
de l'Académie française
dirigée par PHILIPPE ARIÈS

JEAN FOURCASSIÉ

Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse

Une ville à l'époque romantique

TOULOUSE

Trente ans de vie française

L'auteur de ce curieux ouvrage s'est employé à reconstituer la vie d'une grande ville française de province — Toulouse — entre 1815 et 1850, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. S'appuyant sur une documentation de première main, il décrit les mille aspects de la vie quotidienne de l'époque : aspects de la rue, vie sociale et politique, loisirs, « faits divers », etc... Ces tableaux historiques, variés et rapides, sont une lecture attrayante et n'intéresseront pas seulement les amis de Toulouse, mais tous ceux qu'attirent la « petite histoire » et l'évocation du passé.

In-16, 320 pages. 570 F

Dans la même collection :

Raoul GIRARDET. — La Société militaire dans la France contemporaine, 1815-1839. . . . 600 F

PLON

Denoël

Les romanciers français

GEORGES HYVERNAUD

LE WAGON À VACHES

Un volume 480 Frs

PIERRE MARTORY

PHEBUS OU LE BEAU MARIAGE

Un volume 500 Frs

NADINE

PYRAMIDE POUR UN PACHA

Un volume 480 Frs

HENRI VINCENOT

JE FUS UN SAINT

Un volume 450 Frs

NRF

Denoël

STOCK

publie :

MARCEL BEALU

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FÉMININE FRANÇAISE

DE 1900 A NOS JOURS

480 fr.

MARIANNE BECKER

JOURNAL DE CRA-CRA

roman 420 fr.

FRÉDÉRIC MORTON

L'HEURE D'IRIS

roman 660 fr.

LENARD KAUFMAN

LES ENFANTS DE JUBEL

roman 600 fr.

G. DE PONCINS

PAR LE DÉTROIT DE BERING

630 fr.

Les livres de nature illustrés :

STUART SMITH

A L'ÉTUDE DES OISEAUX

630 fr.

Série psychologique :

MAX PULVER

LE SYMBOLISME DE L'ÉCRITURE

Un vol. in-8°. 960 fr.

PLON

A. DAVID-NEEL

LE VIEUX TIBET
FACE A
LA CHINE NOUVELLE

540 fr.

•

SEPTIME GORCEIX

BONNEVAL PACHA

Pacha à trois queues

450 fr.

•

A. DE SAINT PHALLE

LE ROLE SOCIAL DE LA MONNAIE

420 fr.

DUVEEN

La Chasse aux Chefs-d'œuvre

par

S. N. BEHRMAN

Un petit boutiquier hollandais devenu le prince des marchands de tableaux

HACHETTE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)

Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,

MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER, Jacques DUHAMEL, Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.

Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad 1er à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street, LONDON W. 1.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

PLON

ÉMILE HENRIOT

de l'Académie française

EN PROVENCE

Photographies de Emmanuel BOUDOT-LAMOTTE et Jean-Marie MARCEL

D'un pays qu'il aime et connaît bien, d'écrivains qu'il estime ou admire, de « types » provençaux qui lui sont chers, Émile Henriot nous propose ici un florilège familier et infiniment attachant, évoquant aussi bien le pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer que les moulins de Fonvielle, ou les grandes figures de Mistral et d'Aubanel. Ces évocations de paysages et de portraits provençaux s'accompagnent d'une abondante et admirable illustration photographique qui font en même temps, de ce livre, un document et un ouvrage d'art.

In-8° soleil avec 27 photographies hors texte, 256 pages.
Couverture illustrée. . . . . 690 F

Ouvrages sur la Provence, du même auteur :

LE DIABLE A L'HOTEL OU LES PLAISIRS IMAGINAIRES. Roman. . . . . 300 F

LE PÉNITENT DE PSALMODI. Roman. . . . 300 F

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

PLON

DE BEAUX LIVRES POUR VOS VACANCES

A. PARMENIE et C. BONNIER DE LA CHAPELLE

HISTOIRE D'UN ÉDITEUR ET DE SES AUTEURS

P.-J. HETZEL (STHAL)

Un beau vol. in-8°, ill. de documents peu connus ou inédits . . . . . 1 500 fr.

Nous nous apercevons qu'il manquait quelque chose à l'histoire des livres et des écrivains au siècle dernier avant que n'eût paru le livre que voici. André Rousseaux.

ABEL LEFRANC

de l'Institut

RABELAIS

Études sur

GARGANTUA, PANTAGRUEL, LE TIERS LIVRE

Un vol. in-8° . . . 840 fr.

« Ce père authentique des études rabelaisiennes. » Lucien Febvre.

HENRI MARTINEAU

Grand Prix de Littérature de l'Académie française 1951

LE CŒUR DE STENDHAL

(1821 - 1842)

Un vol. in-8° ill. . 1 000 fr.

Par le maître du Stendhalisme à l'heure actuelle.

VICTOR HUGO

CRIS DANS L'OMBRE ET CHANSONS LOINTAINES

Textes réunis et présentés par

HENRI GUILLEMIN

Un vol. in-16 . . . 360 fr.

Victor Hugo, CET INCONNU...

ALEXANDRE MASSERON

DANTE ET SAINT BERNARD

Un vol. in-8° . . . 432 fr.

La « rencontre » d'un très grand poète et d'un très grand saint.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ROMANS POUR VOS VACANCES

HENRY CASTILLOU
Grand Prix du Roman de l'Académie française

THADDEA

Un volume in-16 : 460 fr.

Au TYROL
Amour et organisation secrète.

PIERRE BENOIT
de l'Académie française

LA TOISON D'OR

Un volume in-16 : 461 fr.

Une dangereuse mais fructueuse aventure qui rappelle celle qu'entreprit jadis Jason.

MAURICE TOESCA

LE FANTASSIN A CHEVAL

Un volume in-16 : 518 fr.

Un charmant roman... quel savoureux fantassin!
(Le Figaro.)

ROBERT BOURGET-PAILLERON

L'ENFANT DE MINUIT

Un volume in-16 : 452 fr.

Née... et morte à minuit.

ROGER VERCEL

VISAGE PERDU

Un volume in-16 : 390 fr.

« La férocité surhumaine des vrais sauveteurs »

RENÉ MARAN

BACOUYA LE CYNOCÉPHALE

Un volume in-16 : 390 fr.

L'Afrique noire.

FRANZ HELLENS

LES MARÉES DE L'ESCAUT

Un volume in-8° : 525 fr.

Le grand conteur fantastique de notre temps.

JEAN DES VALLIÈRES

L'ESCADRILLE DES ANGES

Un volume in-16 : 690 fr.

Nos amours à vingt ans.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MOULOUD MAMMERI

La colline oubliée

PRIX DES QUATRE JURYS

PLON

J U L L I A R D

PRIX DES NEUF

(Grand Prix de Deauville 1953)

DOMINIQUE ARBAN

DOSTOIEVSKI
LE COUPABLE

" Cet essai remarquable qu'on peut définir : une révélation de Dostoïevski par son œuvre... "
ANDRÉ BILLY, *de l'Académie Goncourt,* **Le Figaro Littéraire.**

" Une explication lucide et proprement admirable de l'auteur des KARAMAZOV. "
MORVAN-LEBESQUE, Climats.

" Une tentative qui rappelle les études de J.-P. Sartre sur Baudelaire. "
L'Express.

1 vol. 600 fr.

RJ

Guy DUPRÉ

Les FIANCÉES *sont* FROIDES

"Voici l'aube d'un grand talent"
JULIEN GREEN

La Presse unanime confirme la naissance d'un écrivain :

LE FIGARO LITTÉRAIRE LE MONDE COMBAT CARREFOUR ARTS
LES NOUVELLES LITTÉRAIRES PARIS-PRESSE SAMEDI-SOIR

YANETTE DELÉTANG-TARDIF

Voici le commencement de quelque chose... Car c'est quelque chose qui peut-être à notre époque n'a plus de nom, que d'obéir aux seules lois — changeantes, raisonnables et déchirantes — de la beauté.

ROBERT KEMP

Il y a du Marquis, et de ses inventions frénétiques, dans cette aventure. Mais on a beau voir que Guy Dupré n'est pas « fils de personne », on a beau discerner sa généalogie, il est lui et quelqu'un. Une tête en feu...

KLÉBER HÆDENS

Il nie la mode avec éclat et fait songer à quelque d'Annunzio remuant de lourdes capes auprès de jolis corps perdus, et se drapant dans un massacre. Il ira loin.

ROGER NIMIER

On souhaite que les dames du Prix Femina ne se montrent pas froides pour ce hussard.

ALBERT-MARIE SCHMIDT

Collectionneur de belles proies féminines sanglantes et froides, Guy Dupré nous rappelle ces cruels renards-fées du folklore japonais qui prennent les fillettes au piège de leurs propres désirs.

DOMINIQUE ARBAN

Tout dans les Fiancées *est signe, chiffre, symbole. Mais l'on sent, au-delà, une très humaine, très simple vérité : c'est d'elle sans doute que ce livre tient ses pouvoirs de magie.*

JEAN-PIERRE FOUCHER

Il est rare de trouver un livre aussi ambitieux et aussi envoûtant. Le livre de Guy Dupré est mieux qu'une promesse. Il sera déjà, pour beaucoup, une récompense de l'esprit magique.

RENÉ JANON

Vous serez prêts à vous laisser entraîner par un chant, à aimer cette symphonie teintée de surréalisme, nourrie d'allégories...

ANDRÉE SIKORSKA

On entend des glas, des carillons du dimanche. On se promène entre les tombes d'un cimetière, dans des forêts où arrive le bruit de la mer... Voici des jeunes filles au regard perdu et une aveugle à la voix frémissante. Et puis des groupes noirs autour des gibets, des incendies de granges, la lueur bleue des arbres. Et le sang; il s'écoule du sang par des blessures peut-être mortelles...

PLON